

LA FOLIE AU THÉÂTRE

OU L'ESTHÉTIQUE DE L'ÉPOUVANTE
SELON ANDRÉ DE LORDE

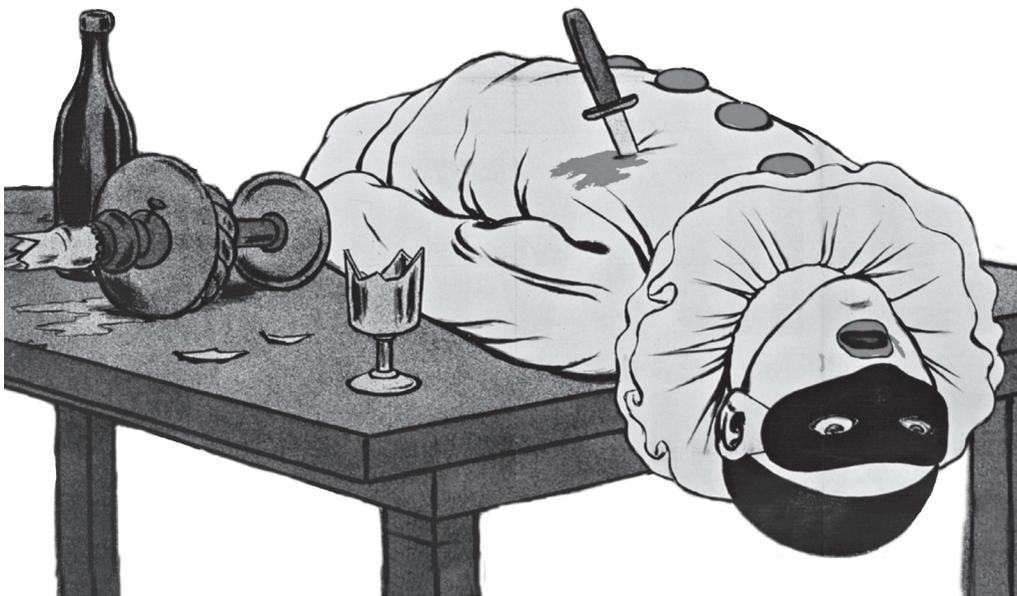


WYDAWNICTWO
UNIWERSYTETU
ŁÓDZKIEGO

LA FOLIE AU THÉÂTRE

OU L'ESTHÉTIQUE DE L'ÉPOUVANTE
SELON ANDRÉ DE LORDE

Textes choisis établis et présentés par
Tomasz Kaczmarek



**WYDAWNICTWO
UNIWERSYTETU
ŁÓDZKIEGO**
Łódź 2018

ROMANISTIKO
POR LA TEATRO 

Tomasz Kaczmarek – Université de Łódź, Faculté de Philologie
Institut d'Études Romanes, 90-236 Łódź, ul. Pomorska 171/173

CRITIQUE

Katarzyna Gadowska

ÉDITEUR

Urszula Dzieciatkowska

MISE EN PAGE

Munda – Maciej Torz

RÉDACTEUR TECHNIQUE

Leonora Gralka

COUVERTURE

Katarzyna Turkowska

Photo de la couverture : <https://commons.wikimedia.org/>
Adrien Barrère, *Tournée du Théâtre du Grand-Guignol de Paris*, 1920

Révision rédactionnelle effectuée en dehors des Presses Universitaires de Łódź

© Copyright by Tomasz Kaczmarek, Łódź 2018

© Copyright for this edition by Uniwersytet Łódzki, Łódź 2018

Publication de Presses Universitaires de Łódź

I^{re} édition. W.08739.18.0.M

Ark. wyd. 8,9 ; feuilles d'impr. 25,5

ISBN 978-83-8142-273-4

e-ISBN 978-83-8142-274-1

Presses Universitaires de Łódź

90-131 Łódź, ul. Lindleya 8

www.wydawnictwo.uni.lodz.pl

e-mail : ksiegarnia@uni.lodz.pl

tél. (42) 665 58 63

Table des matières

André de Lorde à la recherche de l'esthétique
de l'épouvante (Tomasz Kaczmarek) / 7

L'Obsession, drame en deux tableaux en
collaboration avec Alfred Binet / 37

L'Homme mystérieux, pièce en trois actes
en collaboration avec Alfred Binet / 89

La Petite Roque, drame en trois actes d'après
la nouvelle de Guy de Maupassant en
collaboration avec Pierre Chainé / 265

André de Lorde à la recherche de l'esthétique de l'épouvante

Les maniaques sont particulièrement distingués par des divagations sans cesse renaissantes, une irascibilité des plus vives, et un état de perplexité et d'agitation qui semble devoir se perpétuer ou ne pouvoir se calmer que par degrés. Un centre unique d'autorité doit être toujours présent à leur imagination pour qu'ils apprennent à se réprimer eux-mêmes et à dompter leur fougue impétueuse. Cet objet une fois rempli, il ne s'agit que de gagner leur confiance et de mériter leur estime pour les rendre entièrement à l'usage de la raison dans le déclin de la maladie et la convalescence. Il faut donc pour ces infirmes des établissements publics ou particuliers soumis à des règles invariables de police intérieure, et l'expérience de chaque jour montre combien la plus légère infraction à ces règles peut devenir nuisible ou même dangereuse.

Philippe Pinel¹

André de Latour, comte de Lorde (1869–1942) dont, aux dires de Gilbert Ballet², les « succès retentissants et mérités [l'ont] classé parmi les dramaturges les plus originaux et les

.....
¹ Philippe Pinel (1745–1826) savant français, aliéniste, précurseur de la psychiatrie. Il s'oppose farouchement aux méthodes cruelles appliquées aux malades mentaux.

² Gilbert Ballet (1853–1916), neurologue, aliéniste et historien de la médecine français. Disciple de Jean-Martin Charcot, il a écrit un grand nombre d'ouvrages sur la psychiatrie et la neurologie.

plus audacieux »³ de son temps, n'est connu de nos jours que de rares spécialistes du Grand-Guignol. Son œuvre, qui jouit d'une renommée incontestable à la Belle Époque, est tombée dans un oubli quelque peu justifié, destin que l'écrivain partagera avec d'autres confrères, férus de l'esthétique d'épouvante. Depuis notre perspective nous pourrions être étonnés que les pièces de ce maître de la frayeur aient affolé les parisiens, habitués de l'impasse Chaptal pendant une vingtaine d'années (ses drames ne quittent pas l'affiche de 1901 à 1926). Sa méthode élaborée pour faire peur semble dépassée et peut porter plutôt au rire le public d'aujourd'hui, façonné par les horreurs pleines de scènes sanglantes auxquelles nous a habitués le cinéma gore, héritier et continuateur du style grand-guignolesque⁴ théâtral. De fait, c'est la scène parisienne qui a donné un impact décisif à la naissance d'un nouveau genre cinématographique qui terrifie avec succès jusqu'à nos jours les spectateurs avertis et assoiffés de fortes émotions.

Sentir le cadavre toute sa vie : la naissance d'une vocation

Le futur « Prince de la Terreur », ainsi que l'on surnomme André de Lorde tout au long de sa carrière glorieuse au Grand-Guignol, commence dans le genre léger en proposant aux directeurs

³ G. Ballet, « Avant-propos », in : A. de Lorde, *La folie au théâtre*, Fontemoing et C^{ie}, Éditeurs, Paris, 1913, p. 1.

⁴ « Le cinéma gore, héritier des représentations théâtrales du Grand-Guignol, se définit par la représentation explicite du sang et des mutilations à l'écran. Cet ouvrage retrace l'histoire de ce cinéma et montre comment son développement déborde le cadre étroit du film d'horreur. Il propose aussi une étude esthétique du gore qui débouche sur l'examen attentif de l'œuvre de treize grands auteurs aux conceptions fort différentes. Car contre toute attente, il existe presque autant de manières de filmer le sang que de cinéastes » (Ph. Rouyer, *Le cinéma gore. Une esthétique du sang*, Les Éditions du Cerf, 1997, [quatrième de la couverture]).

de théâtre (pour n'en citer que quelques-uns : l'Odéon, le Gymnase ou les Bouffes-Parisiens) multiples pièces comiques, applaudies par le public. Adolescent, il rêve de devenir acteur (il se voit dans des rôles de tragédien), mais il abandonne ce projet pour se lancer dans le théâtre en tant qu'auteur prolifique. Il a à son actif plusieurs comédies et rien ne laisse présager son triomphe dans le répertoire sanglant. Et pourtant certains événements de sa vie le prédisposent à la prédilection pour l'esthétique de l'épouvante.

Dès son enfance il apparaît comme particulièrement craintif à cause de son psychisme fragile, sa santé donnant aussi des inquiétudes. Son père, médecin à l'esprit rationnel, préoccupé par les angoisses dont souffre son fils, décide de remédier aux appréhensions de l'enfant sans y aller par quatre chemins. C'est ainsi qu'André de Lorde s'en souvient : « Mon père voulait détruire en moi toute cause de peur, il m'emmenait constater avec lui les décès. Je n'entrais pas dans la chambre mortuaire, je restais dans la chambre voisine, mais j'entendais des pleurs, des femmes passaient vêtues de noir et j'apercevais la petite flamme immobile des bougies qui brillaient près du lit du mort, et ce mort que je devinais étendu, la face terreuse, les yeux clos, m'épouvantait bien plus que si je l'avais vu. Quand ma grand-mère mourut, mon père m'obligea à la veiller et à lui faire sa dernière toilette. J'étais un gamin. Il voulait ainsi me convaincre qu'on ne doit craindre ni la douleur ni la mort. Ce fut le contraire tout justement qui arriva. Depuis ce temps déjà lointain, je n'ai jamais cessé d'être obsédé par la mort ; l'idée de la mort me hante. Mon enfance a connu tous les deuils et tous les chagrins ; j'ai vu mourir presque tous ceux que j'aimais ; je pénétrais continuellement dans des maisons où la mort s'était glissée ; je peux dire, moi aussi, comme le mineur de Courrières : 'Je sentirai le cadavre tout ma vie' »⁵.

.....
⁵ A. de Lorde, « Avant-propos », in : *Théâtre d'épouvante*, Librairie Théâtrale, Artistique & Littéraire, 1909, p. 19-20.

Le pauvre enfant ne sera donc jamais guéri de cette idée terrifiante qu'est la mort à ses yeux, le nombre de drames que l'écrivain composera (au total plus de 150 pièces tous genres confondus), confirmerait que sa phobie est devenue un trouble chronique. Ce n'est pas tellement la mort même qui le terrorise, mais les morts étendus sur le catafalque semblant garder un ultime secret de l'existence humaine. De plus, les malades mentaux ne l'effarouchent pas moins. Tout au cours de son activité littéraire il tente de percer le mystère de la folie, comme s'il craignait de succomber à ses « charmes ». C'est ainsi que le dramaturge se tourne vers le théâtre afin d'« exorciser » ses obsessions⁶ comme l'ont fait tant d'autres avant lui par le passé : « de tout temps les hommes ont été hantés par la peur, et le seul moyen qu'ils aient trouvé de s'en distraire fut de se faire représenter, sur le théâtre, les objets de leur effroi »⁷. Dans cette perspective les inquiétudes du jeune André ont énormément marqué sa vie d'adulte, elles se reflèteront dans sa production théâtrale abondante qui puisera sans relâche dans les tourments psychiques de ce grand auteur méconnu. Alfred Binet⁸ ne manque pas de constater à ce propos que : « si André de Lorde n'avait pas conservé, dans l'intimité de lui-même, des impressions d'enfance douloureuse, il ne nous aurait pas donné tout un théâtre dont le caractère est si original et puissant »⁹.

Et pourtant à ses débuts de Lorde semble plus enclin aux comédies¹⁰ où il maîtrise à merveille la charpente farcesque du

.....
⁶ A. Rockoff, *Going to Pieces. The Rise and the Fall of the Slaher 1978-1786*, McFarland & Company, Inc. Publishers, 2002, p. 25.

⁷ A. Sorel, « L'homme qui fait peur », in : A. de Lorde, *Théâtre d'épouvante*, Librairie Théâtrale, Artistique Littéraire, 1909, p. 9.

⁸ Alfred Binet (1857-1911), pédagogue et psychologue français, inventeur des premiers testes psychométriques.

⁹ A. Binet, « Le Prince de la Terreur », in : A. de Lorde, *Théâtre de la Peur*, Eugène Fouguière, Éditeur, 1919, p. 20.

¹⁰ À juger par les titres, les romans de l'écrivain (par exemple *Rosette ou l'amoureuse conspiration*) manifestent son engouement pour l'art léger.

théâtre de Boulevard. Il rencontre Oscar Méténier, fondateur du Grand-Guignol, mais cette entrevue n'engage pas encore l'écrivain sur le chemin de l'épouvante. Et, un jour, de Lorde tourne casaque et abandonne une fois pour toutes le comique pour l'horreur. « C'est une nuit de tempête [...] qui vient tout bouleverser. André de Lorde est en vacances à Étretat dans la villa du frère de son beau-père, Paul Mounet. La mer déchaînée gronde en contrebas ; incapable de trouver le sommeil, le bibliothécaire pense ne pouvoir s'apaiser qu'en pratiquant son exercice quotidien, la lecture. Au hasard, il se saisit d'un recueil de nouvelles d'Edgar Poe et, dans les meilleures conditions pour produire une pièce d'épouvante, il se met à écrire une version scénique du *Système du Dr Goudron et du Pr Plume* »¹¹. Une fois la pièce terminée, le dramaturge s'adresse à André Antoine, le plus fameux metteur en scène de l'époque, qui juge le texte plus effrayant que la nouvelle de l'Américain¹². Loin d'être découragé – car le directeur du Théâtre-Libre avertit le jeune écrivain qu'il court un risque en s'aventurant sur un terrain dangereux – de Lorde propose la pièce au Grand-Guignol où elle remporte aussitôt un succès phénoménal (1903). Dès lors, le « maître de la peur » se met à écrire exclusivement des « pièces terribles » visant à bouleverser les spectateurs.

Les ficelles du genre, ou comment faire peur

Attiré par l'esthétique de l'épouvante, André de Lorde croit obligatoire de s'expliquer dans de nombreuses préfaces ou notes dans lesquelles il expose ses intentions dramatur-

.....
¹¹ A. Pierron, *Les Nuits blanches du Grand-Guignol*, Seuil, 2002, p. 69.

¹² T. Kaczmarek, « Edgar Allan Poe e André de Lorde: alla ricerca dello spavento » in : *Poe, Grabiński, Ray, Lovecraft. Visions, Correspondences, Transitions*, Katarzyna Gadomska, Agnieszka Loska (dir.), Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice, 2017.

giques. Ayant tourné le dos au comique, il se penche sur les procédés anxiogènes visant à susciter la peur chez le spectateur. Au premier abord, il se sent tenté par le macabre direct où la violence physique se déploie sans ambages, mais en tant que littéraire il cherche d'autres recettes qui, loin d'être spectaculaires, n'en heurtent pas moins le système nerveux de l'auditoire. C'est ainsi que l'écrivain distingue deux orientations esthétiques formellement différentes mais qui s'efforcent d'atteindre le même objectif : « semer la panique ». « Il y a deux écoles, ou, si l'on veut, deux méthodes pour donner au public d'un théâtre cette peur qu'il y vient chercher. La première, la plus simple, consiste à montrer directement le fait qui doit épouvanter »¹³. Cette approche est bien manifeste dans l'activité du Grand-Guignol qui use à volonté de tous les moyens pour frapper le public de frayeur : sur la scène on guillotine, on écartèle le corps, on le brûle, on le découpe au scalpel ou au bisouri, on l'éventre etc. Ceci n'étonne pas, étant donné que le succès ou le four de la pièce se mesure en fonction du nombre d'évanouissements – un médecin de service est toujours là pour secourir les personnes en syncope. Mais on ne torture pas toujours à l'impasse Chaptal. L'angoisse peut aussi bien s'installer dans le cœur d'un spectateur aux nerfs fragiles d'une manière plus raffinée. « L'autre méthode ne montre pas directement le fait, elle l'annonce, le fait prévoir, le fait attendre. Elle est plus adroite pour cette raison que ce qu'on ne voit pas, ce qu'on suppose et imagine est, le plus souvent, bien plus impressionnant que ce qu'on voit. Au reste, la réalisation sur le théâtre d'un meurtre, d'un supplice, d'une mort, etc., etc., est toujours trop défectueuse pour que la fiction ne soit pas évidente, et parfois même d'une manière ridicule »¹⁴.

.....
¹³ A. de Lorde, préface in : *Théâtre d'épouvante*, p. 20.

¹⁴ *Ibid.*, p. 21–22.

Dans cette perspective il y a donc deux manières d'horrifier le public, avide de fortes émotions. Premièrement, on peut exposer sur les tréteaux des cruautés de toutes sortes, ce que l'on voit dans le cinéma d'aujourd'hui qui se dépasse pour épater l'audience en proposant des scènes de plus en plus sanguinolantes, et deuxièmement, on réussit également à éveiller l'angoisse en la suggérant seulement au détriment de la dimension « pimpante » du trompe-l'œil meurtrier. Le dramaturge semble privilégier cette deuxième tendance sans renoncer de temps à autre à des scènes de strangulations pour n'évoquer que celles-ci.

Cependant, ce n'est pas la réalisation finale de la pièce, qui bascule de préférence dans la cruauté secouant l'équilibre mental du spectateur, qui intéresse le plus notre dramaturge. Ce sont plutôt la préparation et l'attente, précédant la réalisation néfaste de l'action, qui constituent les ressorts principaux de l'œuvre du « Prince de la terreur ». Comme dans sa production comique, de Lorde crée une structure répondant à un vrai système d'horlogerie. De fait, le succès du spectacle tient à sa brièveté. André de Lorde, autant que ses confrères, va s'inspirer de cette « prérogative » des écrivains¹⁵ illustres pour étayer ses thèses programmatiques et va tableur sur la forme courte de ses drames, censée réaliser le mieux la tension dramatique. Voici ce que ça donne dans la théorie : « pour que le sentiment de peur soit violent chez le spectateur, il ne faut pas écrire des pièces où l'intérêt puisse s'éparpiller sur plusieurs incidents, au

.....

¹⁵ « Si un ouvrage littéraire est trop long pour se laisser lire en une seule séance, il faut nous résigner à nous priver de l'effet prodigieusement important qui résulte de l'unité d'impression ; car, si deux séances sont nécessaires, les affaires du monde s'interposent, et tout ce que nous appelons l'ensemble, totalité, se trouve détruit du coup [...] il est inutile de dire qu'un poème n'est un poème qu'en tant qu'il élève l'âme et lui procure une excitation intense ; et, par une nécessité psychique, toutes les excitations intenses sont de courte durée », (Ch. Baudelaire, *Eureka, La Genèse d'un poème Le Corbeau, méthode de composition par Edgar Poe*, Louis Conard ; Librairie-Éditeur, 1936, p. 163-164).

lieu de se fixer sur un seul. Si l'on veut que le public se retire encore tout frémissant, il faut écrire des pièces courtes, ramassées, où le malaise de la peur s'empare du spectateur dès le lever du rideau pour aller toujours en croissant jusqu'à l'ébranlement de tout le système nerveux. Pas de longueurs, presque pas d'exposition ; la pièce a un acte, deux au plus, et très brefs ; on entre immédiatement dans le sujet, l'action »¹⁶. En lisant ces lignes, force nous est de constater que de Lorde attache une grande importance à la tradition classique, ici à la tragédie comme la concevait Aristote, en proposant aussi sous une forme « modernisée » l'idée de la purgation des passions par la production de la terreur. Mais le dramaturge ne pense pas aux catégories tragiques visant à la catharsis. Il pense à secouer le public mais son objectif majeur n'est pas forcément thérapeutique. Il se concentre plutôt sur la tension dramatique en tant que phénomène structurel qui relie les épisodes de telle manière que l'attention du public soit toujours éveillée jusqu'au dénouement fatal. L'écrivain compte sur l'agencement inflexible de l'action dramatique, ce qui fait que ses pièces « se présentent comme de véritables horlogeries dont les rouages s'articulent avec une précision vigoureuse »¹⁷. Comme nous allons le voir plus loin, le « maître de l'horreur » respecte cette contrainte sans pour autant en observer la brièveté. Il est l'auteur de courtes pièces, mais dans son riche répertoire dominant les drames à deux ou à trois actes. De Lorde se focalise sur une fable, procède par une anticipation plus ou moins angoissée de la fin inéluctable. Ainsi, le public étant aux faits de la suite des événements, s'imagine le pire et attend avec impatience la chute, la charpente dramatique apparaissant « comme un arc dont chaque action tend la corde jusqu'à ce qu'elle décoche la flèche mortelle »¹⁸.

.....
¹⁶ A. de Lorde, préface in : *Théâtre d'épouvante*, p. 24.

¹⁷ M. Pruner, *L'analyse du texte de théâtre*, Nathan Université, 2001, p. 37.

¹⁸ P. Pavis, *Dictionnaire du théâtre*, Armand Colin, 2002, p. 352.

La folie à la scène

Au tournant du XX^e siècle, plusieurs auteurs dramatiques s'intéressent aux psychopathies de tout accabit. Parmi les écrivains célèbres figure Henrik Ibsen qui donne un grand nombre de cas « d'anormaux, de névropathes, de déséquilibrés, d'obsédés et d'impulsifs »¹⁹. Il est évident que les dérangements de l'esprit inspirent les écrivains depuis toujours, en témoigne l'histoire du théâtre de Thespis en passant par Shakespeare jusqu'à nos jours. Les psychiatres de l'époque font un net distinguo entre « la folie » et « les déviations de la passion », il n'empêche que les manifestations morbides « d'un cerveau délirant » fascinent les auteurs qui n'hésitent pas à faire entrer les fous sur scène. Le plus souvent les personnages « aux nerfs frileux » apparaissent dans les épisodes secondaires, ce qui ne veut pas dire qu'un dramaturge ne fasse pas de la folie le sujet principal. Cependant, au Grand-Guignol toute « perturbation mentale » est traitée d'une manière quasi clinique. Or, en lisant les drames de Lorde, on est surpris par la précision avec laquelle il aborde les cas les plus captivants. Il choisit parmi les innombrables troubles psychopathiques ceux, qui comportent un intérêt scénique susceptible d'éveiller une émotion forte dans l'auditoire. Dès lors, il doit procéder par raccourcis et se concentrer avant tout, de même qu'un tragédien, sur l'indisposition psychique d'un protagoniste.

L'auteur de *Cauchemars* ne prétend point à être considéré comme un « spécialiste des maladies mentales » et, aux moments de doutes, il recourt à l'aide des psychologues. En tant que bibliothécaire et bibliophile invétéré, il dévore des livres sur toutes sortes de dérangements psychiques, mais avide d'explications, il n'hésite pas à s'adresser directement aux aliénistes. Alfred Binet²⁰ le seconde quand le dramaturge s'apprête à abor-

¹⁹ G. Ballet, « Avant-propos », in : A. de Lorde, *La folie au théâtre*, p. 3.

²⁰ Carl Grose imagine la scène de la rencontre entre André de Lorde et le psychiatre dans sa pièce *Grand Guignol* (Oberon Books, London, 2009).

der des sujets médicaux comme l'aliénation ou l'hystérie. De cette amitié²¹ naîtront des pièces que la critique appellera, non sans malice, « le théâtre médical ». Mais la collaboration entre les deux hommes ne s'en tient pas là. À l'instar des naturalistes, l'écrivain ne se documente pas exclusivement sur les cas les intéressants²², qu'il pourrait traiter ultérieurement dans ses drames, il décide d'accompagner son ami pour visiter les hôpitaux²³ et passer quelques jours « au milieu d'un campement d'agités, de persécutés, de maniaques, de mélancoliques »²⁴ afin d'étudier « à vif » le destin précaire des malheureux. De fait, à l'en croire, de Lorde s'appitoie sur la condition des malades qui vivent coupés du monde soi-disant normal. Les observations minutieuses qu'il fait pendant son séjour lui fournissent un important bagage documentaire dont il s'inspirera dans sa production drammatique. Il note certaines conversations qu'il mène avec les « fous » qui seront à l'origine de quelques scènes de ses pièces.

Dans la préface à *La folie au théâtre*, il se permet de citer in extenso deux des entretiens qui lui paraissent les plus poignants. Le premier questionnaire est un apprenti en pâtisserie qu'on a, selon toute probabilité, licencié :

« — Pourquoi avez-vous quitté votre place?

— Parce qu'il en fallait un autre pour me remplacer ».

Encouragé par les réponses de l'aliéné, le dramaturge continue son interrogatoire qu'il retranscrit scrupuleusement, comme s'il voulait découvrir les dessous secrets de la maladie mentale :

.....

²¹ A. Hustved, *Hysteria in Nineteenth-Century Paris*, Bloomsbury, London, New Delhi, New York, Sydey, 2011, p. 93-94.

²² André de Lorde était un grand lecteur. Étant bibliothécaire de la bibliothèque de l'Arsenal et puis conservateur à celle de Sainte-Geneviève, il a accès à divers traités médicaux qu'il consulte assidûment.

²³ H. Freshwater, *Theatre Censorship in Britain. Silencing, Censure and Surrection*, Plagrove Macmillan, 2009, p. 27.

²⁴ A. de Lorde, « Au pays de la folie... », in : A. de Lorde, *La folie au théâtre*, p. 13.

« D. — Combien avez-vous de frères ?

R. — Trois frères et une sœur.

D. — Quels sont les noms de vos trois frères ?

R. — Eugène et Armand.

D. — Eugène et Armand, cela fait deux frères seulement.

Quel est le troisième ?

R. — C'est moi.

D. — Quelles sont vos opinions politiques ?

R. — Catholique.

D. — Et puis ?

R. — Protestant.

D. — Et puis ?

R. — Juif »²⁵.

De Lorde note que le malade semble instruit, mais son intelligence dévie librement la logique du raisonnement cohérent au profit des associations incongrues. Voici la suite de la conversation :

« D. — Quel est le fleuve qui passe à Paris ?

R. — La Seine.

D. — Où se jette-t-elle ?

R. — Dans le Rhône.

D. — Et le Rhône ?

R. — Dans la Lionne.

D. — Et la Lionne ?

R. — Dans la Durance.

D. — Et la Durance ?

R. — Dans la Méditerranée.

D. — Où se jette la Méditerranée ?

R. — Dans l'Océan Atlantique.

D. — Et l'Atlantique ?

R. — Dans le Pacifique.

D. — Et le Pacifique ?

.....
²⁵ *Ibid.*, p. 13-14.

R. — Dans la Mer des Indes.

D. — Où se jette la mer des Indes ?

R. — Dans l'Océan Glacial.

D. — Et l'Océan Glacial ?

R. — Dans l'Océan Pacifique ».

Tout en possédant les notions de géographie, les idées de l'homme interrogé se succèdent sans lien logique apparent ou, conformément à la logique incohérente, seule compréhensible par l'aliéné en question. De Lorde remarque que malgré les jugements désordonnés, exprimés par les déments, leurs propos ne manquent pas d'une certaine déduction raisonnable. La frustration de l'enquêteur naît tout de même du fait de ne pas pouvoir déchiffrer l'argumentation ténébreuse. Voici un autre exemple de dialogue, qui, hors contexte, semblerait sorti de la plume du meilleur surréaliste :

« — Vous avez encore votre mère ? demandons-nous.

R. — Mais oui.

D. — Quel âge a-t-elle ?

R. — Elle est plus jeune que moi.

D. — Ce n'est pas votre vraie mère ?

R. — C'est ma vraie mère.

D. — Vous dites qu'elle est plus jeune que vous ?

R. — Dans un temps, elle était plus jeune que moi.

D. — Mais maintenant elle est plus vieille ?

R. — Puisque Monsieur (désignant le docteur) est plus jeune que moi, eh bien, c'est la même chose.

D. — Quel âge avez-vous ?

R. — Peut-être 60, 65 ans. Je ne sais pas. (Quelques instants auparavant elle avait dit : 70 ou 75 ans.)

D. — Et votre mère, quel âge a-t-elle ?

R. — Maman est plus âgée que moi. Souventes fois, elle reste au pays.

D. — Quel âge a-t-elle ?

R. — Je ne sais pas.

D. — Mais vous disiez que votre maman est plus jeune que vous ?

R. — Oh ! Elle n'est pas plus jeune que moi. Elle est à peu près comme moi, de mon âge »²⁶.

Le dramaturge n'arrivera jamais à percer le mystère de l'âme humaine détraquée. À force de chercher une explication plausible, il finira par constater l'impossibilité de cerner la « psychologie » de l'homme. C'est pour cette raison qu'il est méfiant – Binet partageant les mêmes convictions peu réconfortantes – quant aux méthodes de la psychiatrie²⁷ de son époque. « Les deux auteurs dressent un bilan plutôt pessimiste sur les capacités thérapeutiques de la médecine mentale de l'époque. Ils vivent en même temps le paradoxe – pour de Lorde – de percer à jour les mécanismes de la folie, tout en représentant une folie finalement bien insondable, et – pour Binet – le paradoxe de vouloir percer à jour l'esprit des créateurs, en dérogeant à son protocole d'enquête, en devenant lui-même sujet et objet d'expérience »²⁸. De ce point de vue nous pouvons constater que de Lorde se montre dans sa production dramatique comme un écrivain engagé dans les questions de la santé publique. Dès lors, la visée de son théâtre d'épouvante n'est plus uniquement d'épouvanter mais aussi d'aborder des problèmes sociaux, tout en incitant son auditoire à la réflexion critique. Cela dit, dans ses écrits, la note mélancolique l'emporte presque toujours sur la confiance heureuse dans la psychiatrie.

Or, après avoir visité les asiles, comme on appelle à son époque les hôpitaux psychiatriques, André de Lorde arrive à la conclusion

.....
²⁶ *Ibid.*, p. 15.

²⁷ Le mot *psychiatrie*, attesté en français depuis 1842, remplace vers la fin du XIX^e siècle celui de *pathologie mentale*.

²⁸ F. Garcin-Marrou, « André de Lorde et Alfred Binet : », *Recherches et éducations* [En ligne], 5 octobre 2011, mis en ligne le 15 janvier 2012, consulté le 30 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rechercheseducations/836>

que le dérangement de l'esprit ne touche pas exclusivement les peu nombreux prédestinés aux maladies mentales, mais tout un chacun qui, en pleine santé, peut à tout moment transgresser l'infime borne qui le sépare des aliénés. Sans vouloir provoquer une controverse, il constate tout de même, opinion affichée par les hommes de théâtre qui ont contribué au succès du Grand-Guignol, que personne n'est exempt de risques de dysfonctionnement psychique. « Étrange et angoissant mystère, car, en somme, si on s'observe et surtout si on observe les autres, on s'aperçoit bien vite que nous sommes tous, plus ou moins, sur les frontières de la grande folie. Peu de chose suffirait à nous les faire franchir et à nous amener en pays ennemi, car ne sommes-nous pas tous, à des degrés différents, des obsédés de l'orgueil, de la santé, de l'argent, des fabricants d'idées fixes ? Et qui donc affirmait que les passions, à un certain degré de développement, deviennent de véritables folies ? L'imprécision même du critérium de l'aliénation mentale justifie jusqu'à un certain point cette affirmation que d'aucuns se sont plus à introduire dans la question de responsabilité »²⁹.

L'Obsession

« Pour atteindre son but, l'auteur devra s'efforcer de réaliser une ambiance, de créer une atmosphère, de faire naître une sorte de curiosité anxieuse. Il faut agir avec le public un peu comme avec ces enfants que l'on enferme dans une chambre mal éclairée en les menaçant de mille fantômes que leur imagination ne tardera pas à faire surgir. Mais le public n'est pas un enfant capable de frémir au seul nom de Croquemitaine ; pour l'émouvoir on devra le persuader 'que c'est arrivé', lui présenter une succession de faits qui, tout en demeurant mystérieux, s'enchaînent logiquement, clairement »³⁰. C'est en effet cette « succession de faits »

²⁹ A. de Lorde, « Au pays de la folie... », p. 16.

³⁰ « Les mystères de la peur », introduction à l'anthologie d'André de Lorde et Albert Dubeux, *Les Maîtres de la peur*, Librairie Delagrave, 1927 ; propos

qui reste au centre des préoccupations formelles sur lesquelles de Lorde s'attarde en écrivant ses pièces. De culture classique, le dramaturge recourt aux procédés que l'on retrouve dans la Poétique d'Aristote : exposition, retardement, revirement de la situation, complication de péripéties qui mènent directement au point culminant et enfin, à la reconnaissance et au dénouement. Michel Corvin remarque à juste titre que ces procédés, utilisés largement par le théâtre du Grand-Guignol « portés ici – différence de degré, non de nature – à leur climax : le retardement se fait système d'attente (et de tension) prolongée de la révélation et le retournement, surprise ; le spectateur étant pris à contre-pied avec d'autant plus de brutalité qu'il a été ankylosé et pour ainsi dire anesthésié par les longs discours qui précèdent »³¹. Comme il est impossible de rendre compte des effets que les pièces ont pu effectuer sur les spectateurs – quelques rares photos nous donnent uniquement une idée générale, parfois fautive³² – force nous est de limiter notre réflexion à des catégories dramaturgiques.

Dans *L'Obsession*, pièce en deux tableaux, de Lorde étudie le cas d'un homme qui est en proie à l'idée fixe de tuer son fils cadet. Le premier tableau donne l'impression de jouer la fonction d'exposition à l'action principale. De fait, il sert de préparation à l'acte meurtrier du père. Or, au cours de la scène qui se passe entièrement dans le cabinet d'un psychiatre célèbre, le dramaturge « verbalise » tout le drame, tout en dénigrant les « compétences discrètes » du médecin rapace. C'est à Jean Desmarests, qui rend visite au docteur Mercier, de donner les éléments d'information à l'origine de l'intrigue même. Il consulte l'aliéniste au sujet de son parent « très rapproché » prétendument atteint de dérangement de l'esprit. Le malade souffrirait de manies

.....
cités par A. Pierron, *Le Grand-Guignol, le théâtre des peurs de la Belle Époque*, Robert Laffont, 1995, p. 1330.

³¹ M. Corvin, « Une dramaturgie de la parole ? », *Sade-Le Grand-Guignol*, in : *Europe*. Revue littéraire mensuelle, n° 835-836, 1998, p. 150.

³² Ces photos peuvent aujourd'hui provoquer plutôt le rire que susciter la peur.

extravagantes et dangereuses, car la vue de certains objets, les couteaux en particulier, le bouleverse à tel point qu'il a envie d'en frapper quelqu'un. Jean n'épargne au docteur aucun détail : à un moment donné il précise que son ami pense à éliminer son enfant sans aucune raison. Tout en présentant les symptômes inquiétants de son beau-frère, Desmarets contrôle son comportement pour ne pas trahir qu'il s'agit de lui, persécuté par ces « impulsions de la mort ». Le psychiatre, sûr de lui-même, ne suspecte rien et péroré doctement sur le sujet en question, qu'il considère comme très redoutable pour sa famille (sans aucun doute l'aliéné passera un jour à l'acte). Il ajoute que si dans cette dernière il y a eu des cas de dégénérescence (Desmarets doit se renseigner sur le passé de son père défunt), il faudrait interner l'aliéné dans un hôpital psychiatrique. Le jeune homme fort ému quitte le cabinet après avoir payé 50 francs.

On pourrait penser que tout a été dit et que dans le deuxième tableau le dramaturge se focalisera sur la réalisation du présage néfaste de l'aliéniste. Cependant, le public ou le lecteur peu attentif pourrait encore croire que peut-être il existe un parent qui désire égorger son fils et que Jean ne pense qu'à l'aider en épargnant le petit. De Lorde joue sur cette ambiguïté, mais dès le deuxième tableau, se déroulant dans l'appartement des Desmarets, tous les indices indiquent Jean comme celui qui en veut à son enfant. Peu à peu, on découvre la vérité effrayante, mais le dramaturge procède lentement avant que le voile soit définitivement levé vers la fin de la pièce.

Dès la première scène, la mère de Jean et sa femme s'entre-tiennent sur lui en déplorant son assiduité dans les affaires. Desmarets évoquait aussi le surmenage de son parent comme l'une des possibles causes de son état de santé. À ce stade on ne peut pas encore en prévoir le danger que court la famille. Puis, la découverte d'une bosse sur la tête du petit Pierre inquiète Marthe, mais même à ce moment-là rien n'annonce les événements fatals, d'autant plus que Madeleine, sœur de Pierre, déclare avoir blessé

par mégarde son frère. Après l'arrivée de Jean tout se précipite. Il avoue à sa femme que c'est lui qui a poussé le petit dans l'escalier en prétextant avoir été pressé. Quand il se dirige vers la chambre des enfants pour les embrasser, Desmarests est pris d'un coup d'une attaque de nerfs, ce qui bouleverse la famille. Celle-ci ne soupçonne rien tandis que le spectateur sait déjà quel destin a réservé le dramaturge à son personnage. Si quelqu'un avait encore des doutes, la confirmation de l'oncle Leroy selon laquelle le père de Jean est mort fou (information qui a été tenue secrète pendant des décennies), devrait le convaincre. La démonstration terminée, tout concourt vers une fin inéluctable. Jean se sent perdu, il tente encore de dompter la folie par sa volonté, mais tel le personnage tragique, dont le sort est tracé par avance (il se souvient des paroles de l'aliéniste « L'hérédité dans les maladies mentales est une loi fatale... implacable... »), il commet contre son gré le crime en étranglant son enfant. Suivent des didascalies expressives, précisant « l'effet que l'auteur souhaite voir produit par le texte »³³, que nous pouvons imaginer se réaliser sur la scène au ralenti afin d'affoler le public : « soudain un cri de Jean, un cri effroyable, un cri de bête féroce et aussitôt des râles d'enfant qu'on égorge. Marthe se précipite, affolée, vers la chambre et, devant le spectacle qui s'offre à ses yeux, se met à hurler d'épouvante, pendant que Jean, les yeux hagards, hors de la tête, en proie à une crise de folie terrible, sort de la chambre, se roule par terre en vociférant ».

L'Homme mystérieux

Si dans la pièce précédente le suspense est de mise, dans *L'Homme mystérieux* tout le drame est dit au cours du premier acte et puis, comme si ce n'était pas suffisant, au suivant, avant d'être montré très rapidement dans la toute dernière scène. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre au Grand-Guignol

.....

³³ M. Pruner, *L'analyse du texte de théâtre*, p. 16-17.

avec ses effets spéciaux, les yeux révulsés, les visages déformés par le cri, ici nous avons affaire à un théâtre d'« actions parlées »³⁴ qui donne le primat au verbe sur le corps-à-corps spectaculaire. De fait, dans cette longue œuvre, tout se passe à travers les interminables dialogues, l'action étant « modalisée par l'action et la situation du récitant »³⁵. L'horreur se prépare avec une longueur et une continuité à faire détraquer les nerfs du spectateur, impatient de voir enfin se réaliser la fin tragique. C'est la méthode maîtresse du dramaturge qui joue sur l'agacement, l'énervement voire l'exaspération du public qui n'attend que le dénouement de l'action.

C'est ainsi que le premier acte nous informe tout d'abord sur la situation dramatique, introduisant petit à petit à l'action principale. Nous apprenons que Raymond, homme d'affaires, a été enfermé dans un hôpital psychiatrique suite à sa tentative de meurtre sur sa femme Louise. La famille est profondément bouleversée, d'autant plus qu'elle n'a aucun pouvoir légal sur les capitaux qui lui permettraient de résoudre bien des problèmes financiers. Les parents, Lionel en tête, considèrent la femme comme particulièrement « impressionnable » pour avoir pris cette résolution d'interner son mari trop hâtivement – j'épargne ici au lecteur les propos plus que désobligeants sur la « nature instable » des femmes en général³⁶ que les hommes tiennent dans ce drame. La seule solution aux questions épineuses serait alors la libération pure et simple de Raymond, ce à quoi, au moins pour l'instant, Louise s'oppose. Sa description aussi détaillée qu'effrayante de la brutalité de son mari n'arrive pas à convaincre le conseil de famille. Lionel est décidé à faire sor-

.....
³⁴ M. Corvin, « Une dramaturgie de la parole ? », p. 150.

³⁵ P. Pavis, *Dictionnaire du théâtre*, p. 19.

³⁶ Dans presque toutes les pièces d'André de Lorde, les femmes sont présentées comme des créatures excessivement peureuses et psychologiquement fragiles, convictions qui ressortent plutôt des clichés sur le « sexe faible » que de la misogynie de l'écrivain – hypothèse à vérifier.

tir son frère de l'hôpital coûte que coûte. Tout le monde presse Louise de signer le papier qui permettrait de revoir l'état mental de son mari, espérant que celui-ci, au bout de trois mois, soit bien guéri. Et tout ceci malgré les bulletins confirmant l'état stationnaire de son mari, en fait incurable. La femme se sent comme « une pauvre bête blessée » poursuivie par une meute. Désarmée, elle fléchit devant le chantage émotionnel, car les « comploteurs » profitent de son fils, en manque de père. Louise appose sa signature. Le rideau tombe au moment où, prise d'un étourdissement, elle s'affaisse dans le fauteuil. À ce stade de l'action le spectateur ne sait pas si la femme est effectivement hystérique et agit conformément à sa nature prétendument neurotique. Et son mari Raymond, n'a-t-il pas été arrêté injustement ? A-t-il guéri de ses impulsions meurtrières ? Nous aurons les réponses à ces questions dans l'acte suivant.

De fait, si l'on peut considérer le premier acte comme une exposition de l'idéologie du drame, le deuxième constitue la préparation à la fin meurtrière. L'action se déroule dans le salon du directeur de l'hôpital psychiatrique. Lionel s'y présente avec le procureur de la république pour demander l'élargissement de Raymond. Le docteur, qui soigne le malade, désapprouve la libération du fou, selon lui, irrémédiablement malade. Celui-ci est un délirant chronique qui se sent menacé continuellement par tout le monde et c'est pour cette raison qu'il est dangereux pour lui-même et pour son entourage. Les explications du médecin ne persuadent ni Lionel, ni le procureur qui exigent des preuves formelles sur l'état psychique de l'interné. Suit l'interrogatoire au cours duquel l'aliéniste tente de démontrer la gravité du cas de Raymond. Celui-ci est un dissimulateur qui offre habilement toutes les apparences de la santé, « dont le raisonnement persiste avec une force singulière et qu'il est souvent impossible de surprendre en flagrant délit de démence »³⁷. Le magistrat,

.....

³⁷ A. de Lorde, « Au pays de la folie... », p. 12.

convaincu du rétablissement de la santé du dément, passe outre les incertitudes du docteur qu'il force à la relâche de l'aliéné. C'est ainsi que prend fin le deuxième acte. Il est important de signaler ici que de Lorde se veut un auteur militant, le théâtre étant à ses yeux un « témoignage terrifiant sur la sortie prématurée d'asile des fous dangereux »³⁸.

Au troisième acte nous sommes à nouveau dans la maison des Bercier. Louise semble inquiète sans pour autant savoir que son mari a été relâché. Elle en a le pressentiment, dissipé par le téléphone de Lionel qui annonce cette nouvelle peu plaisante. Les femmes attendent anxieusement l'arrivée de Raymond qui, une fois le seuil franchi, a du mal à cacher son excitation morbide. La tension monte en fonction de l'agitation toujours grandissante du dément : Raymond comprend trop bien les motifs de son frère qui l'a aidé exclusivement pour des raisons financières. Lionel est indigné quand celui-ci lui fait la confession du complot ourdi contre lui. Il se rend compte que Raymond est bien gravement malade et tente d'interdire à Louise de parler en privé à son mari. Il intervient au moment où le fou attaque sa femme qui heureusement réussit à s'enfuir. Raymond hors de lui s'en prend à son frère : après l'avoir accusé de coucher avec Louise, l'aliéné prend un plaisir malsain à l'étrangler sauvagement. Malgré les indications scéniques précises sur la strangulation lente de Lionel, de Lorde pense nécessaire de redoubler les didascalies d'un monologue embrasé de l'assassin qui péroré tout en tuant sa victime : « Tu as beau tourner les yeux... faire la grimace... canaille ! », et d'ajouter après avoir accompli son geste horrible : « Ses yeux sont tout blancs... Il ne bouge plus... C'est fait !... Il est mort !... Je l'ai tué... Je suis content... » Tout porte à croire que le dramaturge insiste plutôt sur la force de la langue, qui doit ébranler l'esprit du spectateur, que sur l'acte physique

.....
³⁸ A. Pierron, « Grand-Guignol », in : M. Corvin (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, Larousse, 2001, p. 750.

tout effroyable qu'il est. On peut en déduire que le texte joue un rôle prépondérant dans le théâtre du Grand-Guignol en dépit de sa réputation fondée sur « une poétique de la chair et du sang mêlé »³⁹.

La Petite Roque

Il faut dire tout de suite qu'André de Lorde, loin de faire une adaptation scénique de la nouvelle de Guy de Maupassant (1885) au même titre, se sert plutôt du texte de ce dernier comme un prétexte pour écrire une pièce « sur un malheureux qui, dans un accès de satyriasis, a violé d'abord puis étouffé sa victime »⁴⁰. Guy de Maupassant semble décrire son histoire comme dans un roman policier. Dans la première partie il se garde de suggérer au lecteur le responsable du crime. Ainsi, la nouvelle commence par la découverte du corps de la petite Roque par Médéric Rompel et rien n'indique que ce soit le maire Renardet qui ait abusé fatalement de la fille. Renardet, le juge et le gendarme se rendent sur la scène du crime. La mère de la victime arrive pour pleurer sur le corps de sa petite fille. On ordonne aussitôt une enquête pour déterminer le coupable de cet acte épouvantable. Tout porte à croire que le meurtrier soit un étranger sans doute réparti, donc introuvable. Cependant, on retrouve les sabots de Louise tout près de la maison des Roque, ce qui prouverait que l'assassin est du pays. L'enquête reprend, mais tous les suspects sont disculpés et comme le parquet se voit obligé de renoncer à la poursuite du coupable, l'affaire est classée. Alors, il serait légitime de parler d'un crime parfait. Ainsi se termine la première partie qui laisse le lecteur sur sa faim.

L'été passé, la futaie, où a eu lieu l'assassinat, est un endroit que les habitants évitent, persuadés qu'elle est hantée. Seul le

.....
³⁹ D. Paquet, « Fragments d'une poétique du grime », Sade-Le Grand-Guignol, in : Europe. Revue littéraire mensuelle, n° 835-836, 1998, p. 150.

⁴⁰ G. Ballet, « Avant-propos », in : A. de Lorde, *La folie au théâtre*, p. 7.

maire s'y promène à la nuit tombante. Un jour Renard décide d'abattre sa futaie. En passant sous un hêtre, celui-ci lui frôle les reins. Le protagoniste rentre triste chez lui et ne peut pas dormir. Nous découvrons alors que c'est lui qui a attaqué et massacré la jeune fille et qu'il cherchait la mort sous le grand arbre pour se punir. Cependant, l'homme se sent hanté par la présence de sa victime : il la voit dans son bois d'où sa résolution de le raser au sol, mais il n'arrive point à se libérer de sa folie. Arrivé au bout de la crise de nerfs, il envisage le suicide, écrit une lettre à son ami magistrat dans laquelle il explique d'une manière détaillée les motifs de son geste incompréhensible : il a surpris une jeune fille sortant du bain et, poussé par une force irrésistible, un emportement bestial, l'a saisie, violée et tuée. Le protagoniste jette la lettre dans une petite boîte blanche, mais au matin, il revient sur sa décision, veut rattraper la lettre emportée par le facteur. Ce dernier, étonné par le comportement bizarre du maire, refuse de la lui rendre. Désespéré, Renardet n'a qu'à se jeter du haut de son donjon.

Comme dans la pièce précédente, de Lorde fait du premier acte une sorte d'exposition-préparation où, d'une manière décidément trop « bavarde », il esquisse quelques thèmes, circonstances, et avant tout plusieurs personnages qui n'apparaissent pas du tout dans la nouvelle de Maupassant. Au demeurant, le dramaturge conçoit des scènes de toutes pièces qu'il juge indispensables au déroulement de l'action principale sans prendre en considération la règle d'or de la brièveté, ni la fidélité au texte original.

Tout au long du premier acte il fait très chaud, comme si le dramaturge désirait souligner l'impact négatif du climat sur le comportement⁴¹ de ses personnages et surtout sur le maire

.....
⁴¹ Dans les premières décennies du XX^e siècle les auteurs français s'intéressent beaucoup au climat et plus particulièrement aux ravages que celui-ci peut opérer sur la conduite de l'homme. Henri-René Lenormand, dont les drames ont été joués au Grand-Guignol, a écrit plusieurs pièces dites « climatiques ».

qui, excédé par l'excessive chaleur, serait ainsi plus facilement prédisposé à commettre le crime. De Lorde semble s'inspirer des traités médicaux qui abordent ce sujet. « On a beaucoup parlé de l'influence du climat sur l'aliénation mentale, et ce n'est pas sans quelque raison. En effet, un ciel brumeux, humide, le voisinage de marais, ou encore un ciel brûlant, sec, lorsque certains vents y règnent, disposent à la lypémanie, à la propension au suicide, à la manie »⁴². Ainsi, dès le début, tout le monde s'éponge continuellement le front, tout en manifestant sa mauvaise humeur. De Lorde introduit deux paysannes : la mère Malivoire et sa fille. De prime abord, on pourrait avoir l'impression que l'histoire sera focalisée sur cette dernière, qui visiblement enceinte, cache aux autres sa grossesse. Cependant cet épisode n'a aucune importance pour la suite du drame. Apparaissent la mère Roque et son mari et on parle d'une vieille femme qui a été sauvagement tuée. Il se passe beaucoup de temps avant que Marie (Louise dans la nouvelle de Maupassant) se présente devant le public. La jeune fille, d'une beauté extraordinaire, ne veut pas aller avec ses parents à une fête du pays, car elle a une rencontre avec Claude, son petit ami. Alors, faisant semblant d'être malade, Marie décide de rester à la maison. Sur la scène entrent le docteur et Bernard, le maire qui tombe à l'instant sous le charme de la petite paysanne. Il va retarder sa sortie pour écouter en cachette le dialogue entre amoureux pour, à la fin de l'acte, « les yeux égarés, la figure décomposée »⁴³ se mettre à courir après sa

.....

⁴² C.C.H. Marc, *De la folie, considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, Librairie de l'Académie Royale de Médecine, Paris, 1840, p. 327.

⁴³ La description qu'André de Lorde fait de son personnage semble correspondre aux symptômes de l'hypersexualité : « érections faciles, fréquentes, tantôt spontanées, tantôt occasionnées par la vue des femmes, tel est le symptôme précurseur du Satyriasis. Bientôt l'imagination est obsédée par des images lascives, et un penchant difficile à vaincre porte aux jouissances de l'amour ; le sommeil, troublé par des rêves érotiques, est interrompu par de fréquentes pollutions. Un déliré doux et tranquille, ou bien marqué

victime. Le crime se passe dans les coulisses sans que les oreilles des spectateurs soient perturbées.

Le premier acte occupe presque 50% du drame, ce qui prouve que le dramaturge a mis tous les moyens pour anesthésier l'attention du public au risque même de l'endormir pour de bon avant de passer au vif du sujet. Les deux actes restants seront conduits avec plus de brio. Le deuxième s'ouvre sur le dîner qu'offre Bernard à ses amis (Foucaud et le docteur). Le maître de maison est visiblement inquiet et irritable. Il sursaute à chaque bruit venant de l'extérieur et semble s'évanouir à l'arrivée de Médéric qui annonce la nouvelle funeste. Le facteur fait un récit circonstancié de ce qu'il a vu (« Ah ! j'oublierai jamais ce que j'ai vu ! La figure était déjà noire... la langue sortait de la bouche... les yeux étaient tout blancs, tout retournés... C'était horrible ! »), ce descriptif corroborant la thèse de Michel Corvin selon laquelle le théâtre du Grand-Guignol a créé la « dramaturgie de la parole »⁴⁴. Les convives partent sur le lieu du crime en laissant Bernard qui, dans la pièce, (contrairement à ce qui se passe dans la nouvelle) est un être impressionnable et nerveux, « pire qu'une femme » [sic] – comme le dira l'un des personnages. C'est à partir de ce moment-là que commence un vrai calvaire pour le protagoniste qui s'esquive à recevoir la mère Roque à la recherche de sa fille. Nous pouvons nous imaginer la réaction de Bernard quand il apprend que le corps de la défunte a été transporté sous son toit. S'ensuit l'interrogatoire du père Roque auquel assiste le meurtrier qui s'efforce de garder son calme. Puis, comme dans le meilleur Hitchcock, l'enquête suit son cours. Foucaud soup-

.....
 par les emportemens les plus furieux, s'empare des malades; les désirs augmentent de violence. Pour les satisfaire, tous les moyens sont bons, tous les objets indifférents. Une fièvre ardente se joint à l'aliénation mentale ; la face est rouge et animée, les yeux saillants, la bouche écumante, et la physionomie offre une expression assez semblable à celle des animaux en rut... », (A.P. Duprest-Rony, *Dissertation sur le Satyriasis*, Imprimerie de Migneret, 1804, p. 24).

⁴⁴ M. Corvin, « Une dramaturgie de la parole ? », p. 150–156.

comme quelqu'un qui connaissait la victime, Bernard avec émotion accuse un vagabond, il a déjà eu des problèmes avec eux. Pour soutenir ses suspicions il va jusqu'à raconter comment le crime s'est déroulé, comme s'il était là. Effrayé par l'intensité de sa vision, il cherche à se calmer. Après son discours enflammé dans lequel il se dénonce, il peut s'attendre au pire, mais ses amis ne se doutent de rien, ils le complimentent pour son art déclamatoire. Pour l'instant Bernard est sauvé, mais le repentir va ronger son âme.

Le protagoniste se trahit à nouveau devant le docteur dans le troisième acte. Le maire se réfugie dans une mansarde où il mène une vie monotone en compagnie de Nanette, sa servante fidèle, mais dévoré par le remords, il ne connaît point la paix. Il souffre d'insomnie, demande à son ami de la morphine pour alléger ses supplices, mais comme celui-ci refuse. Bernard est pris d'angoisse : il suspecte quelqu'un qui se cache derrière le rideau ; de plus, il se plaint qu'un personnage mystérieux lui subtilise sa potion. Le docteur est bien conscient que les troubles de son ami perdurent depuis le jour de la mort de Marie, mais il semble loin de l'accuser du meurtre. Même au moment où le maire avoue haut et fort qu'il n'entretient plus de rapports avec des femmes, car, comme il le dit : « Je ne peux pas en voir une étendue dans un lit... il me semble que je vais étreindre un cadavre... Et je n'ose pas regarder... J'ai peur d'y trouver des taches de sang », le médecin pense que la surexitation de son ami est dûe tout simplement à sa personnalité labile. En quittant la mansarde, le docteur est décidé à consulter le psychiatre au sujet du protagoniste. Celui-ci plonge dans la détresse et, ne pouvant plus supporter le poids du remords, est prêt à se donner la mort. Avant le suicide, il écrit encore une lettre au procureur de la république dans laquelle il avoue son délit. Nanette jette la lettre dans la boîte avant la première levée. Survient un coup de théâtre. Au petit matin, quand la crise est passée, Bernard change d'avis et veut vivre. De Lorde imagine une scène où la tension augmente graduellement jusqu'au climax.

Le maire affolé interpelle Médéric, mais, comme dans la nouvelle de Maupassant, le facteur refuse net de rendre la lettre malgré tantôt les prières, tantôt les admonestations de ce premier. Alors, réduit au désespoir, « il pousse un cri rauque, bat l'air de ses bras, a un sursaut de tout le corps et tombe la face contre terre, mort » – encore une description adressée plutôt à la sensibilité du lecteur, car difficilement imaginable sur les tréteaux.

★

Le théâtre du Grand-Guignol n'a pas créé un genre littéraire homogène, car plusieurs auteurs, s'inspirant du mélodrame, du théâtre de Boulevard ou des scénarios du film noir, écrivent des pièces qui du point de vue formel divergent entre elles. Ce qui est commun à cette vaste production disparate, c'est la volonté de choquer le public dans un endroit devenu mythique. Néanmoins, en analysant les drames d'André de Lorde, force nous est de constater que « le Prince de la Terreur » a laissé à la postérité une dramaturgie de structure plus ou moins uniforme. On reconnaît assez facilement sa plume originelle, même si on reconnaît moins sa valeur. De Lorde suit strictement certaines contraintes dont il ne dévie jamais. On pourrait lui reprocher de ne pas respecter pourtant pas la règle de brièveté, de prolonger outre mesure son discours souvent futile avant l'arrivée au paroxysme, mais c'est effectivement ce retardement volontaire (peut-être difficilement appréciable aujourd'hui) qui fait de lui le maître du Grand-Guignol. Michel Corvin n'a pas tort en disant que « l'expansion presque pléthorique d'un récit nourri de banalités et de phrases creuses, constitue un trait d'originalité dramaturgique autrement saisissant : la tension émotive naît non du spectacle d'un acte odieux mais du piétinement exaspérant du discours »⁴⁵.

.....
⁴⁵ *Ibid.*, p. 154.

Quoi qu'il en soit, les pièces de théâtre ainsi que les exploits scéniques grandguignolesques sont tombés dans l'oubi. La sortie des *Yeux sans visage* de Georges Franju marque décisivement et symboliquement la fin de la scène terrible de la cité Chaptal⁴⁶. L'étoile du dramaturge de l'obscène et de la terreur s'éclipse face à la performance du cinéma qui prend le relais du trucage de l'horreur théâtrale. Mais relire ce théâtre aujourd'hui, même s'il nous paraît suranné, c'est renouer avec la tradition populaire du genre qui se porte aussi bien de nos jours. « Fermé au début des années 1960, le théâtre du Grand-Guignol a depuis presque disparu des scènes de théâtre en France. Quel sens cela a-t-il d'exhumer aujourd'hui ce genre théâtral, largement détrôné par le cinéma, qui intéresse quelques universitaires et peu de metteurs en scène ? Le besoin d'exorciser notre peur ancestrale de la folie, de la violence, de la mort par le biais de l'art perdure. Non, le Grand-Guignol n'est pas mort : il a investi les salles de cinéma. Aujourd'hui, c'est sur grand écran que des fous, des psychopathes, des hystériques, des savants fous (aux métiers modernes de hackers d'ordinateurs, chercheurs en génie génétique...) terrorisent le public »⁴⁷.

Bibliographie sélective

- Ambroise-Rendu Anne-Claude, *Crimes et délits. Une histoire de la violence de la Belle Époque à nos jours*, Nouveau Monde éditions, Paris, 2006.
- Antona-Traversi Camillo, *Ricordi parigini*, La Lucerna, Ancona, 1929.
- Antona-Traversi Camillo, *L'Histoire du Grand-Guignol. Théâtre de l'épouvante et du rire*, Librairie théâtrale, Paris, 1933.
- Antonuccio Giovanni, *Storia del teatro Italiano del Novecento*, Edizioni Studium, Roma, 1986.
- Arduini Carla, « Il paradosso del Grand Guignol in Italia. I primi tre anni (1908-1910) », *Teatro e Storia*, n° 23, 2001, p. 311-344.
-

⁴⁶ A. Lowenstein, *Shoking Representation*, Columbia Univeristy Press, New York, 2005, p. 45-46.

⁴⁷ F. Garcin-Marrou, « André de Lorde et Alfred Binet : ».

- Arduini Carla, *Teatro sinistro. Storia del Grand Guignol in Italia*, Bulzoni Editore, Roma, 2011.
- Augias Corrado (ed.), *Teatro del Grand Guignol*, Einaudi, Torino, 1972.
- Barthe Roland, *Struttura del fatto di cronaca*, in : *Saggi critici*, Einaudi, Torino, 1972.
- Binet Alfred, *Études de psychologie dramatique*, textes choisis et présentés par A. Pierron, Slatkine, Genève, 1998.
- Binet Alfred, Préface pour *Théâtre de la peur* d'André de Lorde, Paris : Librairie théâtrale ; repris dans les *Études de psychologie dramatique*, Slatkine, Paris, 1924.
- Binet Alfred, *Psychologie de la création littéraire. Œuvres choisies IV*, préface de Serge Nicolas, L'Harmattan, Encyclopédie psychologique, Paris, 2006.
- Binet Alfred, « La création littéraire. Portrait psychologique de M. Paul Hervieu », revue *l'Année psychologique*, n° 10, 1–62, Paris, 1904.
- Binet Alfred, & Passy, « Notes psychologiques sur les auteurs dramatiques », revue *l'Année psychologique*, n° 1, 1895.
- Binet Alfred, « François de Curel, notes psychologiques », revue *l'Année psychologique*, n° 1, 119–173, 1895.
- Binet Alfred, « Réflexions sur le paradoxe de Diderot », revue *l'Année psychologique*, t. III, 1897.
- Camp André, « 'Théâtre de choc' au Grand-Guignol », *L'Avant-scène*, n° 126, 1956.
- Carroll Noël, *The philosophy of Horror*, Routledge, London, 1990.
- Carroy Jacqueline, *Les personnalités doubles et multiples*, PUF, Paris, 1993.
- Chauveau Philippe, *Les Théâtres parisiens disparus (1402–1986)*, éd. de l'Amandier, Paris, 1999.
- Chesnais Jean-Claude, *Histoire de la violence en Occident, de 1800 à nos jours*, Laffont, Paris, 1981.
- Citti Pierre, « Le drame au Grand-Guignol dès origines à 1914 », in : *Le mélodrame*, numéro monographique de *Europe*, revue littéraire mensuelle, n° 703–704, novembre-décembre 1987.
- Daniels Les, *Living in fear. A history of horror in the mass media*, Da Capo Press, New York, 1975.
- Deák Frantisek, « Théâtre du Grand Guignol », *The Review Drama*, vol. 18, n° 1, 1974, p. 34–43.
- Drouin-Hans Anne-Marie, *Alfred Binet et le théâtre comme laboratoire de métaphysique*, Actes du 13^e congrès annuel de Cheiron Europe, Université René Descartes-Institut de Psychologie 7–11 septembre 1994.
- Duprest-Rony A.P., *Dissertation sur le Satyriasis*, Imprimerie de Migneret, 1804.
- Fournel Paul, *L'Histoire véritable de Guignol*, Slakine, Genève, 1981.
- Fraser John, *Violence in the Arts*, Cambridge-New York-Port Chester-Melbourne-Sydney, Cambridge University Press, 1976.
- Freshwater H., *Theatre Censorship in Britain. Silencing, Censure and Suresession*, Plagave Macmillan, 2009.

- Gadomska Katarzyna, Loska Agnieszka (dir.), [in cooperation with Anna Swoboda], *Poe, Grabiński, Ray, Lovecraft. Visions, Correspondences, Transitions*, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice 2017.
- Garcin-Marrou Flore, « André de Lorde et Alfred Binet : Quand le théâtre du Grand-Guignol passionne les scientifiques », *Recherches @ éducations* [En ligne], 5 | octobre 2011, mis en ligne le 15 janvier 2012.
- Gauchons Jacques (des), « Le théâtre du Grand-Guignol », *L'Art du Théâtre*, n° 28, avril 1903.
- Giovannini Fabio, *Necrocultura. Estetica e culture della morte nell'immaginario di massa*, Castelveccchi, Roma, 1998.
- Gordon Mel, *The Grand Guignol: Theatre of Fear and Terror*, Da Capo Press, 1997.
- Gouhier Henri, *L'Essence du théâtre*, Vrin, Librairie philosophique, Paris, 2002.
- Grand-Guignol : Une série théâtrale d'épouvante, cocasse et coquine*, coll. « Les inédits du 13 », Les Cygnes, Paris, mars 2013.
- Hand Richard, Wilson Michael, *Grand-Guignol: The French Theatre of Horror*, University of Exeter Press, 2002.
- Hand Richard, Wilson Michael, *London's Grand-Guignol and the Theatre of Horror*, University of Exeter Press, 2002.
- Hustved A., *Hysteria in Nineteenth-Century Paris*, Bloomsbury, London, New Delhi, New York, Sydney, 2011.
- Kaczmarek T., « Edgar Allan Poe e André de Lorde: alla ricerca dello spavento » in : *Poe, Grabiński, Ray, Lovecraft. Visions, Correspondences, Transitions*, Katarzyna Gadomska, Agnieszka Loska (dir.), Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice, 2017.
- Kalifa Dominique, *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Fayard, Paris, 1995.
- Kersten Karin, Neubaur Caroline, *Grand-Guignol. Das Vergnügen, tausend Tode zu sterben*, Klaus Wagenbach Verlag, Berlin, 1976.
- Lenormand Henri-René, *Les confessions d'un auteur dramatique 1*, Albin Michel, Paris, 1949.
- Lorde André (de), *Théâtre d'épouvante*, E. Fasquelle, Paris, 1909.
- Lorde André (de), *Cauchemars*, Ollendorff, Paris, 1912.
- Lorde André (de), *Frissons*, La Renaissance du Livre, Paris, 1921.
- Lorde André (de), *La Galerie des monstres*, Figuière, Paris, 1928.
- Lorde André (de), *Contes du Grand-Guignol*, édition établie par Jean-Claude Bernardo, Fleuve noir, coll. « Super poche » n° 7, 1993.
- Lorde André (de), *Le Grand Mystère : et autres histoires fantastiques*, Éditions de Saint-Mont, L'Isle-Adam, 2001.
- Lorde André (de), *Le Crime de la rue Morgue*, in : *Traité de Simiacologie appliquée*, Bibliogs, Collection Sérendipité, 2016.
- Lovecraft H.P., *Supernatural Horror in Literature*, Dover Press, New York, 1973.
- Lowenstein A., *Shoking Representation*, Columbia Univeristy Press, New York, 2005.

- Marc C.C.H., *De la folie, considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, Librairie de l'Académie Royale de Médecine, Paris, 1840.
- Negovan Thomas, *Grand Guignol: An Exhibition of Artworks Celebrating the Legendary Theater of Terror*, Olympian Publishing, 2010.
- Pavis Pavis, *Dictionnaire du théâtre*, Armand Colin, 2002.
- Pierron Agnès, *Le Grand-Guignol. Le théâtre des peurs de la Belle Époque*, Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins, 1995.
- Pierron Agnès, *Un savant au théâtre ou les paradoxes d'Alfred Binet*, Slatkine, Genève, 1995.
- Pierron Agnès, *Le théâtre médical du prince de la terreur*, Catalogue de la collection Les Empêcheurs de tourner en rond, 1996.
- Pierron Agnès, « Quand les excès du Grand Guignol envahissent un homme de la mesure », dans A. Binet. *Études de psychologie dramatique*, Slatkine, Paris, 1998.
- Pierron Agnès, « Grand-Guignol », in : M. Corvin (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, Larousse, 2001.
- Pierron Agnès, *Les Nuits blanches du Grand-Guignol*, Seuil, Paris, 2002.
- Pierron Agnès, « Le Grand-Guignol dans l'air du temps », *Le Portique* [En ligne], 22 | 2009, mis en ligne le 10 novembre 2010, consulté le 25 juillet 2018. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2153>.
- Pinketts Andrea G., "Grand Guignol: il piccolo teatro degli orrori", *Dylan dog – Almanacco della Paura*, n° 6, aprile 1994.
- Prawer Siegbert Salomon, *I figli del dottor Caligari. I film come racconto del terrore*, Editori Riuniti, Roma, 1981.
- Proust Marcel, *Une fête littéraire à Versailles. Écrits sur l'art*, GF Flammarion, Paris, 1999.
- Pruner M., *L'analyse du texte de théâtre*, Nathan Université, 2001.
- Redmond James (dir.), *Violence in drama*, Cambridge-New York-Port Chester-Melbourne-Sydney, Cambridge University Press, 1991.
- Renneville Marc, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Fayard, Paris, 2003.
- Renneville Marc, « Quand la folie meurtrière fait son cinéma : de Nosferatu au tueur sans visage », *Criminocorpus*, revue hypermédia. URL : <http://criminocorpus.revues.org/219>, 2007.
- Rockoff A., *Going to Pieces. The Rise and the Fall of the Slasher 1978–1786*, McFarland & Company, Inc. Publishers, 2002.
- Rouyer Philippe, *Le cinéma gore. Une esthétique du sang*, Les Éditions du Cerf, Paris, 1997.
- Sade-Le Grand-Guignol, in : *Europe*. Revue littéraire mensuelle, n° 835–836, 1998.
- Skal David J., *The Horror Show: A Cultural History of Horror*, Plexus, London, 1993.
- Sullivan Jack (dir.), *The Penguin Encyclopedia of Horror and the Supernatural*, Penguin, Harmondsworth, 1986.
- Witney Frederick, *Grand Guignol*, Constable, London, 1947.
- Wolf Thea, *A new perspective on Alfred Binet ; Dramatist of the Théâtre de l'Horreur*, Psychological Record, Sum., vol. 32 (3), 1982.

L'Obsession

DRAME EN DEUX TABLEAUX*

EN COLLABORATION AVEC ALFRED BINET

.....
* La pièce a été représentée pour la première fois, sur la scène du Théâtre du Grand-Guignol, le 17 mai 1905.

Personnages

JEAN DESMARETS, 32 ans

LE DOCTEUR MERCIER, 60 ans,
officier de la Légion d'honneur

BERNARD, son secrétaire

LEROY, 70 ans

UN DOMESTIQUE

MADAME VEUVE DESMARETS, 65 ans

MARTHE DESMARETS, 28 ans

PIERRE DESMARETS, 5 ans

MADELEINE DESMARETS, 8 ans

UNE BONNE

UNE GOUVERNANTE

Le 1^{er} tableau se passe à Paris ; le 2^e à Melun

Premier Tableau

Le cabinet de consultation du célèbre aliéniste, le docteur Mercier. Riche ameublement. Portes à gauche et à droite. Porte au fond donnant sur un autre cabinet de travail ; bureau, bibliothèque, grand portrait en pied représentant le docteur Mercier¹.

Scène Première

LE DOCTEUR MERCIER, UN DOMESTIQUE

(Au lever du rideau, la scène est vide. On entend presque aussitôt un timbre résonner, une porte se fermer, et, le docteur entre, très affairé, serviette sous le bras, suivi d'un domestique.)

LE DOCTEUR MERCIER

se débarrassant de son chapeau et de son pardessus entre les mains du domestique.

Vite, dépêchons... Je suis en retard pour ma consultation ?...

LE DOMESTIQUE

regardant la pendule.

Non, monsieur le docteur...

.....

¹ D'après la description de l'intérieur du cabinet du docteur Mercier on devine tout de suite que l'aliéniste n'est qu'un prétentieux.

LE DOCTEUR MERCIER

Mon secrétaire est là ?

LE DOMESTIQUE

en sortant.

Oui, monsieur le docteur..

(Le docteur Mercier va au fond, ouvre la porte et appelle.)

LE DOCTEUR MERCIER

Bernard !...

(La porte ouverte, on aperçoit alors, assis à une table, un jeune homme qui travaille. Bernard se lève, va au docteur en refermant la porte derrière lui.)

BERNARD

Maître !...

LE DOCTEUR MERCIER

posant sa serviette sur la table et sortant des papiers.

J'ai là les épreuves de mon article. Je viens de les recevoir... corrigez-moi ça le plus vite possible !

BERNARD

prenant les épreuves.

Parfaitement, maître... Ah ! Il y a là quelqu'un qui voudrait vous voir tout de suite...

LE DOCTEUR MERCIER

Il a un rendez-vous ? C'est un malade ?

BERNARD

Non...

LE DOCTEUR MERCIER

Alors ?...

BERNARD

Vous interviewer...

LE DOCTEUR MERCIER

Faites-le entrer.

BERNARD

souriant.

C'est que... ça ne me paraît pas intéressant !... C'est de *L'Écho du Centre*... un journal de province... et qui ne tire pas...

LE DOCTEUR MERCIER

Oh ! alors, je n'y suis pas²...

BERNARD

Bien, maître.

LE DOCTEUR MERCIER

À propos de journaux, préparez-moi donc une petite note... un communiqué, pour annoncer que j'ai été de nouveau appelé en consultation auprès du prince Oridine³.

BERNARD

Comment va-t-il ?

LE DOCTEUR MERCIER

Très mal. Délire de persécution. Mais on ne peut rien faire entendre à la famille. La folie reste un mal honteux qu'on ne veut pas avouer.

.....

² Le médecin ne pense qu'à sa carrière. Alfred Binet, co-auteur de la pièce et psychiatre, semble « régler un compte avec [sa] profession », (A. Pierron, *Le Grand-Guignol, le théâtre des peurs de la Belle Époque*, Robert Laffont, 1995, p. 144).

³ L'aliéniste se spécialise dans les troubles mentaux de la haute société, ce qui lui assure un gain considérable et une renommée dans les cercles aristocratiques.

BERNARD

C'est extraordinaire ! J'ai rencontré le prince il y a quelque temps ; jamais on n'aurait dit...

LE DOCTEUR MERCIER

feuilletant des revues sur sa table.

Mais, mon cher, ça ne se lit pas toujours sur leur figure !... Ça serait trop commode... On croit que nous autres, aliénistes, nous les reconnaissons tout de suite... à première vue... C'est idiot ! Quand il y a des signes apparents d'aliénation, ça va bien.

(Un temps.)

Alors, préparez-moi cette petite note... corrigez-moi ces épreuves ; vous les porterez avant six heures à la *Revue des Sciences*... Beaucoup de monde dans le salon ?

BERNARD

Cinq personnes...

(Il sort au fond.)

LE DOCTEUR MERCIER

Bien, merci...

(Il s'assied derrière son bureau, appuie sur un timbre. Le domestique paraît.)

Faites entrer...

(Le domestique sort. — Un temps. — Entre Jean Desmarets.)

LE DOCTEUR MERCIER

Donnez-vous de la peine de vous asseoir, monsieur...

Scène II

LE DOCTEUR MERCIER, JEAN DESMARETS

JEAN
s'asseyant, l'air très ému.
Merci, docteur...

LE DOCTEUR MERCIER
De quoi s'agit-il ? Je vous écoute.

JEAN
la voix tremblante d'une émotion qu'il essaie de contenir.
Docteur, je viens vous consulter au sujet d'un cas que je crois grave, très grave...

LE DOCTEUR MERCIER
le regardant.
Comment ? Qu'éprouvez-vous ?

JEAN
baissant les yeux, gêné.
Oh ! Ce n'est pas pour moi que je viens... Dieu merci, je suis bien portant... je n'ai pas besoin de vos soins, docteur...

LE DOCTEUR MERCIER
Je souhaite, monsieur, que vous n'en ayez jamais besoin...

JEAN
continuant.
C'est pour un parent à moi, un parent très rapproché, hélas...
(Il hésite un peu.)
Je peux bien vous le dire... non beau-frère, dont l'état de santé commence à nous inquiéter profondément...

LE DOCTEUR MERCIER

Comment cela ?

JEAN

Depuis quelque temps, nous remarquons en lui un changement si brusque, si étrange, que je viens vous demander...

LE DOCTEUR MERCIER

De l'examiner ?... Il est là ?...

JEAN

Non, docteur, il n'est pas là... mon beau-frère habite la province avec moi... Je ne suis pas de Paris ; y viens exprès pour vous consulter...

LE DOCTEUR MERCIER

Il fallait le conduire avec vous...

JEAN

J'y ai bien pensé... Mais comment vous l'amener ?... Sous quel prétexte ?... C'était bien difficile ! Nous ne voulons à aucun prix l'effrayer avant de savoir exactement ce qui en est...

LE DOCTEUR MERCIER

Alors, que désirez-vous de moi ?

JEAN

Eh bien, docteur, je désire... — et c'est surtout pour cela que je suis venu seul — que vous me disiez très franchement, très brutalement, quelle est la nature et la gravité de son mal...

LE DOCTEUR MERCIER

Il faudrait que je puisse interroger le malade...

JEAN

vivement.

Je puis vous donner sur lui tous les renseignements que vous désirerez...

LE DOCTEUR MERCIER

Comment, tous ?...

JEAN

Tous, docteur. Nous vivons depuis l'enfance l'un près de l'autre dans la plus complète intimité... Je ne suis pas seulement son parent, mais son ami ; il m'a fait toutes ses confidences, il m'a avoué tout ce qui le tourmentait, l'inquiétait... Vous n'avez qu'à m'interroger, c'est comme s'il était là pour vous répondre.

LE DOCTEUR MERCIER

après un temps, prenant des notes.

Quel âge a votre beau-frère ?

JEAN

après une seconde d'hésitation.

Trente-huit ans...

LE DOCTEUR MERCIER

Quelle profession ?

JEAN

Architecte...

LE DOCTEUR MERCIER

Jusqu'ici, a-t-il fait beaucoup de maladies ?

JEAN

Aucune, docteur. Et c'est ça qui est extraordinaire ! Il a toujours été solide comme un roc, jamais le moindre malaise, une grande force de résistance... Il ne s'était jamais jusqu'ici préoccupé de sa santé...

LE DOCTEUR MERCIER

C'est un tort !...

JEAN

Oui, vous avez raison... il s'est surmené... éreinté... Alors certains troubles nerveux se sont manifestés en lui... qui l'ont mis dans un état épouvantable... Et pourtant, je vous assure, c'est une nature énergique, qui sait se dominer, qui a beaucoup de courage.

(Plus bas comme à lui-même.)

Oh ! Oui, beaucoup de courage...

LE DOCTEUR MERCIER

après un temps, s'arrêtant d'écrire.

Vous parlez de troubles nerveux. Lesquels ? Précisez.

JEAN

De la lassitude... un manque complet de sommeil, d'appétit... un grand amaigrissement, et puis...

(Il s'arrête.)

LE DOCTEUR MERCIER

Et puis ?

JEAN

De la tristesse, des colères subites, des peurs...

LE DOCTEUR MERCIER

Comment, des peurs ?

JEAN

Oui... des peurs... des angoisses... l'angoisse de certaines idées... des idées étranges... insensées.

LE DOCTEUR MERCIER

Vous a-t-il dit quelles étaient ces idées ?

JEAN

Oh ! oui, docteur, il m'a tout dit.

LE DOCTEUR MERCIER

Eh bien ?

JEAN

Eh bien, mais... la vue de certaines choses... de certains objets... le trouble, le bouleverse...

LE DOCTEUR MERCIER

Quelle sorte d'objets ?

JEAN

Mais... par exemple... tenez : les couteaux... Il m'a raconté qu'une fois, — plusieurs fois, — étant à table, en famille, il avait eu la tentation épouvantable de se jeter sur un couteau et d'en frapper quelqu'un... C'est là, par moment, son idée fixe...

LE DOCTEUR MERCIER

Tout à l'heure, votre mot de peur m'avait trompé... Il ne s'agit plus ici d'une idée fixe, mais d'une impulsion à agir...

JEAN

Oui, docteur...

LE DOCTEUR MERCIER

Ce sont, dites-vous, les couteaux surtout dont la vue exerce sur lui cette sorte d'obsession...

JEAN

Voilà le mot, docteur... d'obsession, à laquelle il craint toujours de succomber...

LE DOCTEUR MERCIER

Et, dites-moi, cette obsession doit être spécialisée... elle doit viser une certaine personne en particulier ?... C'est toujours ainsi que ça se passe avec ces malades là... toujours...

JEAN

la voix basse, tremblante.

En effet, docteur, il y a quelqu'un autour de lui qu'il éprouve l'horrible désir de frapper.

LE DOCTEUR MERCIER

Ah ! qui est-ce ?

JEAN

très ému.

Ah ! docteur, c'est ça qui est incompréhensible... monstrueux... c'est son propre enfant... un petit garçon de huit ans...

LE DOCTEUR MERCIER

Son fils ?

JEAN

Son fils...

LE DOCTEUR MERCIER

Le malheureux !

(Un temps.)

Cette obsession, le prend-elle souvent ?

JEAN

Depuis deux mois, très souvent, docteur. Il lui arrive de vivre des jours, des nuits entières avec cette obsession douloureuse, atroce. Quand elle le prend, il court s'enfermer dans son cabinet de travail. Il y reste des heures et des heures à lutter contre elle, à essayer de la dominer. Il en est arrivé à un tel point qu'il n'ose plus rentrer chez lui, qu'il prend toutes sortes de prétextes pour s'éloigner, rester dehors le plus longtemps possible afin de ne pas revoir cet enfant, dont la présence le met dans un état de colère inexplicable... folle !

LE DOCTEUR MERCIER

Et cette obsession, comment le prend-elle ? Comment vient-elle ?

JEAN

Pour rien... sans motif... au moment où il s'y attend le moins. Brusquement il éprouve, m'a-t-il dit, une grande angoisse... comme s'il allait tomber, et il sent à...

(Il se prend le front.)

comme un étau qui l'enserme... il souffre horriblement !

LE DOCTEUR MERCIER

Il n'a jamais prononcé de paroles incohérentes ?

JEAN

Jamais, docteur.

LE DOCTEUR MERCIER

comme à lui-même.

Nous sommes donc en présence d'une obsession consciente.

JEAN

Son cas est très grave, n'est-ce pas, docteur ? Il est...

(il hésite.)

fou... ou il va le devenir ?

LE DOCTEUR MERCIER

Je ne puis encore vous répondre.

JEAN

très nerveux.

Oh ! je vous en prie, docteur, la vérité quelle qu'elle soit.. Je suis venu ici pour l'entendre... À moi, vous pouvez la dire. J'y ai droit. Je représente la famille...

LE DOCTEUR MERCIER

sèchement.

Mais je vous la dirai, monsieur. Ma responsabilité est engagée. Il y a là une question de vie ou de mort...

JEAN

Comment ?

LE DOCTEUR MERCIER

Mais oui, votre beau-frère a l'obsession du meurtre...

JEAN

Du meurtre !

LE DOCTEUR MERCIER

Jusqu'ici il a pu y résister, mais si un jour...

JEAN

épouvanté.

Il pourrait tuer... dites, docteur, il pourrait tuer ?

LE DOCTEUR MERCIER

Avant de me prononcer, j'ai besoin de vous poser une dernière question. Y a-t-il dans la famille de tares héréditaires ? Descend-il de parents sains, bien portants?... Tout est là... Les troubles nerveux dont souffre — tout en exigeant des soins sérieux, persistants — peuvent être parfaitement curables, à la condition toutefois qu'ils ne tiennent à aucune cause organique, qu'ils ne soient pas, comme on dit, l'épisode d'un état de dégénérescence⁴.

JEAN

Je puis vous raffirmer...

LE DOCTEUR MERCIER

Il n'y a pas eu d'alcoolique⁵... d'aliénés dans la famille ?

.....

⁴ Cf. « Parmi toutes les causes de la perturbation des facultés mentales, il en est une qui, depuis longtemps déjà, a préoccupé les aliénistes, et dont l'intensité semble croître chaque jour, c'est l'*alcoolisme*. Nous l'avons écrit déjà et nous le répéterons sans cesse ; c'est de lui que l'on peut dire à juste titre : *Voilà l'ennemi* », Paul-Maurice Legrain, *Dégénérescence sociale et alcoolisme : hygiène et prophylaxie*, G. Carré. Paris, 1895, p. 1).

⁵ L'alcoolisme est considéré le plus souvent comme la première cause de la dégénérescence et le corollaire de la folie.

JEAN

cherchant dans ses souvenirs.

Non, docteur...

LE DOCTEUR MERCIER

Vous êtes sûr ? C'est que c'est d'une importance capitale. L'hérédité⁶, surtout dans les maladies mentales, est une loi fatale, implacable. Alors, vous comprenez toute la gravité de ma demande ?...

JEAN

Oui, docteur, mais je n'ai jamais entendu dire que dans la famille...

LE DOCTEUR MERCIER

Ce ne sont pas des choses qu'on dit ; on les cache.

JEAN

très troublé par cette réponse.

C'est vrai... mais, docteur, je connais toute la famille de mon beau-frère, j'ai été élevé avec lui... Ses grands-parents étaient de robustes campagnards qui se sont éteints de vieillesse... Sa mère vit encore... elle est très bien portante...

LE DOCTEUR MERCIER

Et son père ?

JEAN

Il est mort.

LE DOCTEUR MERCIER

De quoi est-il mort ?

.....

⁶ Depuis Zola l'hérédité est perçue comme une mystérieuse fatalité. En en faisant une illustration presque clinique, de Lorde semble s'inscrire dans le sillage de la littérature médicale de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

JEAN

réfléchissant.

Je ne sais pas exactement... j'étais tout jeune... et puis, il ne vivait pas avec nous... il était séparé de sa femme... je crois bien avoir entendu dire par mon oncle... — oui, il me semble — qu'il a été enlevé par une angine de poitrine ou une fluxion de poitrine.

LE DOCTEUR MERCIER

Vous n'êtes pas sûr ?

JEAN

Je crois. Jusqu'à présent je ne m'étais pas préoccupé de savoir...

LE DOCTEUR MERCIER

Il faudrait être sûr, très sûr... je ne peux rien conclure sans cela...

JEAN

avec un ton étrange.

Eh bien, docteur, je m'informerai... Vous avez raison, ce sont des choses qu'on cache. (*Comme à lui-même*)

Je m'arrangerai de façon à savoir.

LE DOCTEUR MERCIER

Oui, c'est cela. Alors vous reviendrez me trouver et nous verrons. Ce que je peux vous affirmer dès maintenant...

(*il se lève.*)

C'est qu'il n'y aurait danger que dans un cas : celui que je vous ai dit. Si nous sommes en présence d'un dégénéré, fils d'alcoolique, d'aliéné ou d'épileptique, il importera que la famille prenne des décisions promptes. Vous ne pourrez le garder auprès de vous, il arriverait sûrement un malheur.

(*Il insiste sur ce dernier mot.*)

JEAN

avec une anxiété affreuse.

Mais que faudrait-il faire, dites, docteur, que faudrait-il faire ?

LE DOCTEUR MERCIER
très net, pesant ses paroles.
Il faudrait, le faire enfermer.

JEAN
se levant tout blême⁷, prêt à défaillir.
L'enfermer !

LE DOCTEUR MERCIER
Et le plus tôt possible...

JEAN
se soutenant à la table.
L'enfermer !

LE DOCTEUR MERCIER
Oui, je comprends votre émotion⁸. C'est une résolution douloureuse à prendre, pour une famille. Mais, pourtant, s'il le fallait !...
(cherchant à le rassurer.)
Nous ne serons peut-être pas obligés d'en arriver là... Il faut que j'examine le malade...

JEAN
balbutiant, la voix brisée d'émotion.
Oui... je... vous ramènerai, docteur...
(Un temps.)
Docteur, combien vous dois-je ?

LE DOCTEUR MERCIER
Cinquante francs...

.....

⁷ D'après la réaction de Jean, on peut suspecter que c'est lui qui est atteint de folie meurtrière et pas son prétendu parent.

⁸ L'aliéniste n'est pas capable de déceler l'obsession homicide chez son interlocuteur.

JEAN

tirant son portefeuille et posant un billet sur la table, la main tremblante.

Les voici, docteur.

LE DOCTEUR MERCIER

Je vous remercie.

JEAN

sortant d'un pas chancelant, le regard fixe et désespéré.

C'est moi qui vous remercie... Alors, à bientôt, docteur... à bientôt...

LE DOCTEUR MERCIER

le raccompagnant.

À bientôt, Monsieur...

(Jean une fois sorti, il revient à sa table, sonne. Le domestique paraît.)

Au suivant !

(Le domestique sort. Il s'assied dans son fauteuil et range le billet de banque. — Le rideau tombe lentement.)

Deuxième Tableau

Un salon bourgeoisement meublé, en province. Portes à droite et à gauche. Bibliothèque, table, fauteuils, etc. ... Lampes allumées sur la cheminée⁹.

Scène Première

MADAME DESMARETS, MARTHE, LA BONNE

(Au lever du rideau, la porte de gauche est ouverte. On entend des bruits de vaisselle, de chaises qu'on range. C'est la fin du dîner. — Madame Desmarets entre, suivie de Marthe. Elle regarde la pendule sur la cheminée du salon.)

MADAME DESMARETS

Huit heures et demie... seulement !... Comme nous avons vite mangé, ce soir !...

MARTHE

Oh ! Quand Jean n'est pas là !...

(Madame Desmarets s'installe dans un fauteuil près de la table, met ses lunettes.)

Maman, voulez-vous qu'on vous serve votre tilleul tout de suite ?
Préférez-vous attendre ?

MADAME DESMARETS

Il est encore un peu tôt, ma petite Marthe... Tout à l'heure !...
Je vais travailler pour les petits. *(Elle prend dans une corbeille placée sur la table un vêtement d'enfant.)*

.....

⁹ De Lorde tient toujours à préciser des détails qui semblent peu importants au déroulement du drame.

C'est étonnant ce qu'ils abîment, tes entants... Pierrot surtout !
quel démon !

(Montrant une culotte déchirée.)

Un pantalon tout neuf !... Il y a du gros fil ?...

MARTHE

lui cherchant ce qu'il faut et le lui tendant.

Oui, maman.

MADAME DESMAREST

tout en cousant.

À propos, tu as dit qu'on garde quelque chose à manger pour ton mari !

MARTHE

se levant.

J'y pensais à l'instant !

(Elle va sonner.)

MADAME DESMARETS

Il n'aura peut-être pas encore dîné quand il rentrera !

MARTHE

revenant s'asseoir en face de Madame Desmarests.

Ça lui arrive souvent... avec toutes ses constructions en ce moment... tous ses chantiers !... Quel travail ! Je ne le vois plus jamais... c'est désolant !

MADAME DESMARETS

Oh ! ma chérie, va, ne te plains pas... Si j'avais eu un intérieur comme tu en as un... un mari comme le tien... ce que j'aurais été heureuse !...

(Elle s'arrête et se prend à soupirer.)

MARTHE

se levant et allant l'embrasser.

Ah ! C'est vrai, ma pauvre maman, vous n'avez pas eu de chance.

(Entre la bonne.)

Françoise, vous laisserez le couvert de Monsieur.. Tenez-lui encore son dîner au chaud.

LA BONNE

Bien, madame.

(Elle sort.)

MARTHE

Pourvu qu'il ne nous envoie pas comme l'autre jour une dépêche pour nous prévenir qu'il ne rentre pas... qu'il reste coucher à Paris¹⁰...

MADAME DESMARETS

Il est à Paris, aujourd'hui ?

MARTHE

Oui... pour cette maison qu'il doit construire rue de Vaugirard... il paraît que c'est une grosse affaire...

MADAME DESMARETS

Enfin, heureusement qu'il a une bonne santé.

MARTHE

Il en faut une pour résister à un métier pareil !

MADAME DESMARETS

Être dehors depuis le matin jusqu'au soir... toujours courir de droite et de gauche...

MARTHE

enchérissant.

À peine le temps de manger !...

.....

¹⁰ Sans aucun doute, il tarde de revenir à la maison pour éviter les situations au cours desquelles Jean pourrait tenter de commettre un acte criminel.

MADAME DESMARETS

Passer les soirées à travailler ses plans...

MARTHE

Les soirées !... toute la nuit souvent !...

MADAME DESMARETS

Tu devrais l'en empêcher, ma chérie...

MARTHE

Vous connaissez bien votre fils... Quand il s'est mis quelque chose dans la tête !

LA BONNE

entrant et apportant des lettres et des journaux.

Voici le courrier, Madame... Les enfants viennent de rentrer.

MARTHE

Bon... qu'ils viennent nous embrasser avant coucher.

(La bonne sort.)

MADAME DESMARETS

Ils étaient donc sortis ?

MARTRE

Il a fait aujourd'hui une chaleur si étouffante que je les ai envoyé faire un tour au jardin public, après le dîner, pour rafraîchir leurs petites têtes...

(Parcourant les lettres.)

Tout ça est pour Jean. Ah ! non... « Madame veuve Desmaretts »...

(Elle tend la lettre à Madame Desmaretts. Pendant que Madame Desmaretts lit sa lettre, Marthe se lève, va à la bibliothèque. — Silence.)

MADAME DESMARETS

posant la lettre.

Ce n'est rien... C'est de mon ancienne bonne, Catherine... Elle me donne de ses nouvelles... (*Voyant Marthe chercher.*)
Que cherches-tu, ma chérie ?

MARTHE

Quelque chose à lire...
(*À ce moment on entend des voix d'enfants.*)
Ah ! voilà les enfants !

Scène II

LES MÊMES, PIERRE, MADELEINE, LA GOUVERNANTE

(*Pierre entre par le fond, suivi de sa sœur Madeleine et de leur gouvernante.*)

PIERRE

Bonsoir, maman...
(*il l'embrasse.*)
Bonsoir, grand'maman...
(*Il va à elle. — Madeleine embrasse également tour à tour, sa mère et sa grand'mère.*)

MADAME DESMARETS

Bonsoir, mon petit homme... Bonsoir, Madeleine... Eh bien ! vous êtes-vous bien amusés ?

PIERRE

Oh oui ! bonne maman...

MADELEINE

Tu sais, maman, nous avons rencontré les petits Durand...

PIERRE

On a joué à saute-moute¹¹.

MADAME DESMARETS

le prenant sur ses genoux, dans ses bras, et passant sa main dans les cheveux du petit.

Tu es tout en nage...

PIERRE

Mais non, grand'maman...

MARTHE

Tu n'es pas raisonnable... Toi aussi, Madeleine, tu es toute rouge...

MADAME DESMARETS

essuyant le front de Pierre avec son mouchoir.

Ils sont tellement excités qu'ils ne pourront plus s'endormir...

(À Pierre, regardant son front.)

Tiens ! qu'est-ce que tu as donc au front, toi ?

MARTHE

vivement, s'approchant.

Il s'est blessé ?

MADAME DESMARETS

Regarde donc, Marthe !

(à Pierre.)

Qu'est-ce que c'est ?

PIERRE

baissant la tête.

C'est une bosse... grand'maman...

.....
¹¹ Saute-mouton, jeu sportif d'enfants qui consiste à sauter successivement par-dessus tous ses partenaires penchés en avant.

MADAME DESMARETS

Je vois bien... une grosse bosse...

MARTHE

passant sa main sur le front de l'enfant.

Oh ! quel coup ! Mais, mon pauvre Pierrot, tu as dû te faire très mal...

PIERRE

Non, maman...

MADAME DESMARETS

Comment, non ?

MARTHE

Tu es donc tombé ?

(À la gouvernante.)

Mais, Mademoiselle, pourquoi ne m'avez-vous avertie ?

LA GOUVERNANTE

Mais je ne me suis aperçue de rien...

MADAME DESMARETS

Comment ça t'est-il arrivé ?

MARTRE

Qu'est-ce qui t'a fait ça ?

(Pierre ne répond pas.)

MADAME DESMARETS

Allons, voyons, petit cachotier¹² !...

.....

¹² Cachottier, personne qui aime à faire des cachotteries (petits secrets que l'on affecte de taire).

MARTHE

à Madeleine.

Tu le sais, toi ? C'est en jouant ?...

PIERRE

vivement.

Oui, maman, c'est en jouant.

MARTHE

le regardant.

Oh ! mon petit Pierre, tu me caches quelque chose, tu me mens...

PIERRE

baissant la tête.

Mais non, maman...

MADAME DESMARET

C'est très vilain !

MADELEINE

allant à sa mère.

Ne le gronde pas, maman ! C'est moi...

MADAME DESMARETS

Comment, toi ?

PIERRE

protestant.

Mais non...

MADELEINE

regardant son frère fixement pour l'empêcher de dire le contraire.

Si... si... c'est moi... je l'ai poussé...

MARTHE

Toi, Madeleine ? Mais, malheureuse enfant, tu aurais pu le blesser très sérieusement.

PIERRE

Je n'ai plus de mal du tout, maman, du tout... Ne gronde pas Madeleine...

MARTHE

à Madeleine, sévèrement.

C'est la première fois que j'apprends que tu as été brutale avec ton frère... je ne l'aurais jamais crue capable de ça...

MADELEINE

s'approchant de sa mère, émue.

Mais, maman...

MARTHE

la repoussant.

Allons, laisse-moi !...

(à la gouvernante.) Allez les coucher. Mademoiselle...

(Embrassant tendrement Pierre.)

Bonsoir, mon petit Pierrot... va te reposer... Ça ne sera rien.

MADAME DESMARETS

l'embrassant aussi.

Bonsoir, mon chéri.

(À Madeleine.)

Méchante, va...

(à la gouvernante.)

Quand il sera couché, faites chauffer légèrement une lame de couteau et appuyez-la sur son front... c'est un remède de bonne femme, mais il paraît que c'est très bon...

(La gouvernante sort à droite avec les enfants.)

Ah ! avec les enfants, on n'est jamais tranquille...

Scène III

MARTHE, MADAME DESMARETS, PUIS LA BONNE

MARTHE

Madeleine qui est si douce... si tendre avec son frère... je n'y comprends rien...

MADAME DESMARETS

Oh ! tu sais, en jouant...

(On entend sonner.)

MARTHE

ennuyée.

Une dépêche de Jean... Je vous l'avais dit...

LA BONNE

entrant.

Madame, c'est Monsieur Leroy.

MARTHE

se levant vivement.

Ah ! ce bon oncle !... faites-le vite entrer...

(La bonne sort.)

MADAME DESMARETS

Qu'est-ce qui l'amène ? Il se fait plutôt rare !

MARTHE

Il y a bien longtemps qu'on ne l'a pas vu...

Scène IV

LES MÊMES, LEROY

LEROY

entrant, serrant la main aux deux femmes.

Bonsoir, ma vieille amie... Bonsoir, Marthe... Ouf. Ah ! c'est haut chez vous !

(Il s'assied.)

MARTHE

riant.

Mais, mon oncle, ça n'a pas changé depuis votre dernière visite.

LEROY

Cinq étages et pas d'ascenseur !... Peut-on habiter des maisons pareilles !...

MARTHE

À cause des petits... il y a de l'air...

MADAME DESMARETS

Et puis on s'y fait...

LEROY

tâtant ses jambes.

On s'y fait !... On s'y fait !...

MARTHE

Quel bon vent vous amène ?

LEROY

s'excusant.

Ce n'est pas une heure pour faire des visites, je le sais...

MARTHE

Mieux vaut tard que jamais... Pourquoi ne vous voit-on plus ?

LEROY

J'ai toujours peur d'ennuyer les gens. Je suis si peu récréatif ! Alors, je reste chez moi... et plus j'y reste, plus j'y veux rester... Jean est là ?

MARTHE

Pas encore rentré...

LEROY

Mais il va rentrer ?

MARTHE

Oui, probablement... je l'espère...

MADAME DESMARETS

Il est allé à Paris pour ses affaires...

LEROY

Bon. Je vais l'attendre. J'ai un service à lui demander : je viens d'acheter un peu de terrain... Je voudrais faire construire...

MARTHE

Vous tombez mal... Il a un travail fou en ce moment.

MADAME DESMARETS

Il ne sait plus où donner de la tête...

LEROY

souriant.

Il va devenir millionnaire !...

MARTUE

riant.

Oh ! attendez, mon oncle...

(À ce moment on entend le bruit d'une porte qui se referme.)

MADAME DESMARETS

prêtant l'oreille.

Chut... écoute !... on vient de fermer la porte d'entrée.

MARTHE

écoutant aussi.

Ce ne peut être que Jean.

LEROY

Je ne l'aurai pas attendu longtemps.

MADAME DESMARETS

à Marthe.

Sûrement, c'est lui... va voir !

MARTHE

se levant, allant à la porte de gauche et l'ouvrant.

C'est toi, Jean ?

VOIX DE JEAN

au dehors.

Oui.

MARTHE

Tu as dîné ?

VOIX DE JEAN

Oui... j'ai dîné...

MARTHE

Ton oncle est là...

VOIX DE JEAN

Ah !... je viens...

(Marthe referme la porte.)

MADAME DESMARETS

Il a dîné... Dieu sait comment !... Tous ces restaurants de Paris...

MARTHE

Ah ! il s'arrange bien l'estomac !...

LEROY

Il paiera ça un jour !

Scène V

LES MÊMES, JEAN

(Jean entre ; il est très pâle.)

JEAN

Bonjour, mon oncle... Je suis content de vous voir... j'ai justement besoin de vous demander un petit renseignement.

LEROY

Moi aussi, mon garçon.

JEAN

embrassant sa femme et sa mère.

Bonsoir, Marthe... Bonsoir, maman...

MARTHE

Comme tu rentres tard ! Tu as été retenu à Paris !

JEAN

s'asseyant.

Oui... j'ai eu une journée...

(il hésite.)

une journée terrible !

MADAME DESMARETS

Tu dois être fatigué...

JEAN

Oui... très...

LEROY

Alors, les affaires marchent ?

JEAN

le regard fixe.

Oh ! oui... très bien... très bien...

LEROY

Tant mieux !...

(Un temps.)

MADAME DESMARETS

le regardant.

Tu as l'air soucieux, mon enfant... Tu n'as pas eu d'ennuis, aujourd'hui ?

MARTHE

De discussions avec tes entrepreneurs ?

JEAN

vivement.

Non... non...

(Un temps.)

Et les enfants ? Pierrot... sa blessure ?

MARTHE

étonnée.

Comment, tu sais qu'il s'est blessé ?

JEAN

Naturellement...

LEROY

interrogeant.

Pierre s'est fait mal ?...

MADAME DESMARETS

Ce ne sera rien... espérons-le...

MARTHE

J'ai beaucoup grondé Madeleine...

JEAN

Pourquoi ça ?

MARTHE

Parce qu'elle a été brutale avec son frère... qu'elle l'a poussé dans l'escalier...

JEAN

Mais qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas elle, voyons ! c'est moi.

MARTHE ET MADAME DESMARETS

se regardant, stupéfaites.

Comment c'est toi ?

JEAN

nerveux.

Mais oui... Puisque je vous le dis... C'est ce matin... dans l'escalier...

MARTHE

inquiète.

Mais, pourquoi ?

JEAN

s'arrêtant brusquement et cherchant ce qu'il va dire.

Pourquoi ?... parce que... parce que... je suis très irritable ces temps-ci.

(Il se lève et marche nerveusement.)

Je descendais, très pressé. Pierrot était assis sur une marche... il jouait... Pour ne pas perdre de temps, je l'enjambe... alors pour s'amuser, il saisit mon pied avec ses petites mains... je veux me dégager... il croit que je plaisante, s'accroche davantage en riant... Alors, agacé, énervé, je le repousse brutalement...

MARTHE

navrée.

Oh ! Jean !

JEAN

La tête du petit a cogné contre la marche... J'entends encore le bruit du choc¹³... J'ai voulu le relever, le consoler, mais il s'est sauvé tout de suite, en pleurant. Toute la journée ça m'a tourmenté... j'en ai été très malheureux... très malheureux...

(Un temps ; les regardant.)

Eh ! bien, vous restez là... consternés...

(s'inquiétant.)

Alors, il y a quelque chose ?... je lui ai fait mal... très mal, n'est-ce pas ?... vous n'osez pas me le dire ?

MARTHE

le rassurant.

Mais non... je t'assure.

MADAME DESMARETS

Une grosse bosse... ce ne sera rien.

.....

¹³ Jean n'épargne pas à sa femme les détails de l'incident.

MARTHE

Et, crois-tu, cette pauvre Madeleine que j'ai tant grondée.

MADAME DESMARETS

Et ce petit Pierrot qui ne voulait rien dire ! je comprends, maintenant !

MARTHE

à Jean.

Tu peux aller les embrasser... va... et de tout ton cœur.

JEAN

se dirigeant vers la droite.

Oui... oui...

MADAME DESMARETS

à Leroy.

C'est grand comme ça...

(Elle fait le geste avec la main.)

Et c'est déjà capable d'héroïsme...

LEROY

souriant.

Oh ! d'héroïsme !

MADAME DESMARETS

Mais oui, pour ces petits êtres-là... c'est de l'héroïsme.

(Jean arrive devant la porte, s'arrête soudain, passe la main sur son front et chancelle en poussant un grand cri.)

JEAN

Ah !

MARTHE

se précipitant vers lui avec sa mère et son oncle.

Qu'as-tu ?

MADAME DESMARETS

Tu es souffrant ?

LEROY

le soutenant.

Qu'est-ce que tu as ?

JEAN

Ce n'est rien.

(Après un long silence, d'un air égaré.)

Où sommes-nous ici ?

(Il regarde autour de lui.)

MARTHE

Comment ! Mais dans le salon...

JEAN

comme revenant de loin.

Ah ! oui... c'est vrai...

(Un long temps.)

LEROY

Assieds-toi...

(il conduit Jean à un siège.)

Tu devrais prendre quelque chose...

JEAN

Non...

(Il s'assied.)

MADAME DESMARETS

Enfin, qu'est-ce que tu as eu ?

MARTHE

Tu as été pris d'un étourdissement ?

JEAN

la voix blanche.

Oui... un étourdissement... ce n'est rien... Ne vous effrayez pas...
c'est fini maintenant...

LEROY

aux femmes.

C'est un peu de fatigue....

JEAN

Oui... ça n'est pas grave !

MARTHE

Tu as la figure bouleversée !...

(À Madame Desmarets.)

N'est-ce pas, maman ?

MADAME DESMARETS

Mais oui...

JEAN

se levant et marchant nerveusement.

Mais, voyons, c'est ridicule... Je n'ai rien, je vous dis... je suis
fatigué, voilà tout...

MADAME DESMARETS

Tu vois, mon enfant !

JEAN

Quoi ? Qu'est-ce que je vois ?.. Je suis fatigué... et puis après ?...
je vais me coucher... je me reposerai.

MARTHE

Pour recommencer demain...

JEAN

amer.

Il faudra bien...

MADAME DESMARETS

Tu seras bien avancé si tu tombes malade !

LEROY

Ça n'est pas raisonnable, ça, mon ami...

JEAN

énervé.

Mais enfin, mon oncle, j'ai des travaux... des affaires... moi...

LEROY

Les affaires, mon ami, ne doivent pas t'empêcher de dormir, de manger... de vivre, enfin !

MADAME DESMARETS

Ton oncle a raison...

JEAN

très agacé.

Oh ! je vous en prie...

MARTHE

Enfin, tu devrais te ménager...

MADAME DESMARETS

C'est évident...

MARTHE:

Prendre un peu de repos... partir à la campagne...

JEAN

se fâchant.

C'est ça, partir à la campagne... comme ça... tout lâcher, tout planter là... dire à mes clients : « Vous avez besoin de moi... bonsoir... il fait trop chaud à Paris... je vais faire un petit tour... »

MARTHE

Tu trouverais bien un remplaçant...

JEAN

avec une violence subite.

C'est stupide ce que tu dis !

MADAME DESMARETS

Ne te fâche pas .

LEROY

C'est dans ton intérêt qu'elle parle.

JEAN

Oh ! je vous en prie, ne m'agacez pas !

(Regardant la porte de droite avec une rage douloureuse et concentrée.)

Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça !

MADAME DESMARETS

anxieuse.

Mais qu'est-ce que c'est ?

JEAN

se ressaisissant brusquement et regardant son oncle, sa femme et sa mère.

C'est...

(Il s'arrête.)

mais... je vous l'ai dit... c'est de la fatigue !...

MADAME DESMARETS

J'espère maintenant que tu vas aller te reposer... te coucher...

JEAN

Oui... oui, tout à l'heure !

MARTHE

d'un ton de doux reproche.

Oh! tu vas encore travailler ce soir...

JEAN

Non... seulement un mot à dire à mon oncle... je n'en ai pas pour longtemps...

MADAME DESMARETS

Alors, nous vous laissons...

MARTHE

Bonsoir, mon oncle... revenez nous voir bien.

LEROY

les accompagnant un peu.

Mais oui, certainement Bonsoir... bonne nuit... Bonsoir...

MADAME DESMARETS

(Elle sort à gauche, suivie de Marthe.)

Scène VI

LEROY, JEAN

LEROY

après un grand silence.

Eh bien ! mon garçon, tu as à me parler ?

JEAN

prenant un air indifférent,

Oui ; mais, vous-même, mon oncle... qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

LEROY

Oh ! moi, ce n'est rien. Voilà : j'ai acheté un bout de terrain au bord de la mer, à Étretat... Tu sais, ce terrain qui longe la falaise, près de l'Aiguille ?... et je voudrais faire bâtir..

JEAN

Une maison ?...

LEROY

Oh ! non... une petite villa pour passer l'été... où vous viendriez tous. Moi je me fais vieux, je m'embête tout seul ! Seulement, comment vas-tu faire pour l'occuper de moi ? Tu es, paraît-il, très pris... très...

JEAN

En effet, mais... Ce n'est pas pour tout de suite ?... je peux toujours y penser.. Je vous préparerai un avant-projet... et nous le discuterons...

LEROY

C'est cela... mais que ça ne te dérange pas... Tu es fatigué, surmené... Et, à ce propos... il faut que je te dise : je n'ai pas voulu insister tout à l'heure devant ta mère, devant ta femme... mais elles ont un peu raison, tu aurais besoin de te ménager.. Je t'assure que quelques semaines passées au grand air, sans préoccupations...

JEAN

comme à lui-même.

Sans préoccupations !

LEROY

continuant.

... te mettront tout à fait d'aplomb ; et, à ton retour, tu pourras continuer à démolir et à reconstruire tout Paris si ça te plaît.

JEAN

souriant amèrement.

Je ne crois pas que ce soit la campagne qui puisse...

LEROY

impatiente.

Écoute-moi, sapristi... La santé avant tout !

JEAN

avec émotion

Oui, avant tout !

LEROY

Tu en as une excellente ; mais, étant donné le genre de vie que tu mènes, il y a de quoi tomber malade, et si tu voulais être tout à fait raisonnable, tu irais voir un médecin.

JEAN

Un médecin !

LEROY

Oui, mon enfant.

JEAN

après un très long temps.

Eh bien ! mon oncle, si vous me voyez aujourd'hui un peu nerveux... un peu... enfin pas dans mon état naturel, c'est que précisément je viens d'en voir un.

LEROY

Tu es allé consulter un médecin ?

JEAN

mentant.

Non, mon oncle... j'en ai... rencontré un... par hasard... chez... des amis, et c'est pourquoi je vous ai prié de rester tout à l'heure... Je voudrais vous parler...

LEROY

Qu'est-ce qu'il t'a donc dit ?

JEAN

Il m'a dit des choses qui m'ont... sinon troublé... du moins étonné, surpris...

LEROY

commençant à être inquiet.

À quel propos ?

JEAN

le regardant fixement les yeux dans les yeux.

À propos de la mort de mon père !

LEROY

sursautant.

Comment cela ?

JEAN

sans quitter son oncle du regard, continuant à mentir.

Il a, paraît-il, connu mon père autrefois... il l'aurait même soigné...

LEROY

très troublé par le regard fixe de Jean,

Et alors ?

JEAN

commençant, devant l'attitude de Leroy, à soupçonner quelque chose.

Et alors il m'a dit... il m'a laissé entendre...

LEROY

Quoi ?

JEAN
Comment il était mort...

LEROY
très ému.
Mais tu le savais...

JEAN
Non... comment il était mort...
(*insistant sur le mot*)
véritablement...

LEROY
éperdu, se laissant prendre au piège tendu.
Comment, il t'a dit ?...

JEAN
Oui...

LEROY
hors de lui.
Mais de quel droit ?... pourquoi ?...

JEAN
très pâle.
Peu importe. Je sais... Je sais... maintenant.
(*Un long silence.*)
Pourquoi ne m'a-t-on jamais dit la vérité ?

LEROY
Mais, mon enfant, parce qu'il était inutile de la dire.

JEAN
douloureusement.
Vous trouvez ?

LEROY

essayant de le consoler.

Mon Dieu, oui ! Il n'y a pas là de quoi te frapper. Si on a caché la vérité, c'est à cause de ta mère... Tu sais que tes parents vivaient séparés... Ton père avait mené une vie un peu agitée... — Il n'était pas né pour le mariage... — Quand il a abandonné sa maison nous sommes restés très longtemps sans avoir de ses nouvelles... et c'est moi qui ai appris sa mort... Ta mère est très nerveuse, très impressionnable... J'ai cru inutile de vous dire...
(*Continuant sans réfléchir.*)
que ton père était mort fou...

JEAN

à voix basse, se retenant à la table pour ne pas tomber, et contenant son désespoir pour n'en rien montrer à son oncle.
Fou !

LEROY

sans s'apercevoir du trouble de Jean, continuant.

Et c'est pour ça que j'ai inventé cette histoire de maladie de poitrine... Je comprends qu'en apprenant cela tu aies été très affecté ; mais enfin tu es un homme¹⁴... il ne faut pas que ça te trouble à ce point.

JEAN

se reprenant peu à peu.

Mais non, mon oncle... j'ai été saisi douloureusement...

LEROY

Hélas ! mon enfant !

.....
¹⁴ Les propos misogynes ne manquent pas dans les pièces du dramaturge. Un homme, digne de ce nom, ne devrait pas être impressionnable sur ce sujet, une pareille faiblesse serait réservée exclusivement aux femmes ou aux fous.

JEAN

voulant paraître dégagé.

Mais ce n'est que de la surprise, voilà tout. Il ne peut pas y avoir autre chose... Je vois très bien les raisons qui vous ont poussé à ne pas dire la vérité... À votre place, j'en aurais fait autant...

LEROY

lui serrant les mains, ému.

N'est-ce pas ?

JEAN

Oui.

(Un temps)

LEROY

Alors, tu me promets de faire ce que je t'ai demandé tout à l'heure ?

JEAN

Quoi donc, mon oncle ?

LEROY

Mais, la campagne.

JEAN

comme sortant d'un rêve.

Ah ! oui, la campagne...

LEROY

Et le médecin... Il faut savoir où tu dois aller te reposer..

JEAN

Oui, mon oncle...

LEROY

Veux-tu que nous allions le voir tous les deux ?

JEAN

Si vous voulez !

LEROY

s'apprêtant à s'en aller.

Eh bien, je viendrai te prendre... — nous sommes aujourd'hui lundi, je m'absente deux jours... — je reviendrai te prendre jeudi...

JEAN

l'arrêtant.

Ah ! Vous vous absentez !...

(Avec un ton de voix toute changée.)

J'aurais pourtant désiré que vous fussiez à Paris demain.

LEROY

le regardant, surpris.

Pourquoi demain ?

JEAN

vivement.

Pour rien... Mais, puisque vous voulez que j'aille voir un médecin... je préférerais y aller tout de suite... Après, j'ai des affaires, des rendez-vous... Vous comprenez ?...

LEROY

rassuré.

Soit, je reviendrai demain...

JEAN

Mais de bonne heure... voulez-vous ?

LEROY

Entendu. Je viendrai déjeuner. Au revoir, mon ami... Embrasse bien les petits pour moi...

(Il sort.)

Scène VII

JEAN, PUIS MARTHE

(Une fois seul, la figure de Jean se décompose¹⁵, toute sa force l'abandonne ; il tombe assis sur le canapé, comme une masse.)

JEAN

la tête dans ses mains.

Fou ! Il est mort fou !

(Se répétant les paroles du médecin.)

« L'hérédité dans les maladies mentales est une loi fatale... implacable... »

(Épouvanté.)

Implacable ! Alors, je suis perdu... c'est le cabanon... la douche... la mort dégradante... Il vaut mieux en finir tout de suite... me tuer !

(Désespéré.)

Je suis perdu... bien perdu !...

(Montrant la porte de droite.)

Là... tout à l'heure... l'obsession m'a repris !... l'obsession de tuer..

(il se lève.)

Mais pourtant, j'ai aussi une volonté... il y a en moi comme deux êtres qui se combattent... *(Avec rage.)*

Ma volonté doit être plus forte que ma folie ! Il le faut...

(S'attendrissant.)

Et puis, il n'y a pas que ma volonté... il y a tout mon amour, toute ma tendresse pour ce petit être...

.....

¹⁵ L'acteur doit attirer l'attention du public sur la symptomatologie de la folie du personnage. Pour exprimer la maladie psychique, le comédien doit faire des grimaces expressives.

(Se levant et regardant longuement la porte.)

Il dort là... Je vais y entrer..

(Comme luttant contre lui-même.)

Il faut que j'y entre... Et si l'angoisse, l'horrible angoisse me reprend, je me tue...

(Il se dirige lentement mais résolument vers la porte de droite.)

MARTHE

entrant soudain, une lampe à la main.

Qu'est-ce que tu fais ?

JEAN

s'arrêtant et balbutiant.

Moi... Rien... Je...

MARTHE

Ton oncle est parti ?

JEAN

Oui...

MARTHE

Alors, tu viens te coucher ?

JEAN

J'y vais... Mais avant, je voudrais bien embrasser les petits... attends-moi.

(Il sort à droite, laissant la porte ouverte, pendant que Marthe reste seule en scène, ayant posé la lampe, et rangeant tranquillement la corbeille à ouvrage qui est sur la table. Un long silence puis on entend :)

VOIX DE MADELEINE

dans la chambre de droite.

Tiens ! papa !

VOIX DE PIERRE

Bonsoir, papa !

(Puis un nouveau silence et soudain un cri de Jean, un cri effroyable, un cri de bête féroce et aussitôt des râles d'enfant qu'on égorge. Marthe se précipite, affolée, vers la chambre et, devant le spectacle qui s'offre à ses yeux¹⁶, se met à hurler d'épouvante, pendant que Jean, les yeux hagards, hors de la tête, en proie à une crise de folie terrible, sort de la chambre, se roule par terre en vociférant¹⁷.)

JEAN

fou furieux, hurlant.

Je l'ai tué... Ah !... je l'ai tué !¹⁸...

RIDEAU.

.....
¹⁶ Le public doit s'imaginer facilement les horreurs auxquelles est exposée la femme.

¹⁷ Cf. « Certaines indications ont un caractère si narratif, sont d'une telle précision descriptive qu'elles ne peuvent viser que le lecteur », (M. Corvin, « Une dramaturgie de la parole ? », *Sade-Le Grand-Guignol*, in : *Europe*. Revue littéraire mensuelle, n° 835-836, 1998, p. 153).

¹⁸ Comme on le voit à maintes reprises, ce théâtre se caractérise par le « bavardage ». Tout le monde a compris que Jean avait égorgé son fils et tout de même l'assassin continue à parler de son acte monstrueux.

L'Homme mystérieux

PIÈCE EN TROIS ACTES*

EN COLLABORATION AVEC ALFRED BINET

.....
La pièce a été représentée pour la première fois au Théâtre Sarah-Bernhardt, le 3 novembre 1910.

Personnages

RAYMOND BERCIER
BEAUCHAMP
LIONEL BERCIER
LE GÉNÉRAL
LE PROCUREUR
LE DIRECTEUR
LE DOCTEUR BERNARD
LE SURVEILLANT EN CHEF
L'INFIRMIER
UN FOU
LE COSAQUE
BRINDEAU BOÉJAT
FOUS
LOUISE
MME DUBOIS
CLOTILDE
LE PETIT JEAN
FEMME DE CHAMBRE
UN MANIAQUE

Acte Premier

Un salon. Dans le fond, on aperçoit, par une grande porte vitrée à deux battants, la salle à manger. Dans un pan coupé, à gauche au deuxième plan, porte-fenêtre donnant de plain-pied sur un grand jardin. Portes à droite et à gauche, premier plan. Intérieur confortable de province. — Grande table à droite, près de la cheminée. Canapé, chaises, fauteuil autour de cette table. À gauche, une autre petite table avec encrier, buvard, etc. Téléphone sur un petit guéridon près de la cheminée, au deuxième plan. Un tube acoustique au coin de la cheminée, premier plan. Il fait un soleil radieux. Par la porte-fenêtre entr'ouverte on aperçoit le jardin très vert, très fleuri¹.

Scène Première

BEAUCHAMP SEUL, PUIS MME DUBOIS

(Au lever du rideau Beauchamp, seul en scène, chapeau et canne à la main, se promène de long en large, l'air soucieux, attendant. — Un temps. — Mme Dubois sort de la salle à manger. Elle va à lui, vivement.)

.....

¹ La minutie avec laquelle le dramaturge décrit l'intérieur bourgeois, relève de son attachement à l'esthétique réaliste.

MME DUBOIS

Enfin !...

BEAUCHAMP

J'accours... Qu'est-ce qu'il y a ?

MME DUBOIS

très émue.

On vous attend ici avec une grande impatience.

BEAUCHAMP

Savez-vous que j'ai failli ne pas venir ?

MME DUBOIS

Comment cela ?

BEAUCHAMP

Je n'étais pas à Paris...

MME DUBOIS

Où étiez-vous donc ?

BEAUCHAMP

À Nice... depuis trois mois... Je prenais le soleil.. C'est bon pour mes rhumatismes... Je suis de retour depuis hier au soir..

MME DUBOIS

Ça, c'est une chance !

BEAUCHAMP

La première chose qu'on me remet en rentrant chez moi c'est le télégramme de Lionel.

MME DUBOIS

Oui, je sais, mon gendre vous a télégraphié hier...

BEAUCHAMP

Alors sans m'arrêter, j'ai pris le train pour Rouen et me voilà !

MME DUBOIS

Taut mieux... Mais asseyez-vous donc...

BEAUCHAMP

se dirigeant vers la gauche.

Non... non... je monte tout de suite chez Lionel...

MME DUBOIS

allant fermer la porte-fenêtre.

C'est inutile... il va descendre... on est monté le chercher...

BEAUCHAMP

Bon...

(Un temps. Il pose son chapeau et sa canne sur la table à droite, retire ses gants.)

Enfin, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

MME DUBOIS

revenant à Beauchamp.

Lionel ne vous a pas mis au courant ?...

BEAUCHAMP

Pas du tout...

MME DUBOIS

Comment ?

BEAUCHAMP

tirant une dépêche de sa poche.

Voilà la dépêche de mon neveu.

(Lisant.)

« Besoin de vous voir immédiatement, communication importante à vous faire. » — Ça ne dit rien...

MME DUBOIS

Évidemment.

BEAUCHAMP

Quelle est cette communication ? Vous le savez ?

MME DUBOIS

gênée, essayant de ne pas répondre.

Oh ! C'est une affaire très délicate... très embrouillée.

BEAUCHAMP

Est-ce qu'il s'agit de notre société ?

MME DUBOIS

s'asseyant près de la petite table, à gauche.

Oui... je crois... je ne suis pas sûre... Je n'entends rien aux affaires...

BEAUCHAMP

s'asseyant dans le fauteuil, près de la table, à droite.

Pourtant avant d'avoir cédé votre maison de commerce à vos deux gendres, vous vous en occupiez ?...

MME DUBOIS

Oui, un peu quand mon pauvre mari vivait. Mais depuis que Lionel et Raymond se sont associés pour en prendre la direction, je ne sais plus ce qui se passe...

BEAUCHAMP

Espérons que ça n'est rien de fâcheux pour nous... Je dis « nous » parce que comme parent et comme commanditaire, je suis intéressé à la prospérité de leur entreprise.

MME DUBOIS

Intéressé est le mot...

BEAUCHAMP

se levant et se promenant, agité.

C'est que j'ai de gros capitaux dans la maison, moi !

MME DUBOIS

Vous avez des regrets ?

BEAUCHAMP

Non, mais j'ai la frousse.

(Un grand temps. Il se rassied.)

Et tout le monde se porte bien ici ? Vos filles ?

MME DUBOIS

Clotilde très bien... Louise aussi... Elle a eu de grandes préoccupations, de grands ennuis ces derniers temps...

BEAUCHAMP

Ah !...

MME DUBOIS

Oui... on vous expliquera... Elle va rentrer d'une minute à l'autre...

BEAUCHAMP

Elle habite ici maintenant ?

MME DUBOIS

Je lui ai cédé mon appartement... C'était trop grand pour moi et puis c'était si commode pour Raymond... Il a ses bureaux à côté...

(Elle montre la gauche,)

Son frère au-dessus...

(Elle lève la tête.)

BEAUCHAMP

Évidemment... À propos, comment va-t-il Raymond ?

MME DUBOIS

très gênée,

Raymond... mais...

(Apercevant Clotilde qui est entrée dans la salle à manger.)

Ah ! voilà Clotilde...

(Se levant et appelant:)

Clotilde...

(Clotilde paraît au fond.)

Scène II

MME DUBOIS, BEAUCHAMP, CLOTILDE

MME DUBOIS

allant à sa rencontre.

Dépêche-toi donc, mon enfant, M. Beauchamp est là !

CLOTILDE,

allant à son oncle qui s'est levé et est allé aussi à sa rencontre.

Bonjour, mon oncle.

(Elle embrasse son oncle.)

Ah ! Que je suis heureuse que vous soyez venu si vite...

BEAUCHAMP

Mais c'est tout naturel...

CLOTILDE

Nous avons grand besoin de vous, vous savez...

BEAUCHAMP

C'est donc quelque chose de grave ?...

CLOTILDE

Maman ne vous a rien dit ?

Mme Dubois avec un regard significatif à sa fille, en refermant la porte de la salle à manger.

J'ai préféré que ce soit ton mari qui...

CLOTILDE

Oui, ça vaut mieux... Voyez-vous, mon oncle, Lionel se trouve dans une situation très compliquée... il y a des responsabilités qu'il ne veut pas prendre sans vous consulter...

BEAUCHAMP

très ému.

Diab! Il s'agit donc de notre maison de commerce ?

CLOTILDE

Oui et d'autre chose... d'autre chose plus pénible encore...

(À Mme Dubois.)

Lionel sait-il que mon oncle est là?

MME DUBOIS

J'ai envoyé en haut, à l'appartement, prévenir ton mari... nous l'attendons...

CLOTILDE

allant à la cheminée.

Il est peut-être encore là dans les bureaux.

(Elle siffle dans un cornet acoustique qui se trouve dans le coin de la cheminée.)

C'est qu'il a un tel travail en ce moment !...

(Parlant dans l'acoustique.)

M. Lionel est-il là ? Dites-lui que son oncle vient d'arriver... tout de suite...

(Elle raccroche l'acoustique.)

Ma sœur n'est pas encore rentrée ?

MME DUBOIS

Non...

CLOTILDE

Elle a dû conduire le petit chez le médecin.

MME DUBOIS

Sûrement...

BEAUCHAMP

Le petit Jean est malade ?

MME DUBOIS

Oh ! Un bobo à la gorge...

CLOTILDE

Ce n'est rien du tout...

MME DUBOIS

Seulement Louise s'alarme pour un rien...

CLOTILDE

Elle est si nerveuse en ce moment !

(Lionel entre rapidement de gauche.)

Scène III

LES MÊMES, LIONEL, PUIS BRINDEAU

LIONEL

Bonjour, mon oncle !

BEAUCHAMP

Ah ! Te voilà, toi !

(Ils se serrent la main.)

LIONEL

Je vous demande pardon... j'étais plongé dans les chiffres... Il y a longtemps que vous êtes arrivé ? C'est gentil d'être venu comme ça au premier appel !...

BEAUCHAMP

Sais-tu que ta dépêche m'a bougrement intrigué...

LIONEL

Il y a de quoi, je vous assure... Je vais tout de suite vous mettre au courant.

(Aux deux femmes.)

Louise n'est pas là ?

CLOTILDE

Pas encore.

LIONEL

J'aime mieux ça...

BEAUCHAMP

Ça ne va pas avec la belle-sœur ?

LIONEL

Comme ci comme ça. Nous avons échangé quelques mots un peu vifs l'autre soir..

BEAUCHAMP

À quel sujet ?

LIONEL

Au sujet de mon frère...

BEAUCHAMP

À propos, où est-il donc Raymond ? Est-ce que je ne vais pas le voir ?...

LIONEL

Non, mon oncle.,. C'est à cause de lui que je vous ai télégraphié...
(*Un temps. Avec une grande émotion.*)

Mon oncle, il nous est arrivé un malheur, un grand malheur...

BEAUCHAMP

Ah ! Mon Dieu ! Est-ce que Raymond...

LIONEL

Il est malade... très malade...

BEAUCHAMP

Depuis longtemps ?

MME DUBOIS

Depuis trois mois...

BEAUCHAMP

Comment se fait-il que je n'en ai rien su ?

LIONEL

Nous ne voulions pas vous chagriner.

CLOTILDE

C'est une maladie si triste...

MME DUBOIS

Si terrible !

BEAUCHAMP

Mais enfin qu'est-ce qu'il a ?

LIONEL

à sa femme, montrant la porte de droite.

Clotilde... veux-tu voir... tu sais, avec les domestiques...

MME DUBOIS

Oh ! Personne n'écoute...

CLOTILDE

Ça ne fait rien, c'est plus prudent.

(Elle va voir à la porte de droite tandis que Mme Dubois va regarder à celle de la salle à manger qu'elle entr'ouvre et referme.)

Non...

(Elle revient vers Lionel.)

LIONEL

à voix basse.

Raymond est devenu fou, mon oncle. Il a fallu l'enfermer...

BEAUCHAMP

Qu'est-ce que tu me racontes ?

LIONEL

Oui, mon oncle, dans une maison de santé...

BEAUCHAMP

ahuri.

Oh !

CLOTILDE

N'est-ce pas que c'est affreux ?

BEAUCHAMP

atterré.

C'est épouvantable !

(Un grand silence. Les deux femmes se sont assises l'une près de l'autre sur le canapé. Beauchamp s'est assis dans le fauteuil.)

LIONEL

allant s'asseoir sur un pouf devant la table de droite, dos au public.

Dans l'intérêt de tous, nous avons jugé nécessaire de cacher cet événement... Parmi nos amis, aux bureaux, on ne se doute de rien... on ne s'est aperçu de rien...

MME DUBOIS

Heureusement !

CLOTILDE

On a fait croire qu'il était en voyage !

BEAUCHAMP

Je n'en reviens pas ! La dernière fois que je suis venu ici le voir, — il y a de cela quatre mois à peine, — j'ai passé toute une après-midi avec lui... Il me racontait une foule de projets... il était gai... bien portant... et comme toujours l'intelligence bien d'aplomb... Je n'en reviens pas !...

CLOTILDE

Nous non plus !

MME DUBOIS

Ça nous a donné un coup !

LIONEL

Vous pensez !

BEAUCHAMP

Si quelqu'un pouvait devenir fou, certes, je n'aurais jamais cru que ce fût un homme comme lui !...

LIONEL

à Beauchamp.

Il n'y a jamais eu de fous dans notre famille², n'est-ce pas ?

BEAUCHAMP

Tu plaisantes ! Jamais !

LIONEL

aux femmes.

Vous voyez ce que je vous disais...

MME DUBOIS

C'est un accident !

BEAUCHAMP

Comment ça lui a-t-il pris ?

LIONEL

Je n'en sais rien au juste. Je n'ai pas vu les débuts de la maladie...
Ce que je sais, c'est que ce pauvre Raymond se fatiguait énormément. Depuis deux ou trois ans il voulait trop entreprendre...

MME DUBOIS

Beaucoup trop...

LIONEL

On avait beau lui en faire l'observation, il n'écoutait rien... Vous le connaissez !

BEAUCHAMP

Je le connais... Il n'est pas commode...

.....

² Lionel est persuadé que comme il n'y a pas eu d'antécédents « pathologiques » dans la famille, son frère ne pourrait être atteint d'une maladie mentale. Le Grand-Guignol démontre que tout le monde peut devenir un jour un voleur, un criminel ou un dément.

LIONEL

Il s'était surtout acharné sur ce projet de pont en ciment armé que nous devons construire en aval de Montereau...

BEAUCHAMP

Je sais...

LIONEL

Il y passait les nuits... si bien qu'à force de surmenage, il a commencé par devenir impatient, inquiet, nerveux... Puis il a été pris d'une agitation extraordinaire... Car pour moi, je vous le dis franchement, mon oncle, — pendant que Louise ne m'entend pas — je ne crois pas, je ne croirai jamais que Raymond soit devenu réellement ce qu'on appelle fou... il a eu plutôt une grande, très grande... surexcitation... surexcitation... tenez, voilà, c'est le mot...

BEAUCHAMP

C'est que c'est très différent !

LIONEL

N'est-ce pas ?

(Aux femmes.)

On s'affole ! On s'affole ! Il faut voir les choses de sang-froid, que diable ! Ah ! Je vous répons que si j'avais été là !...

BEAUCHAMP

Où étais-tu donc ?

LIONEL

se levant et faisant le tour du canapé,

À douze cents kilomètres d'ici, malheureusement... Je faisais un voyage d'affaires.

CLOTILDE

Et moi j'accompagnais Lionel.

LIONEL

On nous a bien envoyé une dépêche...

CLOTILDE

achevant la phrase.

... Mais il était trop tard...

LIONEL

Oui, trop tard ! Cette pauvre Louise s'est donc trouvée seule avec son mari... elle l'a vu délirer... elle n'a rien compris... elle a pris peur...

MME DUBOIS

Elle m'a envoyé chercher...

LIONEL

Oui, et vous avez pris peur comme elle...

MME DUBOIS

Mais...

LIONEL

Je vous connais. Vous êtes aussi impressionnable que votre fille. Alors, vous voyez ça d'ici, mon oncle ! Elles ont fait venir un médecin... — si encore c'avait été un spécialiste — mais non, un médecin de quartier, le premier venu...

MME DUBOIS

C'est qu'on n'avait pas le temps de chercher... Raymond était dans un tel état...

LIONEL

continuant.

Alors, ce médecin, qui n'avait jamais vu Raymond, qui ne connaissait pas sa nature exaltée, a achevé d'épouvanter Louise en lui disant que son mari était devenu fou ; que c'était même un

fou dangereux, qu'il fallait l'enfermer dans un asile. On a envoyé pendant la nuit deux infirmiers qui se sont emparés de Raymond par surprise ; on l'a ligoté, mis dans une voiture, et puis, fouette cocher ! On l'a conduit à l'asile de Saint-Léger³.

BEAUCHAMP

ironique,

Ah ! C'est facile d'enfermer quelqu'un⁴ !

LIONEL

Je vous crois que c'est facile. Il suffit d'une demande d'internement — c'est Louise qui l'a signée...

MME DUBOIS

Je l'ai signée aussi... on me l'a demandé...

LIONEL

continuant.

... D'un certificat du médecin — et je vous prie de croire qu'il a été bâclé en rien de temps par l'individu dont je vous parlais — enfin, d'un certificat d'entrée, signé par le médecin de l'asile qui reçoit le malade et le déclare bon pour la douche ! C'est tout ! Ah ! Oui, on peut le dire, c'est d'une facilité effrayante !

MME DUBOIS

Lionel, vous feriez croire à votre oncle que Louise et moi...

LIONEL

Il n'est pas question de cela.. Je ne parle pas pour vous... Je vous connais, je connais Louise. Seulement, c'est terrible d'y penser !

.....

³ Aujourd'hui c'est le Centre Médico-Psychologique de Boissy-Saint-Léger, pôle de psychiatrie et d'addictologie des Hôpitaux Universitaires Henri-Mondor (Créteil).

⁴ De Lorde montre que l'on peut facilement arrêter aussi bien que relâcher les fous dangereux pour la société.

Hier encore, Raymond était à cette place bien portant, libre, dirigeant nos affaires ; aujourd'hui, disparu, enfermé...

MME DUBOIS

Mais, Lionel, c'est quelquefois nécessaire...

LIONEL

Pourquoi ?

MME DUBOIS

Quand un homme est malade comme Raymond... quand il peut devenir dangereux...

LIONEL

Raymond dangereux ! Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter ça...
(À *Beauchamp*.)

Et vous comprenez les conséquences que tout cela peut avoir pour nous...

CLOTILDE

Pour notre famille...

LIONEL

se rasseyant.

Et pour nos affaires...

BEAUCHAMP

Ça doit être très gênant...

LIONEL

Gênant... mais mon oncle...

(*On frappe à gauche.*)

Qu'est-ce que c'est ? On ne peut pas avoir une minute de tranquillité...

(*Criant :*)

Entrez !

(Entre Brindeau, tenue de vieil employé. Il a un dossier sous le bras.)

C'est vous, Brindeau ? Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

BRINDEAU

Je vous demande pardon, monsieur, mais...

LIONEL

Vous voyez bien que je suis occupé...

BRINDEAU

tendant un télégramme.

C'est que c'est pressé... autrement...

LIONEL

Qu'est-ce qu'il y a ?

BRINDEAU

Une dépêche. Il faut répondre immédiatement...

LIONEL

Une dépêche de qui ?

BRINDEAU

De la mairie du Havre... adressée à M. Raymond...

LIONEL

au mot de Raymond se levant vivement et allant prendre la dépêche.

Ah !...

CLOTILDE

Nous vous laissons...

(Elle se lève, ainsi que Mme Dubois et toutes deux se dirigent vers la salle à manger.)

LIONEL
C'est cela...

BRINDEAU
tendant le dossier.
J'ai apporté aussi le dossier.

LIONEL
prenant le dossier et le déposant sur la petite table.
Vous permettez, mon oncle...

(Clotilde et Mme Dubois sortent par la salle à manger.)

Scène IV

BEAUCHAMP, LIONEL, BRINDEAU

BEAUCHAMP
Mais moi aussi je te laisse...

LIONEL
s'arrêtant vivement.
Non... restez... j'aime autant que vous soyez là...

BRINDEAU
saluant M. Beauchamp.
Tiens, monsieur Beauchamp, je ne vous avais pas remis en entrant...

(Beauchamp lui fait bonjour de la tête.)

LIONEL

qui a lu sa dépêche.

C'est terrible ! La municipalité ne veut plus attendre...

BRINDEAU

Dame ! Il y a longtemps qu'on les fait droguer...

(À Beauchamp.)

Et ça va bien, monsieur Beauchamp ?

BEAUCHAMP

serrant la main de Brindeau qui est allé vers lui.

Mais très bien, merci...

LIONEL

à Brindeau.

Ils refusent maintenant de faire l'exploitation en régie ?

BRINDEAU

Oui, monsieur, ils refusent catégoriquement.

BEAUCHAMP

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

LIONEL

allant s'asseoir à la table de droite pour examiner le dossier.

C'est la ville du Havre, avec qui nous étions en pourparlers pour les tramways et l'éclairage électrique... Ils veulent que ce soit nous qui achetions les machines.

BRINDEAU

De leur côté, ils paieront une subvention annuelle...

LIONEL

C'est impossible de leur répondre.

BRINDEAU

Pourquoi, monsieur ?

LIONEL

Parce qu'il faudrait l'avis de mon frère...

(*Avec un coup d'œil à Beauchamp.*)

Et il est absent.

BRINDEAU

insistant.

Mais, patron, c'est une affaire de premier ordre.

BEAUCHAMP

Qu'est-ce qu'elle peut rapporter ?

BRINDEAU

Dans les quatre-vingt mille nets de bénéfices par an...

BEAUCHAMP

à Lionel.

Fichtre ! Est-ce que tu crois qu'il y en a à remuer à la pelle ; de ces affaires-là ?...

BRINDEAU

C'est ce que je me dis.

LIONEL

gêné.

Oui, mais du moment que Raymond n'est pas là...

BRINDEAU

Mais, monsieur, — pardon si j'insiste, je pense aux intérêts de la maison...

LIONEL

Je sais... Eh bien ?

BRINDEAU

continuant.

... Ne pourrait-on pas écrire à M. Raymond pour lui demander son avis ?

LIONEL

après un léger temps regardant Beauchamp.

Enfin, je vais voir... Brindeau, vous pouvez vous retirer. C'est bien... je vous remercie... Je garde le dossier.

BRINDEAU

Bien, monsieur... Monsieur Beauchamp, je vous salue.

BEAUCHAMP

Au revoir, Brindeau.

(Brindeau sort rapidement à gauche.)

Scene V

BEAUCHAMP, LIONEL

BEAUCHAMP

après un silence.

Mais, mon ami, je ne comprends pas du tout ce qui t'arrête. Si l'affaire est aussi brillante, tu peux bien te passer de l'avis de Raymond...

LIONEL

Oui, mon oncle, mais je ne peux pas me passer d'argent...

BEAUCHAMP

Comment cela ?

LIONEL

Une affaire pareille demande une avance de 350.000 fr. au moins.

BEAUCHAMP

Eh bien ?

LIONEL

Je ne les ai pas...

BEAUCHAMP

bondissant.

Notre Société dispose d'un capital roulant de plus du double !...

LIONEL

allant à Beauchamp.

Elle disposait avec l'apport de Raymond...

(Lui expliquant l'affaire :)

Mais dès le jour où il a été interné, — l'aliéné étant considéré comme mineur, — le tribunal a été saisi d'office... il a nommé un administrateur provisoire pour défendre ses intérêts. Cet administrateur s'est présenté ici ; il a voulu mettre les scellés dans nos bureaux ; avec les affaires en cours, c'était la ruine... J'ai crié, protesté... Alors il m'a demandé que je lui verse tous les capitaux appartenant à Raymond et il les a mis sous séquestre à la Caisse des dépôts et Consignations.

BEAUCHAMP

Enfin, de quel droit ?

LIONEL

C'est la loi...

BEAUCHAMP

La loi est stupide... Elle nous crée une situation impossible !

LIONEL

J'en sais quelque chose... Chaque jour j'esquive des rendez-vous, je recule des échéances, je laisse échapper des affaires de premier ordre...

BEAUCHAMP

Comme celle-ci ?...

LIONEL

Comme celle-ci... Et le plus grave ce n'est pas ce qu'on pourrait gagner, c'est ce qu'on perd...

BEAUCHAMP

effrayé.

Nous perdons de l'argent ?

LIONEL

Beaucoup d'argent... et il viendra un moment... nous pouvons faire la culbute⁵...

BEAUCHAMP

Qu'est-ce que tu me dis ?

(S'emportant.)

Mais c'est abominable...

LIONEL

le calmant.

Pas si fort, mon oncle...

BEAUCHAMP,

avec un ton plus bas.

C'est abominable !... Ça ne peut pas durer... Je ne le veux pas...

LIONEL

Que voulez-vous que j'y fasse ?

BEAUCHAMP

allant et venant dans le salon.

J'ai mis dans la société tout ce que je possède, toutes mes économies...

.....

⁵ Tomber dans la ruine.

LIONEL

Est-ce ma faute ?

BEAUCHAMP

Je ne dis pas cela... Mais il faut que tu cherches... que tu t'arranges... Toi qui es si débrouillard !

(Avec énergie.)

Je ne veux pas perdre mon argent...

LIONEL

Vous êtes étonnant ! Mais je suis dans le même cas que vous, voyons !

BEAUCHAMP

Oui... mais tu es jeune, toi...

LIONEL

Depuis dix ans je travaille comme un galérien...

BEAUCHAMP

Ça c'est vrai...

LIONEL

J'ai un train de maison très coûteux... Clotilde est une excellente fille, mais elle est très dépensière...

BEAUCHAMP

Je la connais⁶...

(Allant à lui.)

Il faut que tu trouves un moyen de nous tirer de là...

LIONEL

Il n'y en a qu'un.

.....

⁶ Les personnages masculins sont foncièrement misogynes.

BEAUCIAMP

Lequel ?

LIONEL

le regardant fixement dans les yeux.

C'est que Raymond sorte de l'asile... rentre ici... à tout prix...

BEAUCHAMP

acquiesçant.

Oui...

LIONEL

On ferait lever le séquestre... nous serions remis en possession de tous ses capitaux...

(Il scande ces derniers mots.)

BEAUCHAMP

Mais comment le faire sortir ?

LIONEL

S'il n'y avait pas Louise, ce serait facile...

BEAUCHAMP

Elle s'y oppose ?

LIONEL

Elle ne sait pas ce qu'elle veut... Un jour, c'est oui, un jour c'est non... Elle se lamente... elle pleure... Vous savez ce que c'est que les femmes⁷ !...

BEAUCHAMP

Tu devrais la décider...

.....
⁷ Voir la note 6.

LIONEL

Depuis huit jours je ne fais que me chamailler avec elle à ce sujet...

(On entend des bruits de voix dans la salle à manger.)

Chat ! La voilà !

(À ce moment on aperçoit Louise, Mme Dubois et Clotilde derrière la porte-vitrée de la salle à manger.)

(Entrent Clotilde, Mme Dubois et Louise par la salle à manger. Une femme de chambre les suit.)

Scène VI

LES MÊMES, CLOTILDE, MME DUBOIS, LOUISE

MME DUBOIS

à Louise.

Je te l'avais bien dit que le petit n'avait rien...

LOUISE

Qu'est-ce que tu veux ? J'avais si peur...

CLOTILDE

Tu avais tort...

MME DUBOIS

Donne-moi ton chapeau.

LOUISE

enlevant son chapeau.

Prends garde aux épingles...

(Elle descend en scène pendant que Mme Dubois remet le chapeau de Louise à la femme de chambre qui sort par la porte de droite.)

Mon oncle, je vous demande pardon...

(Elle l'embrasse.)

BEAUCHAMP

Et de quoi donc ?

LOUISE

D'être en retard...

BEAUCHAMP

Allons, allons, vous n'allez pas vous excuser pour si peu de chose.

LOUISE

Vous savez d'où je viens ?

BEAUCHAMP

De chez le médecin... pour votre petit garçon...

LOUISE

Oui, avant de le conduire à l'école, j'ai voulu le faire voir au docteur... J'en suis encore toute émue..

BEAUCHAMP

Ça se voit...

LOUISE

Il avait mal dormi cette nuit, la gorge lui faisait mal, il était pâlot... les mains brûlantes...

BEAUCHAMP

Vous vous êtes affolée... Vous vous êtes dit : ça y est, il a le croup⁸...

.....

⁸ L'oncle ne prend pas au sérieux les préoccupations de Louise.

LOUISE

Ne parlez pas de ça, mon oncle. Rien que d'y penser !... J'aime tellement mon petit Jean...

LIONEL

Nous l'aimons tous...

CLOTILDE

Il est si mignon !...

LIONEL

C'est un enfant délicieux !

MME DUBOIS

Ça on peut le dire !

LOUISE

elle s'assied.

Et puis songez, mon oncle, que, maintenant, je n'ai plus que lui... il est devenu tout pour moi... ma seule raison de vivre... Et si je le perdais !...

BEAUCHAMP

Vous êtes trop impressionnable !

LIONEL

protestant.

Vous êtes surtout injuste...

(Agressif.)

Vous n'avez pas le droit vraiment de parler ainsi, comme si Raymond était déjà mort !...

LOUISE

Je n'ai pas dit cela.

LIONEL

Que dites-vous donc ?

LOUISE

se levant.

Nous allons revenir encore une fois sur ce sujet !

CLOTILDE

Et vous répondre des choses blessantes... Il me semble qu'on peut parler ensemble de ce qui est arrivé à Raymond — et même avoir à ce propos des opinions contraires, des manières de sentir toutes différentes, — sans qu'il soit nécessaire de se fâcher...

LOUISE

Oui, mais à quoi bon ?

LIONEL

Mais ma chère Louise, nous ne sommes réunis que pour ça... Je n'ai télégraphié à mon oncle que pour ça... il faut en parler...

LOUISE

Ce qui est fait est fait...

LIONEL

Peut-être pas... En tout cas nous avons tous le droit de donner notre sentiment sur ce qui a été fait... Quand je songe à cet internement !... Il a eu lieu avec une rapidité si foudroyante...

BEAUCHAMP

C'est vrai... Je n'en reviens pas !

LIONEL

Vous voyez ce que dit mon oncle... C'est un homme de bon sens...

LOUISE

Lionel vous a raconté ?...

BEAUCHAMP

Je suis au courant...

LOUISE

Nous n'avons pas pu faire autrement, mon oncle... Pensez donc, cette crise l'a pris si brusquement, si violemment...

LIONEL

On ne se presse pas tant pour faire enfermer son mari !

LOUISE

sèchement.

Mais, Lionel, vous ne vous rendez pas compte... Raymond était dans un état dangereux...

LIONEL

C'est votre médecin qui vous l'a dit !...

LOUISE

J'étais là... je voyais ce qui se passait... La crise augmentait d'heure en heure... Maman, tu te souviens ?

MME DUBOIS

C'est vrai. Lionel... je ne le reconnaissais plus... il avait l'œil égaré...

LOUISE

Ah ! Si vous aviez été à notre place...

LIONEL

Si j'avais été à votre place, je ne me serais pas décidé à prendre si vite une mesure que je blâme de toutes mes forces... Faire enfermer avec des fous un mari qu'on aime !...

CLOTILDE

Lionel, je t'en prie...

LIONEL

avec violence.

Laisse-moi parler...

(À Louise.)

Quand on a un des siens qui est malade, on le garde chez soi... on le soigne, on ne s'en débarrasse pas entre des mains mercenaires...

MME DUBOIS

Voilà que la dispute recommence !...

LOUISE

Lionel, je ne vous répondrai qu'un mot : j'aime Raymond... je l'aime toujours... sincèrement, profondément, d'abord parce que c'est mon mari, ensuite parce que c'est le père de mon enfant. J'aurais fait tout au monde pour le garder ici, chez moi... Mais ça m'a été impossible... vous entendez, mon oncle, impossible ! Il était devenu trop dangereux... Nous ne pouvions plus le calmer, le contenir..

(À Lionel qui hausse les épaules.)

Vous n'y étiez pas... vous n'avez rien vu... Mais si vous saviez ce qui s'est passé entre Raymond et moi !...

MME DUBOIS

voulant l'empêcher de parler.

Mon enfant, tais-toi... C'est trop douloureux...

LIONEL

Non... non... qu'elle parle !

BEAUCHAMP

Nous pouvons tout entendre.

LOUISE

Jusqu'ici je n'ai voulu rien dire... Mais puisque l'on m'y force... puisque l'on m'accuse...

CLOTILDE

intervenant.

Voyons, ma petite Louise...

LIONEL

Personne ne vous accuse...

LOUISE

Si... si... Eh bien ! Raymond a voulu m'étrangler...

(Un grand silence.)

BEAUCHAMP

qui s'était levé se rasseyant.

C'est effrayant !

MME DUBOIS

se rasseyant aussi sur le canapé.

C'est pourtant la vérité !...

CLOTILDE

Pourquoi ne pas avoir parlé plus tôt ?

LIONEL

ennuyé.

Évidemment...

LOUISE

à sa sœur.

Ma pauvre Clotilde, j'ai passé un moment horrible... horrible !... Depuis quelque temps je le voyais changer à mon égard... Il était devenu taciturne, méfiant... Il me regardait avec un regard dur, méchant... Un soir, par hasard, nous étions seuls dans la maison... Le petit Jean n'était pas là... — maman l'avait emmené chez elle — j'étais assise... à cette place...

(Elle désigne la, table de gauche.)

Je lisais... Je croyais Raymond couché... Tout à coup cette porte s'ouvre.

(Elle tourne brusquement la tête à droite. Tous font instinctivement le même mouvement.)

Et je le vois qui entre... Quelle vision !... Je ne l'oublierai jamais ! Ses yeux sont injectés de sang... Il s'avance sur moi menaçant et me crie : « Il faut en finir... il faut en finir... » Puis il ajoute des mots sans suite que je ne comprends plus... J'ai conscience du danger que je cours... je veux me lever, fuir... il est déjà sur moi... ses mains cherchent ma gorge...

(Elle mime la scène.)

Je me bats avec lui... Nous tombons... nous entraînons la lampe... C'est la nuit... J'arrive à me dégager de son étreinte... Je ne sais plus ce qui se passe... je me retrouve dans la rue fuyant... fuyant...

(Elle tombe assise sur une chaise à gauche, la tête entre ses mains.)

Oh ! L'affreux cauchemar !...

CLOTILDE

allant à elle.

Ma pauvre Louise, remets-toi...

MME DUBOIS

même jeu.

Dans quel état elle se met !

BEAUCHAMP

se dirigeant aussi vers Louise.

Vous n'êtes pas raisonnable...

CLOTILDE

Tes mains sont glacées...

LIONEL

Louise, je vous en prie, calmez-vous.

LOUISE

à Lionel,

Je ne voulais pas vous le dire... c'est vous qui m'avez forcée... c'est vous... c'est vous...

MME DUBOIS

à Lionel,

Moi j'étais au courant, mais elle m'avait défendu...

CLOTILDE

s'asseyant à la table de gauche en face d'elle.

Mais nous, nous ne savions rien...

(À Louise,)

Tu nous avais raconté que Raymond tenait des propos incohérents... qu'il avait eu de grandes colères, qu'il t'avait même menacée... On s'était dit : « Elle a eu peur... elle exagère... » Mais maintenant, tout change...

(À Beauchamp,)

N'est-ce pas?

BEAUCHAMP

Évidemment...

LIONEL

après un léger temps.

Évidemment, tout change... jusqu'à un certain point...

BEAUCHAMP

le regardant.

Ah !...

LIONEL

Dame, oui !... Tous ces souvenirs douloureux que Louise vient d'évoquer et qui m'ont profondément remué, tout ça c'est de l'histoire passée. Il faut maintenant, puisque nous sommes réunis ici en conseil de famille, savoir ce qui nous reste à faire... Voilà trois mois que Raymond est à l'asile... il faut savoir dans quel état il se trouve... et s'il n'est pas guéri...

LOUISE

Oh ! guéri... guéri...

LIONEL

Mais oui... guéri... Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?

BEAUCHAMP

Je ne vois pas...

LIONEL

Tous les malades peuvent guérir...

LOUISE

Pas Raymond ; malheureusement...

BEAUCHAMP

Pourquoi ?

LIONEL

Qui est-ce qui vous a dit ça ?

LOUISE

Mais mon médecin d'abord, qui m'a appris que cette affection-là est incurable...

LIONEL

Oh ! votre médecin !...

LOUISE

Et tous ceux que j'ai consultés depuis... les bulletins qu'on m'envoie de l'asile et qui portent tous ces mots désolants : « État stationnaire. »

LIONEL

Raymond est un malade payant... L'administration en profite... les médecins aussi... Si on ne leur force pas un peu la main, à ces messieurs, je ne crois pas qu'ils soient bien pressés de signer la sortie de Raymond.

BEAUCHAMP

C'est très humain, ça !

LOUISE

Mais non... mais non...

LIONEL

se montant peu à peu.

Vous avez tort de me donner un démenti... Lorsqu'on veut savoir au juste comment va un malade, on ne se contente pas de lire des bulletins mensuels qui sont tous copiés les uns sur les autres... On prend la peine d'aller soi-même à Saint-Léger...

LOUISE

J'y suis allée...

LIONEL

étonné.

Quand donc ?

LOUISE

Dans les premiers temps... J'avais hâte de savoir d'interroger... d'espérer...

LIONEL

avec inquiétude.

Et vous avez vu Raymond ?

LOUISE

Quand je me suis trouvée dans l'asile... que j'ai entendu tout à coup d'affreux cris qui n'avaient plus rien d'humain... que j'ai aperçu derrière les grilles des fenêtres toutes ces pauvres figures désolées, grimaçantes, quand je me suis dit que j'allais trouver Raymond, mon pauvre Raymond amaigri, changé... dégradé...

LIONEL

Vous n'avez pas voulu le voir ?

LOUISE

Je n'ai pas pu... J'ai eu beau me forcer... me raidir... je n'ai pas pu...

LIONEL

Eh bien ! Moi, je l'ai vu, j'ai causé avec lui et je vous affirme qu'il est très calme, très raisonnable... Et je demande formellement, vous entendez, Louise, formellement...

(Il scande avec force ce dernier mot)

à ce qu'on le fasse sortir.

BEAUCHAMP

Lionel a raison... On ne peut pas le maintenir à perpétuité dans un asile...

LIONEL

continuant la phrase.

Comme s'il avait commis un crime...

CLOTILDE

C'est vrai, tu ne peux pas faire ça... N'est-ce pas, maman ?

(Mme Dubois hoche la tête.)

LOUISE

Alors, vous voulez que Raymond revienne, qu'il revienne ici ?...

LIONEL

Naturellement... ici c'est sa maison... sa famille...

LOUISE

Eh bien, non, ça n'est pas possible...

BEAUCHAMP

Pourquoi ?

LOUISE

Rien ne prouve qu'il soit guéri...

LIONEL

Puisque je vous ai dit que je l'ai vu...

LOUISE

Vous n'êtes pas médecin... Il peut être calme, raisonnable pour l'instant... mais demain... plus tard ?... Si une fois en liberté, il est repris de son mal ? Songez à ce qui peut arriver !

LIONEL

Mais je ne demande pas à faire sortir Raymond de ma propre autorité... Je ne demande qu'une chose : c'est qu'on l'examine sérieusement à nouveau... Pour cela il faut envoyer une lettre au procureur de la République pour réclamer la sortie de Raymond. Cette lettre il faut que vous la signiez avec moi...

LOUISE

Pourquoi ?

LIONEL

Parce que c'est vous qui avez fait la demande d'internement... Vous devez donc faire la demande de sortie... La loi l'exige...

BEAUCHAMP

C'est bien naturel !...

CLOTILDE

Tu es la principale intéressée...

BEAUCHAMP

On ne veut rien faire sans votre consentement...

LIONEL

Non, non, je ne le voudrais pas...

(Revenant à son idée.)

On fera une enquête et on se rendra bien compte s'il y a danger ou non à laisser sortir mon frère...

BEAUCHAMP

À Louise.

Ce que Lionel propose là est absolument raisonnable. Reconnaissez-le...

LIONEL

N'est-ce pas, mon oncle ? Louise ne peut pas refuser ça ?...

BEAUCHAMP

Non, vous ne le pouvez pas...

CLOTILDE

C'est mon avis...

(Tous l'entourent, la pressent.)

MME DUBOIS

Évidemment.

LIONEL

à Louise.

Cette lettre je l'ai sur moi, là... dans ma poche... Elle est toute prête à partir... Je l'ai même fait apostiller par un député...

BEAUCHAMP

Ça ne fait jamais de mal...

LIONEL

Jamais... Il ne manque plus que votre signature... Voulez-vous la donner ?

CLOTILDE

Allons, voyons, Louise...

BEAUCHAMP

Voyons, mon enfant...

LIONEL

Voulez-vous la donner, oui ou non ?...

LOUISE

se levant et traversant le salon suivie par tous.

Laissez-moi encore réfléchir... Que voulez-vous, c'est plus fort que ma volonté !... J'ai peur de lui, maintenant... Je le revois toujours menaçant... terrible !... Songez un peu à ce qui m'attend... Raymond rentre ici... nous sommes tous ensemble... mais le soir vient... vous partez...

CLOTILDE

Mais je serai là, Louise, je ne te quitterai jamais.

LIONEL

Nous serons tous là...

BEAUCHAMP

Puisque vous habitez la même maison...

MME DUBOIS

Nous saurons t'entourer...

CLOTILDE

Et à la moindre petite chose... la moindre alerte...

LOUISE

Oui, Clotilde, je le sais... je compte sur votre affection à tous. Vous serez auprès de moi les premiers temps... puis il arrivera un jour où vous me laisserez seule... nous resterons seuls... lui et moi... tout seuls.

(Avec effroi.)

Et alors !...

(Elle tombe assise dans un fauteuil à droite.)

LIONEL

C'est ridicule !

BEAUCHAMP

Elle se forge des idées !

CLOTILDE

Toujours ce cauchemar qui la hante !...

LIONEL

au paroxysme de la colère.

Enfin, nom de Dieu, vous ne pouvez pourtant pas par peur condamner ce malheureux à rester enfermé toute sa vie dans un asile de fous !

CLOTILDE

insistant.

Toute sa vie !...

BEAUCHAMP

Réfléchissez !...

LOUISE

Je ne dis pas... je ne dis pas...

BEAUCHAMP

s'emportant aussi.

C'est de la cruauté...

LIONEL

C'est de la lâcheté !...

LOUISE

Mais enfin, Lionel, vous ne pouvez pas m'imposer de reprendre la vie commune avec lui !...

LIONEL

Alors, il n'y a qu'une solution... Ce n'est pas le maintien de Raymond dans un asile, c'est sa mise en liberté et le divorce...

BEAUCHAMP

C'est vrai... il y a le divorce...

LOUISE

Mais je ne veux pas...

LIONEL

Vous ne voulez pas... vous ne voulez pas... J'en ai assez, à la fin...

CLOTILDE

Lionel, calme-toi...

LOUISE

Pour moi, pour mon enfant, je ne divorcerai jamais...

LIONEL

Eh bien, moi, alors, je ferai sortir mon frère de l'asile... Et malgré vous... j'en ai le droit...

BEAUCHAMP

Sûrement... La situation devient intolérable pour tous...

LIONEL

À tous les points de vue...

BEAUCHAMP

Parfaitement.

LIONEL

D'ailleurs, Raymond a écrit plusieurs lettres au procureur — je le sais — pour protester contre ce qu'il appelle une séquestration arbitraire...

(Clotilde a fait signe à Lionel et à Beauchamp de se taire. Elle va à la porte de la salle à manger qu'elle referme soigneusement.)

LOUISE

indignée, se levant.

Oh !

LIONEL

Si le bruit s'en répand autour de nous... parmi nos amis, aux bureaux, de quoi aurons-nous l'air ?... Qu'est-ce qu'on va s'imaginer ? Les gens sont si méchants !... On finira par croire que nous avons un intérêt à...

LOUISE

l'arrêtant.

Taisez-vous...

BEAUCHAMP

Et ce n'est pas tout ! Dis-lui, Lionel, à quoi son entêtement nous expose tous...

LIONEL

Oui, par suite de l'internement de Raymond, les affaires de notre société périlclitent de jour en jour...

BEAUCHAMP

Nous marchons à la dissolution de la société...

LIONEL

Et dans des conditions désastreuses...

BEAUCHAMP

Nous avons tous mis notre argent là-dedans !

LOUISE

Lorsque je vous parle de mes angoisses, des dangers de mort qui m'ont menacée et me menacent encore, vous ne me répondez que par des questions d'argent...

BEAUCHAMP

De l'argent, il en faut dans la vie !

LOUISE

continuant.

...Vous ne vous préoccupez que de vos intérêts...

LIONEL

Mais il n'y a pas que les nôtres... il y a les vôtres, ceux de votre enfant... Il faut y penser...

BEAUCHAMP

C'est vrai, il y a votre fils...

LOUISE

soudain émue.

Mon petit Jean !

LIONEL

voyant l'effet produit, insistant.

Son avenir est compromis...

BEAUCHAMP

Vous voulez donc faire son malheur, à lui aussi ?

LOUISE

Assez... assez... vous m'affolez !

LIONEL

Nous ne disons que ce qui est...

LOUISE

Vous me faites trop souffrir...

LIONEL

Allons donc ! Vous, souffrir ! Vous n'avez pas de cœur !

CLOTILDE

intervenant.

Lionel...

LIONEL

Non... car si vous en aviez vous ne penseriez pas qu'à vous...
comme une égoïste...

LOUISE

Égoïste !... Moi !

(Elle pleure.)

Mon Dieu ! Mon Dieu ! C'est affreux !

CLOTILDE

émue.

Comme elle pleure !

(Louise sanglote plus fort.)

MME DUBOIS

allant à elle et la prenant dans ses bras.

Voyez dans quel état vous la mettez !

LIONEL

Est-ce notre faute si elle ne veut rien écouter !...

BEAUCHAMP

faisant signe à Lionel de le laisser faire.

Mais si, elle nous écouterait maintenant... j'en suis sûr... j'en
réponds... N'est-ce pas, Louise, que vous allez être raisonnable...
que vous allez faire ce qu'on vous demande ?...

LOUISE

Mais mon oncle, vous voulez donc me sacrifier ?...

BEAUCHAMP

Comment ?

LOUISE

... Me sacrifier à vos intérêts...

(On entend frapper au carreau de la porte-fenêtre. Elle sursaute.)

Ah !... qu'est-ce qui a frappé ?

CLOTILDE

ayant regardé.

N'aie donc pas peur...

LOUISE

Qu'est-ce que c'est ?

LIONEL

C'est le petit...

MME DUBOIS

Oui... il revient de l'école...

(On aperçoit la tête du petit Jean à la porte-fenêtre. Joli enfant blond. Mme Dubois se lève et va à la porte-fenêtre qu'elle ouvre. L'enfant rentre gaîment son carton sous le bras.)

Scène VII

LES MÊMES, LE PETIT JEAN

LE PETIT JEAN

sautant au cou de Mme Dubois.

Tu sais, grand'maman... j'ai bien récité, j'ai eu deux bons points...

MME DUBOIS

lui prenant son carton des mains et le déposant sur un meuble.
Ah ! Ça c'est très bien, mon chéri...

LOUISE

qui est allée au-devant de lui, le couvrant de baisers.
Pauvre petit qui m'a tant effrayée... Il a encore les mains chaudes...
(À Clotilde.)

Tu ne trouves pas ?

CLOTILDE

touchant les mains de l'enfant,
Mais non, pas du tout...

MME DUBOIS

Puisque le médecin t'a rassurée...

BEAUCHAMP

Mais il a une mine superbe ! Bonjour, mon bon homme...

LE PETIT JEAN

l'apercevant.
Oh ! parrain !
(Lui sautant au cou.)
Bonjour, parrain...

LIONEL

à Jean, en désignant Beauchamp.
Il y a longtemps que tu ne l'as vu, ton parrain, hein ?

BEAUCHAMP

Il y a même très longtemps.

LE PETIT JEAN

Ousque t'étais ?

(Louise, Mme Dubois et Clotilde sourient.)

BEAUCHAMP

l'imitant en riant.

Ousque j'étais ?... très loin... très loin... en voyage. Et puis voilà, maintenant je suis revenu...

LE PETIT JEAN

naïvement.

Et papa, est-ce qu'il va revenir ?

BEAUCHAMP

après un silence, regardant Lionel et Louise.

Oui, oui... il va revenir...

LIONEL

Ça te ferait bien plaisir de le revoir ?

LOUISE

voulant l'arrêter.

Lionel, je vous en prie... je vous en supplie...

LE PETIT JEAN

allant vers Lionel.

Oh ! Oui, ça me ferait bien plaisir...

LIONEL

le prenant dans ses bras et le poussant vers Louise qu'il regarde fixement.

Alors, mon chéri, demande à ta maman la permission... et moi j'irai le chercher, ton papa.

LE PETIT JEAN

courant se jeter dans les bras de sa mère.

Dis, maman, tu veux bien ?

LOUISE

au comble de l'émotion, repoussant tendrement l'enfant vers Clotilde.

Oui... oui... mon chéri...

(À Clotilde.)

Clotilde, prends-le avec toi... emmène-le...

CLOTILDE

Viens, mon mignon, je vais te montrer des images...

(Clotilde prend l'enfant et remmène dans la salle à manger.)

LOUISE

à Lionel.

C'est mal ce que vous faites... Vous voulez tourner tout le monde contre moi... même ce petit. C'est très mal... Depuis une heure, vous êtes tous là après moi... comme une meute après une pauvre bête blessée... Eh bien ! Soit... Que voulez-vous que je fasse ?... Parlez... je n'en puis plus !

LIONEL

Signez cette lettre...

BEAUCHAMP

insistant,

Tout simplement...

(Un grand temps. Louise les regarde. Vaincue elle s'assied devant la table de gauche où Lionel a posé la lettre.)

LOUISE

à Lionel après un nouveau silence.

Vous en prenez la responsabilité ?...

LIONEL

La responsabilité entière...

LOUISE

S'il m'arrive malheur... vous vous appellerez...

LIONEL

Il ne vous arrivera pas malheur...

(Il lui tend une plume.)

LOUISE

continuant.

... Vous vous rappellerez que c'est vous...

LIONEL

sans l'écouter.

Oui... oui.. Signez ici.

(Il lui montre la place du doigt.)

(Pendant qu'elle signe, Lionel, Beauchamp, Mme Dubois sont autour d'elle. Clotilde est revenue seule de la salle à manger. Beauchamp lui fait signe de ne pas faire de bruit. Elle s'arrête sur le seuil. On entend dans un grand silence la plume de Louise courir sur le papier.)

LOUISE

ayant fini de signer, déposant la plume.

Voilà...

(Regardant Lionel et Beauchamp.)

Vous êtes contents ! Vous avez ce que vous vouliez.

(Au moment où elle veut se lever, soudain prise d'un malaise, elle retombe assise.)

Ah !

TOUS

allant à elle.

Qu'est-ce que c'est ?... Qu'as-tu, Louise ?...

LOUISE

d'une voix blanche, après un temps.

Rien... ce n'est rien... c'est un étourdissement.

CLOTILDE

Veux-tu un peu de...

LOUISE

Non, rien...

(Elle leur fait de la main signe de s'écarter.)

Laissez-moi !... Ne me parlez pas... ça va passer... ça va passer...

(On s'écarte d'elle. Le rideau baisse lentement.)

Acte II

Le salon du Directeur de l'Asile de Saint-Léger. — Grande table à droite, avec registres, dossiers, etc... — Bibliothèque à gauche, deuxième plan. — Cartonnières à droite, premier plan. Une cheminée à gauche, premier plan. Sur cette cheminée un buste d'Hippocrate. — Grande porte vitrée donnant sur une cour. Porte à gauche, deuxième plan. Grande fenêtre grillée à droite en pan coupé donnant sur cette même cour. La porte et la fenêtre sont grandes ouvertes. — Au mur sont accrochés les règlements des asiles d'aliénés départementaux ; les tableaux représentant des sujets médicaux. — Sur le cartonnier on aperçoit des instruments de physique. Près de la cheminée, un canapé ; une chaise en face du canapé. Dans un coin, près de la fenêtre à droite deuxième plan, une autre table avec une grosse bouteille d'encre, du papier, des registres, etc...

Scène Première

(Au lever du rideau, le surveillant en chef feuillette des registres, debout près de la table de droite. Fernand, un infirmier, arrange la cheminée pour y faire du feu. Il a un panier de bûches près de lui. On entend — elle commence même un peu avant le lever du rideau — une voix traînante et monotone qui chante des paroles gaies sur un air triste⁹. Cette voix se fait entendre sans discontinuer pendant toute la première partie de l'acte. Par la porte du

.....

⁹ De Lorde nous introduit ainsi dans le monde inquiétant des aliénés. Les effets sonores sont à ce propos aussi importants que les exploits physiques des acteurs.

fond, on aperçoit la cour, très ensoleillée, et un banc près d'un arbre. Sur ce banc un fou gesticule et parle bruyamment tout seul, dos au public, à un personnage imaginaire.)

PREMIER ALIÉNÉ

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse que la Sainte Vierge soit du département de l'Allier, parce qu'elle est à lier ? On n'a que ça à faire d'être heureux... Toujours dans les trente millions qui vous sourient...

(il se lève et s'éloigne.)

Je suis né le 2 décembre dans le palais de l'Empereur... D'abord je ne veux prêter d'argent à personne... je n'en ai pas, nom de Dieu !...
(Sa voix se perd dans le lointain. — À cet instant, un autre aliéné, revêtu de la camisole de force, s'arrête à la porte, ricane.)

DEUXIÈME ALIÉNÉ

Ah ! ah !...

LE SURVEILLANT

levant la tête.

Ah ! On t'a mis la camisole de force, à toi... On a bougrement bien fait...

(L'aliéné s'éloigne en ricanant. — Un autre aliéné passe la tête à travers les barreaux de la fenêtre.)

TROISIÈME ALIÉNÉ

hurlant.

Cochon ! Cochon ! Cochon pourri du Mont-de-Piété de Paris...
(Il éclate de rire et se sauve. — Aussitôt qu'il s'est tu on entend des cris au loin :)

À l'assassin ! On me tue ! — Et ta mère ! Vive la République ! —
Tais-toi donc, animal. — Cocorico...

(Puis on voit un aliéné traverser la cour en criant.)

Ne me touchez pas... ne me touchez pas.

(il se retourne, comme s'il s'adressait à quelqu'un derrière lui. Puis c'est un sourd grondement de voix qui, d'abord lointaines, se rapprochent très rapidement puis éclatent, furieuses, et de nouveau s'éloignent. Pendant cette accalmie, un aliéné passe devant la porte en gesticulant et parlant tout seul.)

ALIÉNÉ

Pardon, monsieur, je sais ce que je dis... Ce sont des papiers de famille. Ils m'ont été enlevés par le président de la République qui est un criminel, tout simplement... Oui, monsieur, parfaitement, il est venu ici... il m'a volé... il m'a pris mes papiers dans ma poche...

(la voix se perd dans le lointain. — Un autre aliéné à la face blême, cheveux longs, barbe hirsute, bouche édentée, montre à ce moment sa tête sinistre¹⁰ entre les barreaux de la fenêtre.)

QUATRIÈME ALIÉNÉ

déclamant.

Liberté... égalité... fraternité... Vains mots !...

(Puis, soudain, avec un rictus sinistre, hurlant :)

Crotte ! Crotte ! Crotte !

(Et il disparaît.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

lâchant son travail.

Ah ! mais ils m'embêtent à la fin... qu'est-ce qu'ils ont donc aujourd'hui... Il n'y a plus moyen de s'entendre !

(il monte au fond en appelant :)

Fernand !

.....
¹⁰ Cf. « Des êtres dont l'original fait peine à la vue, nous aimons à en contempler l'image exécutée avec la plus grande exactitude : par exemple les formes des animaux les plus vils et des cadavres », (Aristote, *Poétique* 4, Les Belles Lettres, Paris, 1969, p. 33).

(À ce moment, le quatrième aliéné passe devant la porte. Voyant le chef, il s'avance et obséquieusement poli :)

Chef !

LE SURVEILLANT EN CHEF

Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ?

LE QUATRIÈME ALIÉNÉ

avec son plus gracieux sourire et sa plus belle révérence.

Crotte !

(Il se sauve en se tordant de rire. Le surveillant chef hausse les épaules. — Fernand, qui était sorti à gauche reporter son panier de bois, rentre à cet instant.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

lui montrant dans la cour des aliénés qui font du bruit.

Chassez-les ! Chassez-les plus loin...

(Fernand sort et on l'entend qui crie:)

Allez-vous-en !...

(Le bruit continue. La voix de Fernand reprend plus forte.)

Ceux qui rouspètent, la camisole ou la douche...

(Petit grognement sourd, puis tout se tait.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

redescendant en scène, suivi de Fernand qui vient de rentrer par le fond, en refermant la porte derrière lui.

J'avais pourtant donné des ordres...

FERNAND

Je n'y peux rien... il n'y a pas moyen de les tenir.

LE SURVEILLANT EN CHEF

Le procureur de la République vient ce matin... Je ne veux pas que les aliénés rôdaillent par ici...

FERNAND

Si vous croyez que c'est facile de chasser ces animaux-là... Ce sont de vraies brutes... Il y en a un... celui qu'on appelle le Cosaque... Vous savez, le grand avec les longs cheveux et la barbe rousse ?...

LE SURVEILLANT EN CHEF

Eh ben ?

FERNAND

Tout à l'heure, il m'a mordu à la main... Voyez ! Ça saigne encore.

LE SURVEILLANT EN CHEF

Faut pas vous frapper.

FERNAND

C'est pas moi qui me frappe !

LE SURVEILLANT EN CHEF

Il n'y a que quelques jours que vous êtes ici... Vous en verrez bien d'autres.

(À ce moment, un aliéné — celui qui a la camisole de force — passe sa tête à travers les barreaux et crie :)

ALIÉNÉ

Laissez-moi tranquille avec votre sale tête de cochon !

(Puis il éclate de rire et s'éloigne.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

agacé.

Ah ! écoutez, fermez cette fenêtre.

FERNAND

exécutant les ordres, tout en maugréant.

Oh ! Mais je n'ai pas envie de moisir ici... En voilà un sale métier que celui d'infirmier !

LE SURVEILLANT EN CHEF

philosophe, revenant à son travail.

Il y en a de meilleurs !

FERNAND

Toute la journée courir après les malades... les surveiller le jour... les surveiller la nuit... Pas une minute de repos ! Et puis avec ça, mal logé, mal habillé, mal nourri, un jour de sortie tous les quinze jours et trente francs par mois ! Pour risquer sa peau, trente francs ! Vous croyez que c'est payé ?

LE SURVEILLANT EN CHEF

Évidemment... mais que voulez-vous ?

FERNAND

Si j'avais su !

(On entend sonner dix heures à une horloge au loin.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

Dix heures... Oh ! Attention... Vous avez apporté le dossier ?

FERNAND

allant le chercher sur la petite table à droite.

Il est ici...

LE SURVEILLANT EN CHEF

Les livres de la loi ?

FERNAND

apportant ce qu'on lui demande.

Voilà...

LE SURVEILLANT EN CHEF

Préparez du papier, de l'encre, tout ce qu'il faut pour écrire. Le procureur va bientôt arriver...

FERNAND

va chercher la bouteille d'encre sur la petite table, remplit l'encrier du bureau, reporte la bouteille et apporte du papier.

Qu'est-ce qu'il vient donc faire ce matin ?

LE SURVEILLANT EN CHEF

C'est pour l'enquête sur M. Bercier... Vous savez bien, le malade du pavillon 7...

FERNAND

Ah ! oui... je sais...

LE SURVEILLANT EN CHEF

Paraît qu'il a écrit au procureur... Il se plaint d'avoir été séquestré... Faut croire que la famille a réfléchi, elle voudrait le faire sortir...

FERNAND

En voilà une idée !...

LE SURVEILLANT EN CHEF

Alors, on a convoqué les parents... je ne sais pas s'ils sont arrivés...

FERNAND

J'ai vu un monsieur tout à l'heure, dans le parloir..
(il désigne la gauche.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

C'est probablement ça...

Scène II

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, PUIS LE COSAQUE

LE GÉNÉRAL

qui est entré par la porte de droite.

Chef !

LE SURVEILLANT EN CHEF

saluant avec sa casquette.

Mon général...

LE GÉNÉRAL

tenu très correcte de vieux général en retraite ; cheveux blancs, redingote, rosette de la Légion d'honneur, ton de commandement.

Le procureur de la République? Pas arrivé ?

LE SURVEILLANT EN CHEF

Pas encore, mon général !...

LE GÉNÉRAL

En retard, toujours en retard... Pas l'exactitude militaire, le procureur !

LE SURVEILLANT EN CHEF

En effet !

LE GÉNÉRAL

C'est bien...

(il se promène les mains derrière le dos.)

Je vais l'attendre... Peut pas tarder, nom de Dieu !...

(Au surveillant.)

Il fait beau, aujourd'hui... beau soleil, belle journée !

(il se dirige vers la cheminée, prend une chaise et s'assied, dos au public, face au feu.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

Oui, mon général...

FERNAND

Las au surveillant, en regardant le général.

Dites-moi, chef, qui est-ce ?...

LE COSAQUE

ouvrant la porte vitrée du fond. Il a des vêtements en lambeaux ; sa barbe et ses cheveux sont roux ; il a l'air méchant.

Je veux le voir !

LE SURVEILLANT EN CHEF

Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

FERNAND

reculant, effrayé.

Zut ! le Cosaque !

LE COSAQUE

avec exaltation, allant à la table.

Je veux voir le procureur ! Je veux lui parler !

LE SURVEILLANT EN CHEF

Une autre fois ! Allez-vous-en !

LE COSAQUE

grinçant des dents.

Non... je m'en irai pas !

(Il frappe violemment sur la table.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

allant à lui.

Allons ! allons !

LE COSAQUE

Je veux savoir pourquoi on m'a pas décoré...

LE SURVEILLANT EN CHEF

On vous le dira une autre fois...

LE COSAQUE

s'exaltant de plus en plus et divaguant.

Nous allons marcher toujours par l'honneur... en toute l'Europe... On peut aller le front haut...

LE SURVEILLANT EN CHEF

le prenant par les épaules.

Ça va bien... ça va bien...

LE COSAQUE

Continuant.

On sent que tout le monde vous regarde... C'est lui qui va me décorer... J'attache au cœur la croix de la Légion d'honneur... sur le cœur...

LE SURVEILLANT EN CHEF

C'est ça... Décampez...

LE COSAQUE

s'accrochant à la table.

Non, que je vous dis...

LE SURVEILLANT EN CHEF

appelant Fernand à son secours pour l'aider.

Voyons, Fernand, aidez-moi...

FERNAND

rechignant.

Ah ! merci !... Je sors d'en prendre...

LE SURVEILLANT EN CHEF

prenant le Cosaque à bras le corps, et s'adressant à Fernand, furieux.

Sacré froussard !

LE COSAQUE

faisant mine de mordre le surveillant à la figure.

LAISSEZ-MOI OU JE MORDS !

(Celui-ci lâche le Cosaque et recule. Quant à Fernand, de plus en plus effrayé, il s'aplatit peureusement contre le mur. À ce moment on entend une cloche, au lointain, qui annonce que quelqu'un entre à l'asile.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

Sursautant.

Nom de Dieu, le procureur !

(Une idée lui venant.)

Ah !

(S'adressant au général, qui est resté assis à la cheminée, sans s'occuper de ce qui se passe.)

Mon général, pour flanquer cet homme à la porte, il n'y a que vous ! Il n'y a que vous !

LE GÉNÉRAL

C'est très facile !

(Il se retourne, se lève et marche sur le Cosaque, le verbe haut, le dominant du regard et de la voix.)

Qu'est-ce que vous faites là, espèce de clampin ?... Voulez-vous me foutre le camp d'ici, je vous prie !

(Le Cosaque, surpris, dominé, fait le geste de le saluer militairement.)

Allons, voulez-vous sortir ? Voulez-vous sortir, je vous dis ! Je vous donnerai huit jours de prison !... Parfaitement ! Allons, dehors... et au trot ! Une... deux... Une... deux...

(Le Cosaque, effrayé, recule, et ils sortent ainsi tous les deux par la porte du fond.)

Scène III

LE SURVEILLANT EN CHEF, FERNAND, PUIS LE PROCUREUR
ET LE DIRECTEUR

FERNAND

Bigre ! Il sait se faire obéir, celui-là !

(Au surveillant.)

Qu'est-ce donc que ce type-là ?

LE SURVEILLANT EN CHEF

Je ne sais pas... Nous l'appelons le général à cause de sa manie
de commander.

FERNAND

abasourdi.

C'est donc un fou !

LE SURVEILLANT EN CHEF

Le plus dangereux... Alors, on s'en sert pour mettre les autres à
la raison...

FERNAND

se tordant.

Ah ! elle est bonne !

(On entend au loin une rumeur confuse.)

LE SURVEILLANT EN CHEF

Attention ! le procureur !

*Ils remontent tous deux vivement à la porte du fond, l'ouvrent
et prennent une attitude respectueuse. On voit d'abord passer
devant la fenêtre le procureur de la République suivi du directeur*

de l'asile. Une foule d'aliénés qui se pressent derrière eux, les entourent en criant et en gesticulant. Ils avancent avec peine. Enfin ils arrivent devant la porte. Fernand et le surveillant repoussent les aliénés. Bruit de voix... Cris de :

Monsieur le Procureur ! Écoutez-moi ! — Prenez ma lettre ! — Séquestration arbitraire ! — Justice, justice !

LE DIRECTEUR

obséquieux, montrant le chemin.

Par ici, Monsieur le Procureur, par ici. Donnez-vous la peine...

LE PROCUREUR

se dégageant avec peine des aliénés qui rentourent et parmi lesquels on reconnaît au premier rang le Général et le Cosaque qui gesticulent et crient.

Oui, mes amis, c'est convenu...

PLUSIEURS VOIX

Ma lettre ! Prenez ma lettre !

LE PROCUREUR

C'est ça, c'est bien !

(Des lettres sont lancées dans la pièce et tombent par terre.)

UN ALIÉNÉ

qui est entré.

Écoutez-moi ! Je vous en supplie... Justice !...

(il prend le procureur par la manche.)

LE SURVEILLANT

le repoussant brutalement.

Voulez-vous vous en aller !

LE PROCUREUR

vivement.

Ne les brusquez pas !

LE DIRECTEUR

qui est allé à la table poser un registre qu'il tenait.

C'est que, voyez-vous, Monsieur le Procureur, on y est quelquefois obligé...

LE SURVEILLANT

aux aliénés.

Ça suffit ! Allez ! allez !

(Aidé de Fernand il arrive enfin à repousser les aliénés et sort derrière eux en refermant la porte avec violence.)

LE DIRECTEUR

Enfin !...

(Après un léger silence, des coups furieux sont frappés dans la porte. On entend de nouveau les voix.)

Ouvrez-moi ! C'est une injustice ! — Ouvre-moi ! Au nom de la justice ! — Séquestration arbitraire !

Puis, après ces voix furieuses, on entend frapper aux carreaux de la fenêtre. Une petite voix fûtée, bien distincte des autres, crie :

Ouvre-moi, petit chéri !

(Le procureur et le directeur ne peuvent s'empêcher de rire. Puis soudain une cloche résonne dans la cour, et aussitôt c'est une galopade échevelée. Le procureur, étonné, se retourne vers le directeur.)

LE DIRECTEUR

expliquant.

C'est le déjeuner.

LE PROCUREUR

Ah !

(Après un silence.)

Ces pauvres gens ! Ils ne voulaient plus me lâcher !

LE DIRECTEUR

Vous représentez pour eux la clef des champs !...

LE PROCUREUR

C'est vrai.

LE DIRECTEUR

Une autre fois, je ne vous ferai pas traverser le quartier des agités...

LE PROCUREUR

Mais non, Monsieur le Directeur, ça ne fait rien du tout...

LE DIRECTEUR

Cependant...

LE PROCUREUR

en posant son chapeau et sa serviette sur la table et en ôtant ses gants.

Ça me change de tout ce que j'entends au palais... Affaires de successions... escroqueries... adultères... Je vous assure que c'est beaucoup moins intéressant que vos fous !...

LE DIRECTEUR

Vous dites cela, Monsieur le Procureur, parce que vous ne venez nous voir que de temps en temps ! Mais si du matin au soir vous entendiez ces cris... Le soir surtout, quand la nuit tombe par là-dessus, je vous assure que ce n'est pas gai... Ma femme, qui est encore jeune, a pris cet asile en horreur...

LE PROCUREUR

prenant une cigarette et l'allumant.

Oh ! Une femme, je comprends... Moi, j'ai une pitié profonde pour tous ces pauvres êtres. La folie est un mal si mystérieux... Nous en sommes tous si près¹¹ ! Je m'intéresse par humanité à ceux qui sont complètement fous, déments... et surtout à ceux qui ne le sont qu'à moitié, et qui savent encore raisonner... il y en a !

LE DIRECTEUR

Oh ! certainement !

LE PROCUREUR

J'en ai rencontré, dans d'autres asiles. J'ai causé avec des gens qui avaient encore une telle lucidité d'esprit qu'on avait souvent envie de se demander : « Ah ! ça, pourquoi donc est-il ici ? N'a-t-il pas été victime d'une erreur, d'une vengeance ? » Il y a là des questions qui présentent un intérêt passionnant... Elles sont difficiles et même troublantes pour notre conscience de magistrat...
(*il va à la cheminée et s'y adosse.*)

Voyons ce dossier...

LE DIRECTEUR

allant le chercher sur la table de droite,

Le voilà...

(*Il le tend au procureur.*)

LE PROCUREUR

feuilleter le dossier.

« L'affaire Raymond Bercier. »

(*Au directeur.*)

J'ai reçu de M. Bercier un grand nombre de lettres... Il proteste d'une façon très nette, très raisonnable, contre son internement... Il réclame sa sortie...

.....

¹¹ C'est aussi la conviction du dramaturge.

LE DIRECTEUR

La famille aussi...

LE PROCUREUR

trouvant un papier sur le dossier.

En effet, voici la demande...

LE DIRECTEUR

Je vous la recommande...

LE PROCUREUR

Pourquoi ?

LE DIRECTEUR

Elle est apostillée d'une manière intéressante.

LE PROCUREUR

Ah !

LE DIRECTEUR

désignant une pièce du procureur.

Voyez donc !

LE PROCUREUR

après avoir regardé.

Ça n'a pas d'importance !

LE DIRECTEUR

Vous savez que c'est un député qui...

LE PROCUREUR

La signature d'un député n'a rien à faire dans la question d'aliénation...

LE DIRECTEUR

En principe, c'est vrai... Je me disais pourtant que, tout de même... à un certain point de vue...

LE PROCUREUR

D'un ton qui n'admet pas de réplique.

Non !...

LE DIRECTEUR

Bien, bien, je n'insiste pas.

LE PROCUREUR

s'asseyant sur le canapé.

Vous connaissez l'avis du docteur Bernard sur ce malade ?

LE DIRECTEUR

Nullement, et n'étant pas médecin, je ne puis le remplacer.

LE PROCUREUR

Pourquoi n'est-il pas ici ?

LE DIRECTEUR

En effet, je m'étonne de son absence.

LE PROCUREUR

N'a-t-il pas été prévenu de mon arrivée ?

(Le directeur va à la table, sonne ; le surveillant entre).

LE DIRECTEUR

Le docteur Bernard n'est donc pas là ?

LE SURVEILLANT

s'avançant, en se découvrant.

Monsieur le Directeur ne sait donc pas ?... M. le docteur Bernard vient d'être appelé auprès d'un infirmier qui a été grièvement blessé.

LE PROCUREUR

se levant.

Ah!

LE DIRECTEUR

s'avançant vers le surveillant.

Blessé par qui ?

LE SURVEILLANT

Par un malade qui avait ramassé un éclat de verre... et qui l'a frappé violemment à la tempe... Il a eu une très forte hémorragie.

LE DIRECTEUR

ironique.

Hein ? Monsieur le Procureur ! Vous voyez ! Ces pauvres gens... Ils sont souvent dangereux...

LE PROCUREUR

froidement.

Je ne dis pas...

LE DIRECTEUR

au surveillant.

Priez donc le docteur Bernard de se hâter...

LE PROCUREUR

arrêtant le surveillant.

Non, laissez... En attendant, je vais entendre la famille de M. Bercier. Elle est là ?

LE SURVEILLANT

Oui, monsieur le Procureur, depuis longtemps.

LE PROCUREUR

Voulez-vous appeler Monsieur...

(cherchant)

Monsieur...

(Consultant son dossier.)

Lionel Bercier et Mme Raymond Bercier !

LE SURVEILLANT

Tout de suite.

(il sort à gauche en laissant la porte ouverte.)

LE PROCUREUR

en examinant le dossier, au directeur.

Ce dossier paraît intéressant, n'est-ce pas ?

LE DIRECTEUR

Je vous dirai que je n'ai pas eu le temps de le lire très attentivement...

VOIX DU SURVEILLANT

En coulisse.

M. Lionel Bercier... Madame Raymond Bercier...

LE DIRECTEUR

J'ai cependant remarqué une pièce...

LE PROCUREUR

Laquelle ?

LE DIRECTEUR

en désignant une.

Celle-ci...

LE PROCUREUR

Ah ! parfaitement.

Scène IV

LIONEL, LE PROCUREUR, LE DIRECTEUR

(Lionel vient d'entrer, il s'arrête sur le seuil.)

LE DIRECTEUR

relevant la tête et voyant Lionel.

Ah !

(Au procureur absorbé.)

Monsieur le Procureur...

LE PROCUREUR

se retournant et apercevant Lionel.

Monsieur...

LE DIRECTEUR

Prenez la peine d'entrer...

(Lionel s'avance au milieu de la scène.)

LE PROCUREUR

Vous êtes parent de M. Raymond Bercier qui est actuellement interné dans cet asile ?

LIONEL

Je suis son frère.

LE PROCUREUR

Quelle est votre profession ?

LIONEL

Ingénieur.

LE PROCUREUR

Vous habitez Rouen ?

LIONEL

8, quai du Havre.

LE PROCUREUR

Bien... Vous nous avez adressé une demande qui est signée de vous et de Mme Raymond Bercier, femme du malade. Elle vous a accompagné !

LIONEL

Non, monsieur.

LE PROCUREUR

Elle a pourtant reçu comme vous, ma convocation ?

LIONEL

En effet...

LE PROCUREUR

Pourquoi n'a-t-elle pas cru devoir se déranger ?

LIONEL

Elle est souffrante...

LE PROCUREUR

Je le regrette... Je le regrette beaucoup... car l'affaire est grave... et j'aurais voulu l'interroger moi-même... savoir quels sont ses sentiments véritables...

LIONEL

À quel sujet, monsieur ?

LE PROCUREUR

Mais au sujet de la mise en liberté de votre frère...

LIONEL

Ma belle-sœur est entièrement d'accord avec moi... C'est en son nom comme au mien que je fais cette démarche. Elle est profondément attachée à son mari ; elle souffre beaucoup d'être séparée de lui, et elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on le lui rende...

LE PROCUREUR

Vous l'affirmez ?...

LIONEL

Ma belle-sœur n'aurait pas apposé sa signature sur la demande de mise en liberté si elle...

LE PROCUREUR

l'arrêtant.

On peut signer d'abord, le regretter ensuite... L'absence de Mme Bercier aujourd'hui pourrait être considérée comme un désistement...

LE DIRECTEUR

qui s'est assis à la table, dos au public, et qui feuillette un registre.

En effet...

LIONEL

Voici qui démontre le contraire... Une lettre d'elle où elle s'excuse de ne pas venir, et me donne tout pouvoir de la représenter...
(Il tend un papier.)

LE PROCUREUR

le prenant.

Merci...

LIONEL

Si cette preuve ne suffit pas, en voici une autre... un certificat médical qui atteste qu'elle est réellement souffrante... J'ai fait

légaliser le certificat à la mairie avant de venir..
(*Il tend un autre papier.*)

LE PROCUREUR

examinant les pièces.

Oui... tout cela est en règle...

LE DIRECTEUR

auquel le procureur a repassé tous les papiers.

Monsieur a pensé à tout...

LIONEL

Ne le faut-il pas ? Quand on a affaire à une administration aussi pointilleuse !

LE PROCUREUR

Permettez...

LIONEL

D'ailleurs, Monsieur le Procureur, si Mme Bercier et moi réclavons l'élargissement de mon frère, c'est que depuis qu'il est ici, son état s'est complètement amélioré...

LE PROCUREUR

Nous allons nous en assurer...

LIONEL

continuant.

Je suis venu le voir souvent... J'ai passé des après-midi entières à causer avec lui pour l'étudier... Il se rend compte de tout... Il m'a même parlé de nos affaires... Qu'il ait eu un moment de folie, je n'en sais rien... Je laisse la question de côté... quoique... enfin ! Mais ce que j'affirme avec la plus grande énergie, c'est qu'actuellement, il est dans le même état d'équilibre, de bon sens, que vous et moi.

LE PROCUREUR

Je le souhaite, monsieur...

LIONEL

Aussi, vous ne savez pas tout ce que ce malheureux souffre moralement au milieu de ces fous... Chaque fois que je le quitte, c'est navrant ! Il veut me retenir... Il s'accroche à moi, comme un désespéré... On est obligé de le rentrer de force.

LE PROCUREUR

Au directeur.

Ce que dit Monsieur sur l'état de santé de son frère est-il exact ?

LE DIRECTEUR

qui tourne les pages de son registre.

Je feuillette justement les registres d'observations...

LE PROCUREUR

Voulez-vous voir ?...

LE DIRECTEUR

C'est bien facile... Toutes les indications nécessaires sur l'état des malades sont données tous les mois par M. le docteur Bernard, qui est un modèle d'ordre et de conscience...

Scène V

LES MÊMES, LE DR BERNARD

LE DR BERNARD

qui est entré par le fond, sans bruit, pendant cette dernière réplique, avec un geste de la main au directeur.

Merci...

LE DIRECTEUR

relevant la tête.

Ah ! je ne vous savais pas là...

(Présentant le docteur au procureur.)

Monsieur le Procureur, M. le docteur Bernard...

LE DOCTEUR

au procurcur, en serrant la main que ce dernier lui tend.

Monsieur le Procureur, vous connaissez la raison de mon retard ?

LE PROCUREUR

Vous êtes tout excusé... Votre blessé va mieux ?

LE DOCTEUR

Beaucoup mieux.

LE PROCUREUR

allant s'asseoir dans le fauteuil, derrière le bureau.

Nous nous occupons en ce moment d'un de vos malades : M. Bercier...

LE DIRECTEUR

Celui qui occupe le pavillon 7...

LE DOCTEUR

Ah ! parfaitement...

LE PROCUREUR

désignant Lionel.

Monsieur, que je vous présente, est M. Lionel Bercier, son frère.

LE DOCTEUR

saluant.

Je crois avoir vu plusieurs fois Monsieur dans le service...

LIONEL

très froid.

En effet, je suis venu souvent rendre visite à mon frère... C'est tout naturel...

LE DOCTEUR

avec un sourire.

C'est tout naturel...

LE PROCUREUR

reprenant,

M. Lionel Bercier nous a adressé une demande sur laquelle je désire avoir votre opinion...

(Au docteur.)

Mais asseyez-vous donc...

(Le docteur s'assied près du bureau.)

Et vous aussi, Monsieur Bercier.

(Lionel s'assied sur le canapé.)

Ayant constaté que, grâce à vos bons soins, son frère présente actuellement une amélioration qu'on peut qualifier de notable, M. Bercier demande... désire qu'il soit rendu à sa famille...

LE DOCTEUR

à Lionel.

Oh ! vous m'en demandez beaucoup...

(Au procureur.)

Je le regrette, Monsieur le Procureur, mais je m'y oppose...

LIONEL

Comment ?

LE DOCTEUR

à Lionel, très nettement.

Oui, Monsieur, je m'y oppose formellement !...

LIONEL

avec une grande émotion.

Ah ! par exemple ! Et pourquoi vous y opposez-vous ?... Pourquoi ? Pour quelle raison ?... De quel droit ?...

LE DOCTEUR

Votre émotion, Monsieur, est très légitime !... Vous avez une grande affection pour votre frère, et vous souffrez de ne pas l'avoir avec vous, chez vous... Mais l'affection ne doit pas être poussée jusqu'à l'aveuglement !... Et si je vous rendais votre frère, ce serait une imprudence qui pourrait vous coûter cher, je vous en réponds...

(Au procureur.)

Ce sont des malades extrêmement dangereux ; ils le sont pour eux, d'abord, et aussi — surtout — pour les autres, pour leur famille. Nous les appelons des délirants chroniques... des persécutés, si vous aimez mieux. Mais, peu vous importe ; en tout cas, ce sont des malades à enfermer !...

LIONEL

très nerveux.

Ah ! Ah ! à enfermer... C'est bien ça... à enfermer... Et combien de temps avez-vous l'intention de l'enfermer ?...

LE DOCTEUR

Oh ! ça !...

(Geste d'ignorance.)

LE PROCUREUR

Est-ce qu'on peut les guérir ?

LE DOCTEUR

Rarement.

LIONEL

avec une colère qui gronde, se levant.

Enfin, je comprends... Vous tenez mon frère, et vous ne voulez plus le lâcher...

LE DOCTEUR

Mais, Monsieur...

LIONEL

continuant.

... Vous avez mis dans votre tête cette décision implacable ; vous osez condamner un malheureux à perpétuité, comme si vous étiez sûr de votre science, comme si vous étiez infailible !...

LE DOCTEUR

Si vous n'avez pas confiance en moi, faites contrôler mon diagnostic par un confrère. Moi, je ne crains rien.

LIONEL

marchant fébrilement dans la pièce.

Vous ne craignez rien, parce que les médecins sont comme les loups ; ils ne se mangent pas entre eux... Je me méfie de tous les médecins... Je suis payé pour ça...

LE DOCTEUR

C'est votre affaire. Mais quand il faut décider si un homme est aliéné, à qui peut-on s'adresser, sinon à un médecin.

LIONEL

Pardon... il y a aussi les magistrats... La loi a établi un contrôle sur les médecins, heureusement ! ce contrôle est souverain, il est exercé par les procureurs...

(Désignant le procureur.)

Voilà pourquoi Monsieur est ici. Il est ici et il va juger...

LE DOCTEUR

C'est-à-dire ?

LIONEL

élevant la voix.

C'est-à-dire que je vous somme de lui prouver, ainsi qu'à moi,

que mon frère est réellement fou... Je vous somme de nous l'expliquer, de nous le démontrer, par des faits certains, précis, que tout le monde puisse comprendre... ou sans cela...

LE DOCTEUR

Ou sans cela ?

LIONEL

menaçant.

Je verrai ce qu'il me reste à faire...

(Il se rassied.)

LE DOCTEUR

Je ne crains les menaces de personne...

LE PROCUREUR

intervenant.

Ça suffit.

(Après un temps.)

Docteur, il est évident que M. Bercier a tort dans la forme ; il n'est question ici ni de sommation, ni de menace, mais de discuter un cas qui peut être difficile... Seulement, si je désapprouve le ton agressif de Monsieur, je suis obligé d'ajouter qu'au fond sa requête est légitime ; il vous demande une justification de votre diagnostic. Il s'agit de son frère... il veut savoir... C'est tout naturel... J'ajoute même que sa demande est conforme à l'esprit de la loi...

LIONEL

essayant de convaincre le procureur.

Depuis deux mois. Monsieur le Procureur, que j'étudie mon frère, je n'ai jamais surpris en lui la moindre idée incohérente, le moindre mot suspect... Et vous-même, Monsieur le Procureur, vous avez reçu ses lettres... Vous avez pu juger..

LE PROCUREUR

Je reconnais en effet que ses lettres sont pleines de bon sens...

LE DOCTEUR

au procureur.

On peut être fou avec toutes les apparences de la raison¹²...

LIONEL

railleur.

Ça c'est curieux !

LE DOCTEUR

Ça peut vous paraître curieux ! Mais cela est.

(Au procureur.)

Un fou peut avoir l'air raisonnable, s'il a assez d'intelligence, d'ingéniosité, de volonté, pour cacher sa folie.

(À Lionel.)

Et c'est le cas de tous les persécutés, qui sont prodigieux de dissimulation, d'hypocrisie !

(Au procureur.)

Mais un aliéniste ne s'y trompe pas !

LIONEL

Et en quoi d'après vous, consiste la folie de mon frère ?

LE DOCTEUR

se tournant vers Lionel.

Elle consiste dans un délire ; un délire compliqué, obscur, dangereux surtout, le délire des persécutés ou plutôt des persécuteurs, car ces gens-là s'imaginent que tout le monde leur en veut, que leurs meilleurs amis ourdissent contre eux des complots : ils entendent la nuit des voix qui leur crient des injures ; et comme

.....

¹² Le docteur pense à la paranoïa, trouble mental sans phénomène hallucinatoire ni déficit intellectuel. Le malade peut s'exprimer d'une manière cohérente en voulant dissimuler son délire.

ils se croient menacés dans leur orgueil, dans leur honneur, et surtout dans leur vie, ils prennent l'offensive, ils frappent et ils tuent... Voilà, monsieur, la maladie de votre frère !

LIONEL

Vous prétendez que mon frère est fou ? Soit. Faites-le venir. Interrogez-le devant ces messieurs, devant moi. Nous verrons bien s'il déraisonne...

LE DOCTEUR

Je ne puis répondre que votre frère va déraisonner au moment nécessaire.

LIONEL

ironique.

Vous voyez !

LE DOCTEUR

Il peut arriver à dissimuler son délire devant certains témoins...

LIONEL

S'il le dissimule si bien, c'est qu'il n'en a pas !

LE DOCTEUR

énervé se lève, va vers Lionel et, avec une grande énergie.

Écoutez-moi, Monsieur Bercier, je vous affirme que votre frère est fou.

LIONEL

se levant, furieux.

Il ne s'agit pas d'affirmer, mais de prouver. Ça, c'est moins commode, n'est-ce pas ? L'internement de mon frère, vous êtes incapable de le justifier...

LE PROCUREUR

voulant l'arrêter.

Assez...

LIONEL

continuant.

C'est de la séquestration arbitraire...

LE DOCTEUR

se levant aussi.

Monsieur !

LIONEL

au paroxysme de la colère, criant.

Oui, monsieur, je le répète... de la séquestration arbitraire...

LE PROCUREUR

arrivant à imposer silence.

Assez !... Ces disputes sont déplacées et intolérables ! Devant une affaire aussi grave, nous devons tous, quelle que soit notre opinion, garder notre sang-froid. Monsieur Bercier, je vous demande pour la seconde et dernière fois de laisser parler le docteur sans l'interrompre, car il n'a pas tout dit. Si vous ne pouvez vous contenir, je vous prierai de sortir.

(Au médecin.)

Docteur, je suis certain que cette preuve qu'on vous demande, vous allez nous la fournir. Vous avez dit que votre malade est un délirant. Vous n'avez pas prononcé ce mot à la légère... Vous êtes un praticien prudent et expérimenté, dans lequel on peut avoir toute confiance. Je vous demande de nous démontrer le délire de M. Bercier.

LE DOCTEUR

après un temps, l'air soucieux.

Soit, Monsieur le Procureur ; puisque vous le voulez, je vais tenter cette démonstration. Faites venir ce malade.

LE PROCUREUR

à Lionel.

Pendant que votre frère sera là, monsieur, je vous prie de ne pas intervenir...

LE DIRECTEUR

sonne, le surveillant entre de gauche.

Veillez amener M. Raymond Bercier.

LE SURVEILLANT

Bien, Monsieur le Directeur...

(il sort au fond.)

LE DOCTEUR

Il est certain que si on me gêne dans mon interrogatoire, je ne répons de rien.

LE PROCUREUR

Personne n'interviendra, je vous le promets. Monsieur le Directeur, voulez-vous prendre quelques notes, afin qu'il reste un procès-verbal de cette séance...

LE DIRECTEUR

Très volontiers,

(il s'installe au bureau, sur la chaise où s'était tout à l'heure assis le docteur, face au public.)

LE DOCTEUR

se promenant de long en large.

D'ordinaire, nous ne consentons pas à faire sur nos aliénés ces sortes d'expériences publiques. Mais devant l'attitude de Monsieur...

LIONEL

Mon attitude est toute naturelle : c'est celle d'un homme indigné, qui vous porte un défi...

LE PROCUREUR

Il n'y a pas de défi !... Je ne l'accepte pas... Il n'y a ici que des gens de bonne foi, réunis pour chercher la vérité, et éviter qu'il se commette une erreur...

LIONEL

Voilà ! c'est tout ce que je demande...

LE DOCTEUR

haussant les épaules.

C'est bien, c'est bien.

(Le surveillant entre.)

LE DIRECTEUR

Eh bien ?

LE SURVEILLANT

M. Bercier est là...

LE DIRECTEUR

Faites-le entrer...

(Le surveillant sort un instant.)

LE DOCTEUR

allant à la porte qui est restée ouverte.

Entrez donc, monsieur Bercier, je vous en prie.

Scène VI

LES MÊMES, RAYMOND

RAYMOND

sur le seuil.

Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

(Raymond est en noir, sans col ni cravate. Derrière lui entre le surveillant en chef qui referme la porte et reste devant, immobile, pendant toute la scène.)

LE DOCTEUR

Entrez !

RAYMOND

Que me veut-on encore ?

LE DOCTEUR

Rassurez-vous, Monsieur Bercier. On veut vous demander un simple renseignement. Il y a là une personne qui désire causer avec vous...

RAYMOND

méfiant.

Quelle personne ?

LE DOCTEUR

montrant le procureur.

Monsieur !

RAYMOND

s'avançant.

Qui êtes-vous, Monsieur ? Je ne vous connais pas.

LE PROCUREUR

se levant.

Je suis le Procureur de la République, Vous m'avez écrit plusieurs lettres pour m'expliquer la pénible situation où vous vous trouvez... J'ai lu ces lettres avec un grand intérêt, comme c'était mon devoir. Et c'est pour vous entendre... pour écouter toutes les confidences que vous avez à me faire, que je suis venu ce matin, tout exprès, à l'asile.

RAYMOND

Est-ce vrai ?

LIONEL

s'avançant vers son frère.

Mais oui, Raymond.

RAYMOND

Ah ! tu es ici, toi ?...

(il va à lui et lui serre rapidement la main.)

LE PROCUREUR

voulant mettre de la bonhomie dans la conversation.

Mais je vous tiens debout... Asseyez-vous, messieurs.

(On s'assied. Raymond s'assied sur une chaise face au procureur ; Lionel sur le canapé. Le docteur se promène à droite, songeur.)

LE PROCUREUR

Monsieur Bercier, je vous écoute avec la plus vive sympathie... J'ai là toute votre correspondance... Avez-vous quoi que ce soit à y ajouter ? Je sais combien vous avez souffert... Vous pouvez nous parler sans crainte... vous pouvez tout nous dire... C'est un ami qui vous écoute.

RAYMOND

parlant lentement, avec un grand calme.

Si c'est vrai que vous avez lu mes lettres, qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ! Je ne pourrais que me répéter... Il y a trois mois, j'étais à la maison dans mon cabinet de travail... Il était à peu près cinq heures de l'après-midi. Il ne s'était produit rien d'insolite... *(Réfléchissant.)*

Si... il faut le dire... J'avais eu, la veille au soir, avec ma femme, une discussion... Cette discussion avait eu un caractère particulier... Mais enfin ça, ça me regarde... c'est une affaire à régler entre elle

et moi... Je me trouvais donc seul, quand deux individus que je ne connaissais pas ont fait irruption dans mon domicile... Ils avaient des figures patibulaires... Ils se sont jetés sur moi, et ils m'ont enchaîné... J'ai cru d'abord que c'étaient des apaches... Il paraît que c'étaient des agents de police... On ne m'a communiqué aucun mandat de justice ; on m'a tout simplement arrêté. Car c'est là une arrestation ! On m'a jeté dans une voiture et enfermé ici, dans cette prison... Voilà trois mois. Depuis ce temps, je ne cesse de supplier, d'implorer ceux qui m'entourent, pour qu'ils me disent, quel est le crime que j'ai commis... J'attends toujours.

LE PROCUREUR

Pardon, Monsieur Bercier, vous êtes trop intelligent pour qu'on ne vous dise pas nettement les choses comme elles sont... Vous n'êtes pas ici dans une prison.

RAYMOND

Oh ! c'est la même chose !

LE PROCUREUR

Vous êtes dans un asile, et si on vous y a conduit, c'est qu'on a pensé, à tort ou à raison, que vous étiez malade, et que vous aviez besoin de soins.

RAYMOND

Saint-Léger est un asile d'aliénés, tout le monde le sait, et si on m'a mis ici, c'est parce qu'on a cru que j'étais fou... Voilà ce que vous voulez dire, Monsieur le Procureur ?

LE PROCUREUR

Mais...

RAYMOND

Ne craignez pas d'employer les mots exacts. On a voulu me faire passer pour fou...

(Avec une profonde énergie.)

Eh bien, non ! Je ne suis pas fou, je ne l'ai jamais été, je n'ai jamais rien dit d'incohérent... j'ai bien toute ma tête, aussi bien que les personnes présentes... J'ai pu m'emporter contre cette séquestration, mais ceux qui me surveillent et qui m'épient ne pourraient pas citer une seule de mes actions ou de mes paroles qui soient extravagantes. D'ailleurs, Monsieur le Procureur, ma prétendue folie, personne n'y croit. Ça n'a été qu'un prétexte qu'on a imaginé pour se débarrasser de moi¹³.

LE PROCUREUR

Ne croyez pas cela...

RAYMOND

continuant.

Et c'est abominable ! Plutôt que de rester ici, j'aimerais mieux avoir commis un crime... avoir tué ou volé, je serais moins malheureux...

LIONEL

Raymond !...

RAYMOND

... Au moins, j'aurais été condamné par des juges, je saurais combien de temps j'ai à faire... J'en aurais pour cinq ans, dix ans... peut-être davantage, mais ce serait fixé d'avance. Je le saurais... Mais je n'ai commis aucun crime, je suis innocent... Je suis entre les mains des médecins !... et s'ils s'imaginent que je suis fou,
.....

¹³ Cf. « Les délires de persécution et de préjudice sont les thèmes délirants les plus fréquents. Ils induisent, chez les sujets psychotiques (paranoïaques ou schizophrènes) qui en souffrent, un climat émotionnel, fait d'angoisse et de peur, qui suscite, la plupart du temps, des réactions de défense pathologique. Ces réactions de défense sont faites de comportements d'évitement ou de fuite, voire, quelquefois, d'agressions contre les persécuteurs », (J.-P. Bouchard, « Violences, homicides et délires de persécution », *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, vol. 163, décembre 2005, p. 820).

je ne peux plus savoir quand je sortirai d'ici...

(Avec une émotion douloureuse.)

J'en ai peut-être pour toute ma vie...

LIONEL

Mais non !

LE DOCTEUR

Calmez-vous !

LE PROCUREUR

Mais oui, calmez-vous...

RAYMOND

se révoltant.

Alors, pourquoi me refuse-t-on ma sortie ?...

LE PROCUREUR

Nous ne vous la refusons pas...

(À ce moment le docteur s'est penché vers le procureur et lui a parlé à l'oreille.)

Mais voici le docteur qui désire vous demander quelques renseignements.

RAYMOND

Ah !

(Il veut se lever.)

LE DOCTEUR

Ne vous dérangez pas, Monsieur Bercier, je vais venir auprès de vous. Nous avons à causer tous les deux...

(Comme Lionel, qui s'est assis sur le canapé, a fait un mouvement au moment où le docteur prenait une chaise qui se trouve près du canapé, le docteur lui fait avec la main un signe qui demande le silence.)

RAYMOND

qui s'est aperçu que le docteur faisait un signe derrière son dos.
Qu'est-ce que vous venez de faire ?

LE DOCTEUR

Mais... rien du tout...

RAYMOND

Je croyais...

LE DOCTEUR

Vous pensiez que je voulais vous influencer ? Par quelque fluide nerveux, magnétique !...

RAYMOND

le regardant bien en face.

Oh ! je ne suis pas si bête !

LE DOCTEUR

qui s'est assis vis-à-vis de Raymond, les yeux dans ses yeux.

Je vous disais ça par plaisanterie.

RAYMOND

agressif.

Je l'entends bien ainsi.

LE DOCTEUR

d'un ton doux, confidentiel.

Je comprends que vous vouliez quitter l'asile, mon cher Monsieur Bercier... Je le comprends. À votre place, je ferais de même, car ici, je sais qu'on vous cause bien des ennuis.

RAYMOND

Oh ! à moi comme à d'autres !

LE DOCTEUR

Peut-être à vous plus qu'à d'autres !

RAYMOND

Pourquoi me dites-vous ça ?

LE DOCTEUR

Parce que je pense à certaines choses que vous m'avez apprises un jour... et que je voudrais que vous répétiez à M. le Procureur, car il a, lui, l'autorité nécessaire pour empêcher toutes les misères qu'on vous fait !

RAYMOND

Qu'on me fait, quand cela ?

LE DOCTEUR

La nuit. Il me semble que pendant la nuit chacun a le droit de se reposer tranquillement. Mais pour vous... il n'y a pas, il n'y a jamais de repos.

RAYMOND

Comment ?

LE DOCTEUR

Dans le silence de la nuit, que de bruits on entend, n'est-ce pas ? Le vent qui siffle... des portes qui s'ouvrent et qui se ferment... des pas qui se dissimulent, souvent aussi des voix.

RAYMOND

qui pendant les phrases du docteur s'est penché vers ce dernier comme hypnotisé par son regard.

Des voix¹⁴...

LE DOCTEUR

Oui, des voix qui viennent on ne sait d'où et qui prononcent des mots... Vous me l'avez raconté. Vous en avez entendu, n'est-ce pas, de ces voix mystérieuses ?

(il jette un regard au Procureur.)

.....

¹⁴ Il a des hallucinations auditives.

RAYMOND

s'étant aperçu de ce regard, se ressaisissant.

J'ai entendu la voix de mon infirmier.

LE DOCTEUR

Ah ! c'était lui !

RAYMOND

Mais oui... Cet infirmier est un ivrogne... L'administration aurait pu mieux choisir.

LE DOCTEUR

Qu'est-ce qu'il vous dit, la nuit ?

RAYMOND

Il ne me dit rien, mais il découche pour aller au cabaret.

LE DOCTEUR

À cette heure l'asile est fermé...

RAYMOND

Il saute les murs. Il revient vers deux heures du matin, et, comme il est saoul, il fait beaucoup de bruit et ça me réveille. Je me suis déjà plaint au surveillant en chef...

LE DOCTEUR

au surveillant,

C'est exact ?

LE SURVEILLANT

Oui, Monsieur le Docteur.

RAYMOND

avec calme.

Je ne sais pas si c'est ça que vous vouliez que je répète à M. le Procureur...

LE DOCTEUR

un peu démonté.

Mais certainement c'est cela...

LE SURVEILLANT

continuant au docteur.

Cet homme n'avait pas de conduite. On l'a renvoyé...

LE DOCTEUR

Bien... très bien...

(Un silence, à Raymond.)

Et depuis qu'on vous a changé votre infirmier, plus de bruit ?

RAYMOND

Plus rien. Le nouveau a l'air très tranquille...

LE DOCTEUR

À la bonne heure, j'en suis fort aise... Mais il n'y a pas que ces misères-là, malheureusement... Les petits ennuis d'infirmiers, ce n'est pas bien grave. Ce sont des domestiques, quand on n'est pas content d'eux on les chasse...

(Se rapprochant de Raymond.)

Il y a dans la vie d'autres ennuis, des ennuis plus graves, plus intimes...

RAYMOND

Certes, il doit y en avoir.

LE DOCTEUR

Il y en a. Je vous l'ai entendu dire.

RAYMOND

avec sang-froid.

Moi !...

LE DOCTEUR

Je vous l'ai entendu dire plusieurs fois.

RAYMOND

Je ne me souviens pas.

LE DOCTEUR

Mais si... rappelez-vous...

RAYMOND

Vous devez me confondre avec un autre.

LE DOCTEUR

Je ne confonds pas... C'est bien vous... Et vous devinez à qui je fais allusion ?

(À voix plus basse.)

À votre femme !...

RAYMOND

pâlissant.

Ma femme ?...

LE DOCTEUR

Ah ! ah ! vous voyez, la mémoire vous revient... Oui, votre femme... Vous avez eu des difficultés avec elle, n'est-ce pas ? Vous avez eu des scènes d'une violence extraordinaire... Vous avez cru qu'elle vous trompait¹⁵ ?...

RAYMOND

L'idée... oui... cette idée m'est passée par la tête...

LE DOCTEUR

Vous avez eu aussi l'idée de la tuer, n'est-ce pas ?

.....
¹⁵ Le syndrome délirant se caractérise par l'existence de thèmes délirants. L'un d'eux est celui de la jalousie. Raymond souffre aussi de la manie de persécution.

RAYMOND

très ému, à voix basse.

C'est vrai... C'est vrai... J'ai eu un moment cette idée terrible... mais je l'ai chassée.

LE DOCTEUR

Chassée ! Pourquoi ?...

RAYMOND

énergiquement.

Parce que je me suis aperçu qu'elle n'était pas coupable... Que c'était au contraire la plus dévouée, la meilleure, la plus honnête des femmes !...

LE DOCTEUR

Et si cette idée vous reprenait ?

RAYMOND

protestant.

Oh ! non, jamais... Vous avez dissipé mes mauvais soupçons, à force de discussions patientes, vous m'avez guéri...

LE DOCTEUR

se levant et jetant un coup d'œil au procureur.

Guéri ! vous avez dit guéri !... Vous reconnaissez donc que vous avez été fou ?

RAYMOND

qui a surpris le regard du docteur au procureur.

Non, Monsieur... La passion n'est pas de la folie... Un fou vit toujours dans son erreur. Moi je m'en suis débarrassé...

LE PROCUREUR

à mi-voix.

Très juste.

LE DOCTEUR

Très juste, en effet.

(Un silence.)

Je viens, mon cher Monsieur Bercier, de vous soumettre à une petite épreuve. Je voulais savoir par moi-même où vous en étiez de votre délire... Je suis content de vous. Je vous trouve très amélioré. Vous avez du bon sens, du jugement... Ces messieurs ont pu s'en rendre compte.

LE PROCUREUR

C'est vrai...

LE DOCTEUR

Jusqu'ici, je m'étais opposé à votre sortie... Oh ! absolument. Eh bien, si M. le Procureur m'en prie un peu, je suis capable de signer votre exeat¹⁶.

(il s'avance à la table, face au procureur qui s'est levé, et lui fait rapidement avec la main un signe qui veut dire : Non, pas du tout.)

RAYMOND

se levant avec un cri de joie.

Enfin !

LIONEL

même jeu.

Ça y est !...

LE DOCTEUR

Vous voyez bien que les médecins ne sont pas des geôliers. Monsieur le Directeur, voulez-vous me permettre...

(Le directeur se lève, lui cède sa place. Le docteur s'assied. Il prend du papier, une plume. Un grand temps. Puis il trempe

.....

¹⁶ Permission de sortir, billet de sortie.

sa plume dans l'encrier, va écrire, hésite. Lionel et Raymond suivent anxieusement cette scène.)

LE DOCTEUR

Seulement...

(il s'arrête à nouveau et regarde le procureur comme pour lui dire : Attention !...)

Seulement, comme je vous porte grand intérêt...

RAYMOND

Vous êtes bien bon...

LE DOCTEUR

Je me permets de vous donner un conseil. Quand vous nous quitterez, où irez-vous ?

RAYMOND

Chez moi.

LE DOCTEUR

À Rouen ?

RAYMOND

Naturellement, puisque j'y ai mon domicile, mes travaux...

LE DOCTEUR

Voilà ce que je craignais ! Vous allez tout de suite vous remettre au travail.

RAYMOND

Le travail ne me fait pas peur !

LE DOCTEUR

Oui, mais tel que je vous connais, avec votre nature nerveuse, sensible, vous allez vous refaire du mauvais sang...

RAYMOND

Pourquoi ?

LE DOCTEUR

tout en ayant l'air d'écrire et de ne pas regarder Raymond.

Ne m'avez-vous pas dit que les affaires étaient très difficiles, que vous étiez entouré de jaloux, d'envieux, d'ennemis...

(Au mot d'ennemis lancé exprès par le docteur, Raymond tressaille, le docteur ne le perd pas des yeux.)

RAYMOND

très ému.

Tout le monde en a...

LE DOCTEUR

Surtout quand on occupe une situation importante comme la vôtre.

RAYMOND

Certainement !

LE DOCTEUR

lui tendant un piège.

On est victime de telles indignités... Tout le monde vous en veut...

RAYMOND

C'est vrai...

LE DOCTEUR

Tout le monde vous guette... tout le monde complotte contre vous...

RAYMOND

sans voir le piège tendu.

Il y a longtemps que je m'en suis aperçu.

LE DOCTEUR

se levant sans que Raymond le remarque.

Ah ! vraiment...

RAYMOND

Depuis que je suis dans les affaires, j'en ai vu de dures, allez ! Pourtant je suis un honnête homme, je n'ai jamais rien fait à personne.

(S'exaltant peu à peu.)

Eh bien, j'ai été cerné, traqué par une bande qui en voulait non seulement à mon honneur mais à mon argent... Vous parlez de complot ? Si je vous disais ce qui m'est arrivé... ce qu'on m'a fait, à moi ? C'est à n'y pas croire... C'est une histoire à faire frémir...

(Le procureur s'est levé.)

LIONEL

intervenant avec vivacité.

Mon frère a raison. Nous avons été victimes dans nos affaires d'un véritable complot.

LE DOCTEUR

furieux de l'intervention.

Mais...

LIONEL

continuant.

... On nous a fait toutes les infamies possibles.

(À Raymond.)

C'est à ça que tu faisais allusion, n'est-ce pas ?

RAYMOND

se ressaisissant et très maître de lui.

Oui... c'est à ça...

LIONEL

C'est qu'à t'entendre, ces Messieurs auraient pu croire...

RAYMOND

regardant le docteur et le procureur bien en face.

Ils auraient pu croire quoi ?...

LE DOCTEUR

le regardant les yeux dans les yeux.

On aurait pu croire que vous exagériez vos griefs, mon cher monsieur Bercier... Mais moi, je sais bien que non... et ces Messieurs pourront s'en convaincre si vous voulez nous donner encore quelques détails.

RAYMOND

Sur quoi ?

LE DOCTEUR

le poussant davantage, avec une nervosité mal dissimulée.

Sur cette affaire dont vous parliez... Sur ce complot...

RAYMOND

l'arrêtant net.

Non... docteur... non... Depuis un quart d'heure vous cherchez par vos insinuations, à me troubler, à me circonvenir, pour montrer à ces Messieurs que je n'ai plus ma tête à moi... Ce manège-là, il y a trois mois qu'il dure... trois mois que vous vous livrez à des interrogatoires sans fin, pendant lesquels je vois qu'on écrit tout ce que je dis et probablement ce que je ne dis pas...

LE DOCTEUR

Oh ! monsieur Bercier...

RAYMOND

Si je réponds à vos questions, je suis fou... Si je garde le silence, je suis fou... Si j'ai de l'émotion, si je m'indigne à certains souve-

nirs, je suis fou... J'en ai assez ! Je déclare qu'à partir de ce moment, vous aurez beau faire et beau dire, je ne répondrai plus !

(Il se tourne du côté de son frère, dos au docteur. Un temps. Le procureur reste songeur.)

LE PROCUREUR

après un silence, bas au docteur.

Voulez-vous continuer à l'interroger ?

LE DOCTEUR

bas au procureur, en remontant au fond.

Il n'y a plus rien à faire... Il est buté...

LE DIRECTEUR

au docteur.

Vous n'avez plus besoin de M. Bercier ?

LE DOCTEUR

Non...

LE DIRECTEUR

Alors, dans ce cas...

(Au surveillant.)

Veillez accompagner Monsieur à son pavillon...

LE SURVEILLANT

s'avançant.

Bien, monsieur le Directeur.

RAYMOND

reculant.

Je ne veux pas !...

LE DOCTEUR

Allons, voyons, monsieur Bercier...

LE PROCUREUR

qui est resté pensif depuis les dernières paroles de Raymond, à l'infirmier.

Attendez !...

RAYMOND

Je proteste !...

LIONEL

avec éclat.

Après l'interrogatoire auquel je viens d'assister, il est impossible, monsieur le Procureur, que vous reteniez mon frère plus longtemps...

RAYMOND

avec indignation.

Monsieur le Procureur, si vous ne me rendez pas justice, je vous préviens que j'aurai recours à la violence.

LIONEL

Tu en auras le droit !

LE PROCUREUR

à Lionel et à Raymond.

Voyons, du calme !

(Un silence.)

Avant de prendre une décision, j'ai besoin de causer quelques instants avec le docteur Bernard.

(À Raymond.)

Pendant ce temps, monsieur Bercier, veuillez m'attendre là, dans le parloir. Vous n'avez rien à craindre... votre frère vous tiendra compagnie...

LIONEL

Bien, monsieur le Procureur.

(À son frère.)

Viens, Raymond, viens... N'aie pas peur... Va... Je suis là !...

RAYMOND

Sois tranquille, je saurai me défendre !

(Le surveillant leur ouvre la porte de gauche. Raymond et Lionel sortent. L'infirmier referme la porte derrière eux.)

LE DIRECTEUR

à l'infirmier.

C'est bien... laissez-nous...

(Le surveillant sort au fond.)

Scène VII

LE DOCTEUR, LE PROCUREUR, LE DIRECTEUR

Le Procureur, une fois l'infirmier sorti, fait quelques pas, l'air soucieux. Le Directeur se rapproche du Dr Bernard, et lui parle rapidement, à voix basse.

LE DIRECTEUR

Savez-vous ce que je ferais à votre place ? Je dirais à la famille : « Vous voulez reprendre votre malade ? Eh bien, tenez, le voilà ! Emmenez-le, foutez-moi la paix... Et surtout pas d'histoires ! Ce n'est pas votre avis ?

LE DOCTEUR

sèchement.

Non.

LE DIRECTEUR

Vous avez tort... rudement tort.

(Le Procureur s'est dirigé lentement vers le bureau, comme s'il avait pris une décision.)

LE DOCTEUR

voyant que le procureur ne dit rien.

Eh bien, monsieur le Procureur ?

LE PROCUREUR

tout en arrangeant des papiers dans sa serviette.

Eh bien, voulez-vous mon avis ? Si M. Bercier a été autrefois malade, il me semble aujourd'hui guéri...

LE DOCTEUR

avec stupéfaction.

Guéri ! Vous ne l'avez donc pas examiné pendant que je l'interrogeais ?...

LE PROCUREUR

Si... très attentivement.

LE DOCTEUR

Alors, vous avez dû remarquer ses hésitations, ses réticences, son émotion ?

LE PROCUREUR

Le malheureux ! Voilà trois mois qu'il est enfermé ici sous la plus grave des accusations !

LE DOCTEUR

Ce n'est pas une accusation !

LE PROCUREUR

C'est pire ! Depuis trois mois, il vit anxieux, inquiet, n'ayant sous les yeux que des spectacles troublants.

LE DOCTEUR

En tout cas, vous avez dû vous rendre compte que cet homme a une allure mystérieuse, inquiétante.

LE PROCUREUR

Tout paraît inquiétant dans ce milieu !

LE DOCTEUR

Ses gestes, ses paroles, jusqu'à ses silences sont d'un aliéné !...

LE PROCUREUR

allant chercher son manteau et son chapeau qu'il a déposés sur le canapé au début de l'acte.

Il ne délire pas. Il a la pleine conscience de ce qu'il dit.

LE DOCTEUR

De ce qu'il veut dire.

LE PROCUREUR

Enfin, n'importe... Il n'est pas dangereux, on peut lui rendre sa liberté...

LE DOCTEUR

s'emballant.

Pas dangereux ! Mais, monsieur le procureur. M. Bercier est un persécuté, j'en suis sûr... Tout à l'heure j'ai cru le tenir, j'ai senti son regard qui vacillait, mais son frère est intervenu, l'a empêché de se démasquer. Mais il a en lui l'idée, l'obsession de tuer ; peut-être a-t-il déjà choisi sa victime. On ne sait pas !... Si nous le lâchons, nous nous rendons les complices d'un meurtre...

LE PROCUREUR

qui a remis son pardessus et qui est revenu à la table prendre sa serviette, d'un ton sec.

Rien de tout cela n'est prouvé... monsieur...

LE DOCTEUR

Pour vous peut-être, qui ne faites que passer ; mais pour moi, qui l'étudie sans cesse depuis des mois...

LE PROCUREUR

élevant la voix.

Vous qui l'étudiez sans cesse, vous n'avez pas la moindre preuve à apporter...

LE DOCTEUR

J'ai en tout cas mon expérience de praticien.

LE PROCUREUR

s'emballant aussi.

Elle ne suffit pas pour faire condamner quelqu'un.

LE DOCTEUR

Elle suffit tout au moins pour provoquer un doute.

LE PROCUREUR

Le doute ne doit profiter qu'à celui qu'on accuse... Magistrat, je ne condamne que sur une conviction, et ma conviction est que vous avez commis une erreur qui a entraîné une séquestration arbitraire...

LE DOCTEUR

C'est votre dernier mot ?

LE PROCUREUR

Non, Monsieur, Je dois ajouter que votre attitude me paraît singulière. On dirait que vous n'avez qu'une seule pensée : retenir ce malheureux à l'asile. On dirait que c'est votre proie, et vous la défendez contre nous avec une âpreté que je trouve regrettable.

LE DOCTEUR

Si nous nous comprenons si mal, je n'ai plus rien à ajouter... Faites ce que vous voudrez !... Vous êtes le maître de la situation, puisque la loi a commis cette faute de vous donner le pas sur moi et de faire juger en dernier ressort un malade par un magistrat ! Mais de toute manière, je tiens à protester devant M. le Directeur, et devant vous, afin de dégager ma responsabilité.

LE PROCUREUR

avec hauteur.

Vous n'avez aucune responsabilité... puisque je vous couvre.

LE DOCTEUR

Je vous demande pardon, j'ai une responsabilité morale. Je suis ici pour défendre la société contre un meurtrier.

LE PROCUREUR

Et moi, je défends une famille contre l'arbitraire, un malheureux innocent contre une erreur médicale...

LE DOCTEUR

Vous allez renouveler l'histoire de l'Ogresse que les tribunaux ont mise en liberté ! Elle continue à étrangler des enfants !

LE PROCUREUR

Et vous, sous prétexte de science, vous voulez nous ramener à l'époque où l'on embastillait¹⁷ les gens, sans jugement, par lettre de cachet. Ce n'est plus le caprice des puissants, c'est une aberration de médecin ; ça ne vaut pas mieux.

LE DOCTEUR

outré.

Monsieur le Procureur !...

LE PROCUREUR

l'arrêtant net.

Inutile, Monsieur, cette conversation a trop duré et ma résolution est prise...

LE DOCTEUR

Comme vous voudrez : ... Je m'en lave les mains !

.....

¹⁷ Plaisantant : emprisonner.

LE PROCUREUR

au directeur qui, pendant toute cette scène, a écouté, appuyé à la cheminée, sans rien dire y cette discussion.

Monsieur le Directeur, voulez-vous prier ces Messieurs d'entrer ?...

LE DIRECTEUR

Tout de suite.

(il va à gauche, ouvre la porte, disparaît une seconde et rentre suivi de Raymond, de Lionel et du surveillant en chef. Lionel entre le premier. Raymond est derrière lui, très pâle, très ému.)

LE PROCUREUR

à Lionel

Je me rends de ce pas à la préfecture pour signer les pièces nécessaires à l'élargissement de Monsieur votre frère.

(À Raymond.)

À partir de ce moment, Monsieur Bercier, vous êtes libre !

(Puis il jette un regard de défi au docteur, met son chapeau sur sa tête¹⁸ et sort par la porte du fond que lui a ouverte le surveillant en chef, suivi du directeur, tandis que le docteur reste pensif, nerveux, et que Lionel serre joyeusement les mains de son frère.)

Rideau.

.....
¹⁸ Il est curieux que de Lorde, si attaché aux détails, oublie que le procureur ramène ses gants.

Acte III

Même décor qu'au premier acte, mais le temps est sombre¹⁹. Il y a du feu dans la cheminée.

Scène I

LOUISE, CLOTILDE, MME DUBOIS

Quand le rideau se lève, la scène est vide. On aperçoit Louise, Clotilde et Mme Dubois à table, dans la salle à manger. Elles finissent de déjeuner. Un temps, Louise se lève la première, entre dans le salon, Mme Dubois et Clotilde la suivent. La femme de chambre referme, derrière elles, la porte vitrée de la salle à manger.)

LOUISE

allant à la porte-fenêtre.

Comme il fait sombre aujourd'hui !

MME DUBOIS

allant s'asseoir sur le canapé.

Temps de pluie !

LOUISE

Quelle heure est-il donc ?

CLOTILDE

qui a été chercher un ouvrage sur la table à gauche, regardant sa montre.

Une heure et quart, ma chérie...

.....

¹⁹ Le temps sombre ne présage rien de bon.

MME DUBOIS

Nous n'avons pas été longtemps à table !

CLOTILDE

Louise avait si peu faim...

LOUISE

Maman aussi...

MME DUBOIS

Je me sens lasse...

LOUISE

allant à Mme Dubois

Qu'as-tu donc ?

MME DUBOIS

Oh ! ne fais pas attention. Ça n'en vaut pas la peine. À mon âge, il y a toujours quelque chose qui cloche...

CLOTILDE

à Louise.

Qu'est-ce que tu as fait ce matin, toi ?

LOUISE

Presque rien...

CLOTILDE

revenant s'asseoir sur le canapé, près de Mme Dubois.

Tu es sortie ?

LOUISE

Je suis passée chez la couturière pour mon corsage ; puis j'ai conduit le petit à l'école et je suis rentrée... Maman est arrivée au moment où j'allais me mettre à table.

MME DUBOIS

J'étais impatiente d'avoir des nouvelles...

LOUISE

s'asseyant dans le fauteuil, près de la table, à droite.

C'est impossible d'en avoir encore, n'est-ce pas, Clo ?

CLOTILDE

Impossible. Lionel était convoqué pour ce matin 10 heures... il a pris une voiture... C'est loin !

LOUISE

comme perdue dans un rêve.

Oui, c'est loin... On traverse un faubourg triste... c'est interminable !... Enfin on arrive à une grande avenue d'arbres... c'est là !

CLOTILDE

Le temps d'attendre là-bas... de répondre aux interrogatoires du procureur...

LOUISE

continuant.

...de voir le médecin...

CLOTILDE

Lionel ne peut pas être là de sitôt.

MME DUBOIS

Il ne nous reste plus qu'à attendre...

LOUISE

Oui, attendons !

(Un long silence pénible.)

MME DUBOIS

Si après tous ces examens, on trouve que Raymond est guéri, quand pensez-vous qu'il reviendra ?

CLOTILDE

Oh ! pas tout de suite...

LOUISE

vivement.

N'est-ce pas ?

CLOTILDE

Songez donc ! L'enquête, les formalités de toutes sortes, les rapports, les écritures... Ça demandera plusieurs jours au moins...

LOUISE

En tout cas nous serons prévenus d'avance...

MME DUBOIS

Ça vaut mieux...

LOUISE

On a le temps de tout préparer, d'arranger tout et puis...

(Avec un ton d'une profonde tristesse.)

De s'habituer...

CLOTILDE

se levant et allant l'embrasser.

Ma petite Louise !

LOUISE

Compte sur moi, je saurai me dominer... et si je me sens tout de même émue, au fond, personne ne verra rien...

CLOTILDE

Et puis, dis-toi que c'est ton devoir...

LOUISE

Mon devoir !... Vous me l'aurez assez répété tous...

(Se levant.)

Cet appartement est triste... Tu ne trouves pas, maman ?

MME DUBOIS

Mais non, ma chérie, mais non. J'y ai vécu assez longtemps avec ton père... il est très coquet, très intime...

LOUISE

C'est possible. Mais je ne veux pas rester ici avec Raymond. Dès qu'il sera rentré, nous partirons, nous irons à la campagne... nous voyagerons... loin d'ici... très loin... ailleurs !

CLOTILDE

acquiesçant.

Mais oui, ça te changera les idées... tu t'es trop absorbée dans ton chagrin... Tu aurais dû voir du monde, recevoir, sortir...

MME DUBOIS

Si tu pars en voyage, tu me confieras le petit...

CLOTILDE

Oh ! les grand'mères !... Moi je le réclame aussi... Lionel et moi nous l'aimons tant !

LOUISE

Non... je l'emmènerai avec moi... J'y tiens... De cette façon, je serai moins seule... Il sera toujours avec nous... entre nous...

CLOTILDE

Il est si gentil...

MME DUBOIS

Et si intéressant !... C'est l'âge où l'intelligence s'éveille...

CLOTILDE

Il vous fait déjà des questions !... Il comprend à sa manière un tas de choses...

LOUISE

Je vous crois ! C'est un vrai petit homme... Savez-vous ce qu'il m'a dit l'autre jour ?...

CLOTILDE

Non, quoi donc ?

LOUISE

Je lui faisais réciter la fable du meunier, son fils et l'âne... Je lui demande ce qu'il avait compris à tout ça... Savez-vous ce qu'il m'a répondu?... « ... Maman, c'est qu'il faut se laisser embêter par personne ! »

(Elle rit.)

MME DUBOIS

riant aussi.

À son âge ! C'est extraordinaire !

CLOTILDE

même jeu.

Il est impayable !

(Leur rire est interrompu par la sonnerie du téléphone.)

LOUISE

dont le rire se fige soudain sur les lèvres.

Ah !...

MME DUBOIS

Tiens !

LOUISE

Qu'est-ce qui peut téléphoner ?...

CLOTILDE

se levant.

Je vais répondre, veux-tu ?...

LOUISE

Oui, c'est ça...

CLOTILDE

allant au téléphone et téléphonant.

Allô !

LOUISE

à sa mère.

Maintenant la moindre chose me donne un serrement là...

(Elle met la main sur son cœur.)

MME DUBOIS

Tu es très nerveuse...

CLOTILDE

Allô...

(Parlant.)

Qui est à l'appareil ?...

(Répondant à une voix.)

Comment c'est toi ?...

LOUISE

à Clotilde.

C'est Lionel ?...

CLOTILDE

à Louise.

Oui...

LOUISE

D'où téléphone-t-il ?...

MME DUBOIS

interrogeant.

De l'asile ?

CLOTILDE

au téléphone.

Ah !...

(À Louise.)

Non... d'un bureau de poste du faubourg... Il a une auto... il revient... il sera ici dans quelques minutes...

LOUISE

Et Raymond ?... Comment va-t-il ? Que s'est-il passé ?

CLOTILDE

répondant à une voix dans l'appareil.

Non ! ce n'est pas possible...

LOUISE

se levant brusquement.

Quoi ?

MME DUBOIS

Que dit-il ?

CLOTILDE

aux femmes.

Raymond est là... avec lui...

LOUISE

blêmissant,

Raymond ?... Comment Raymond ?...

CLOTILDE

Mais oui, Raymond...

LOUISE

Il est sorti de là-bas ?...

CLOTILDE

lui faisant signe de parler moins fort.

Chut... S'il était là, à côté de Lionel... s'il écoutait...

(Elle écoute à nouveau au téléphone.)

Bien...

MME DUBOIS

qui voit Louise bouleversée.

Louise, qu'as-tu ?

LOUISE

Rien... rien...

CLOTILDE

au téléphone.

Bon... nous vous attendons...

MME DUBOIS

à Louise.

Mais si, tu as quelque chose...

LOUISE

passant la main sur son front.

Que veux-tu que j'aie, maman ?... C'est la surprise...

CLOTILDE

à Louise, en lui tendant le récepteur.

Lionel demande à te parler...

LOUISE

Ah !...

(Elle se dirige fébrilement à l'appareil. Téléphonant.)

C'est vous, Lionel ?... Oui... Tout s'est bien passé ?... tant mieux... Guéri ? tout à fait ?... Ah ! oui !... À tout à l'heure...

(Répétant avec une grande émotion.)

À tout à l'heure...

(Elle cesse de téléphoner.)

CLOTILDE

regardant la pendule.

Ils vont être arrivés dans quelques minutes...

MME DUBOIS

Du faubourg ici, il n'y a pas deux kilomètres.

CLOTILDE

Lionel nous avertit pour nous éviter toute émotion...

LOUISE

d'une voix blanche, émue.

C'est gentil de sa part !

CLOTILDE

Il a beaucoup de sang-froid.... il prévoit tout.

(À Louise, qui reste immobile.)

Eh ! bien, Louise, qu'est-ce que tu fais là ?...

LOUISE

Je ne fais rien...

CLOTILDE

la bousculant affectueusement.

Je le vois bien... Allons, remue-toi... il faut tout préparer... tout arranger pour lui faire bon accueil !...

LOUISE

comme à elle-même.

Je vais le revoir !...

CLOTILDE

Eh bien, tu t'y attendais, n'est-ce pas ?

LOUISE

Oui, mais... pas aujourd'hui... pas tout de suite...

(À Mme Dubois et à Clotilde.)

Vous allez rester ici avec moi toutes les deux, n'est-ce pas ?

MME DUBOIS

Je ne te quitte pas, mon enfant...

LOUISE

Toi aussi, Clotilde ?

CLOTILDE

Si je puis t'être utile à quelque chose...

LOUISE

Oh ! oui, je tiens beaucoup à ce que vous restiez...

(Elle s'assied sur le pouf, devant la table. Mme Dubois et Clotilde l'entourent.)

CLOTILDE

Nous ne demandons pas mieux... D'abord pour le voir..

MME DUBOIS

Ce pauvre Raymond !...

LOUISE

Et surtout je n'ai pas besoin de vous le recommander.. pas un mot qui puisse rappeler le passé...

MME DUBOIS

Bien entendu...

CLOTILDE

Surtout Raymond qui est si susceptible !...

LOUISE

Et puis ce sont des moments si douloureux...

MME DUBOIS

Ce serait un manque de tact...

LOUISE

se levant.

Mais, j'y pense, ils n'ont peut-être pas déjeuné...

CLOTILDE

Oh ! à deux heures... il est probable que si...

MME DUBOIS

On ne sait pas...

LOUISE

Je vais toujours donner des ordres à la bonne...

MME DUBOIS

l'arrêtant et se dirigeant vers la salle à manger.

Non... laisse-moi... je m'en charge...

(Elle sort par le fond.)

LOUISE

Alors, je vais m'occuper de la chambre... La chambre du fond est toute prête...

CLOTILDE

Tu dis ?

LOUISE

Je dis que la chambre du fond est toute prête...

CLOTILDE

Pour qui ?...

LOUISE

Pour Raymond...

CLOTILDE

étonnée.

La chambre du fond...

LOUISE

Eh ! bien ?...

CLOTILDE

Tu n'y penses pas... Vous n'allez pas faire chambre à part, je suppose ?...

LOUISE

Mais...

CLOTILDE

Quelles raisons lui donnerais-tu ?

(On entend un coup de timbre très fort, puis plusieurs autres qui se suivent précipitamment.)

MME DUBOIS

sortant de la salle à manger.

Qu'est-ce qui sonne donc comme ça ?

LOUISE

soudain très pâle.

C'est lui...

CLOTILDE

Ça ne peut être que lui...

MME DUBOIS

Nous ne pouvons pas rester là...

CLOTILDE

Il faudrait aller au-devant d'eux...

MME DUBOIS

Certainement...

LOUISE

Vas-y, toi... je suis encore trop émue...

CLOTILDE
Si tu veux...

(Elle sort rapidement à droite.)

Scène II

LOUISE, MME DUBOIS

MME DUBOIS
faisant quelques pas vers la porte de droite, écoutant.
On a ouvert la porte...

LOUISE
écoutant aussi.
Il est entré...

MME DUBOIS
Oui...
(On entend le bruit d'une porte qui se ferme.)
Il est dans l'antichambre...
(On entend des bruits de voix.)
Il parle.

LOUISE
Je ne reconnais pas sa voix...

MME DUBOIS
revenant vers Louise.
Mais on dirait que...

CLOTILDE

rentrant précipitamment.

C'est Lionel... Ne vous inquiétez pas... C'est Lionel.

MME DUBOIS

Comment ?

LOUISE

apercevant Lionel, avec étonnement.

Tout seul ?...

Scène III

LOUISE, CLOTILDE, MME DUBOIS, LIONEL

LIONEL

rentrant et refermant la porte derrière lui, à voix basse et rapidement.

Non... pas du tout... Raymond est là... il me suit... Seulement un employé l'a arrêté à la porte pour lui dire bonjour... Alors j'en ai profité pour passer devant... vous avertir...

LOUISE

Nous avertir de quoi ?

LIONEL

Que tout va pour le mieux...

CLOTILDE

Et là-bas ?... Comment ça a-t-il marché ?...

LIONEL

tout en se débarrassant de son chapeau, de son manteau.
Mais très bien... très bien...

CLOTILDE

On n'a pas fait de difficulté ?...

LIONEL

détournant la tête.

Aucune... Il n'aurait plus manqué que ça... Et puis j'étais là !

LOUISE

Et le médecin ?...

LIONEL

avec aplomb.

Il a bien fallu qu'il reconnaisse que Raymond est en parfaite santé... Je le savais...

LOUISE

Ah ! il a...

LIONEL

Nous avons joliment bien fait de le tirer de là... Ça n'est d'ailleurs pas si commode... Ah ! quand ils tiennent quelqu'un !... Bon dieu !

LOUISE

Comment est-il ?

CLOTILDE

Changé ?...

LIONEL

Un peu... il a surtout maigri... Dame ! le régime de l'asile, vous savez ! On a beau payer, ça n'est pas comme chez soi...

CLOTILDE

Et puis il a souffert !...

LIONEL

Être enfermé avec tous ces fous, ça n'était pas gai...

LOUISE

Il doit m'en vouloir...

LIONEL

Mais non... mais non... ne vous effrayez pas... je lui ai dit que c'était vous qui aviez fait la demande pour sa sortie de l'asile...

LOUISE

Ah !

LIONEL

Comme ça, vous en aurez tout le mérite...

CLOTILDE

Tu as bien fait...

LOUISE

Je vous en remercie...

LIONEL

Vous m'en remercirez plus tard... Je dois dire qu'il a paru d'abord étonné... « Comment, c'est Louise qui en a eu l'idée... J'aurais cru le contraire... »

LOUISE

Vous voyez qu'il m'en veut...

LIONEL

Je raconte tout ça pour vous mettre au courant... puis il a ajouté :
« Tant mieux... tant mieux pour elle... »

MME DUBOIS

Je suis contente. Tout va s'arranger.

CLOTILDE

Dans quelques jours la vie aura repris comme autrefois.

(Tous les regards sont tournés du côté de la porte de droite. On guette l'entrée de Raymond.)

LIONEL

Et vous serez très heureux... Surtout, ma chère Louise, si vous...
(il s'arrête brusquement, voyant Raymond qui vient d'entrer sans bruit au fond, par la salle à manger.)

Scène IV

LES MÊMES, RAYMOND

Raymond est entré lentement. Il a le même aspect qu'au deuxième acte, mais il porte un col et une cravate.

CLOTILDE

qui tournait le dos à la salle à manger, ainsi que Lionel, Louise et Mme Dubois, se retourne involontairement et de surprise pousse un cri qu'elle ne peut retenir,
Ah !

RAYMOND

s'avançant vers elle, calme, souriant.
Je vous ai fait peur...

CLOTILDE

se remettant.
Pas du tout...

RAYMOND

Si, si, je vous ai fait peur...

LOUISE

se forçant pour sourire.

Voyons...

MME DUBOIS

même jeu.

C'est la surprise...

(Allant à Raymond.)

Je suis bien contente de vous revoir.

(Elle l'embrasse.)

CLOTILDE

allant aussi à Raymond et l'embrassant.

Bonjour, Raymond.

LIONEL

avec une gaîté forcée.

Ça se comprend, mon cher. Tu fais une rentrée sensationnelle !

On t'attendait par ici.

(Il montre la droite.)

Tu entres par là...

(il désigne le fond.)

CLOTILDE

Raymond est passé par la salle à manger...

MME DUBOIS

Il a fait le tour...

RAYMOND

avec bonhomie.

Je connais encore mon appartement !...

LOUISE

qui s'est avancée lentement pendant cette scène au-devant de Raymond, très émotionnée.

Mon ami, tu comprends, n'est-ce pas, combien je suis...

(Elle s'arrête, très troublée.)

CLOTILDE

à Raymond.

Elle est très émue...

RAYMOND

Moi aussi...

(Il embrasse longuement Louise sur le front en la regardant. Un nouveau silence très gêné.)

CLOTILDE

pour essayer de rompre le silence, à Raymond.

Vous ne voulez rien prendre ?... rien du tout ?...

RAYMOND

Non, c'est inutile... Je n'ai besoin de rien...

MME DUBOIS

Le voyage ne nous a pas trop fatigué ?...

RAYMOND

Fatigué ! mais nous sommes revenus en auto...

LIONEL

Nous avons trouvé une soixante chevaux au moment où nous sortions de l'asi...

(Mme Dubois lui jette un coup d'œil pour l'arrêter. Se reprenant vivement.)

On est monté dedans, et ce qu'on a filé...

(À Raymond.)

On faisait bien du 80, tu sais...

(il rit d'un rire qui sonne faux.)

MME DUBOIS

pour essayer de dire quelque chose.

Moi, ces voitures-là me font peur... elles vont trop vite...

LIONEL

à Clotilde.

J'ai envie de m'en payer une...

CLOTILDE

même jeu que Mme Dubois.

Il y a longtemps que tu me la promets...

LIONEL

Si les affaires marchent bien... à la fin de l'année...

CLOTILDE

Nous irons tous faire de grandes promenades avec. On part quand on veut, on va où l'on veut... Ce sera délicieux !...

(Pendant cette scène, Raymond a fait le tour du salon, regardé un peu partout, dans tous les coins. Tous le suivent des yeux.)

LIONEL

Tu... Tu cherches quelque chose, Raymond ?

RAYMOND

Non, je ne cherche rien... je regarde...

MME DUBOIS

Rien n'a été changé.

RAYMOND

sans s'adresser à personne.

On est beaucoup venu pendant mon absence ?

CLOTILDE

Oh ! non... n'est-ce pas Louise ?

LOUISE

Tu sais bien, ma bonne Clo, que je n'ai reçu personne...

CLOTILDE

Vous ne vous imaginez pas, mon cher Raymond, comment nous avons passé notre temps pendant que...

RAYMOND

finissant la phrase, en souriant.

Pendant que j'étais là-bas...

LIONEL

vivement, à Raymond.

En fait de monde, nous n'avons vu que notre oncle...

CLOTILDE

Il revient de Nice...

MME DUBOIS

Nous avons vécu entre nous...

LIONEL

Et pas gais...

CLOTILDE

C'a été une vie très retirée pour cette pauvre Louise...

MME DUBOIS

On se réunissait, en famille, le soir, tout simplement.

LOUISE

Je n'avais pas le cœur à sortir, à faire des visites...

MME DUBOIS

Ah ! Dieu non !

RAYMOND

Et puis de cette manière on évite des questions indiscretes...

LIONEL

Tu peux être sûr que personne à Rouen ne s'est douté de rien...

MME DUBOIS

Personne...

RAYMOND

avec doute.

Personne ?

LIONEL

Quand on me demandait de tes nouvelles, je répondais : « Il est en voyage pour affaires... » J'ai eu raison, n'est-ce pas ?

RAYMOND

Oui, mais... les domestiques...

LIONEL

Ils n'ont rien su...

RAYMOND

Est-ce qu'ils n'étaient pas là, quand...

LIONEL

Quand donc ?...

RAYMOND

Quand on est venu me prendre...

LIONEL

gêné.

Mais non... mon ami... mais non... Ne t'occupe donc pas de ça...

Ils n'ont rien vu, je t'affirme... Ils ne pouvaient rien voir..

RAYMOND

C'est vrai, c'était pendant la nuit...

(Comme à lui-même.)

Quand on est venu me prendre, c'était pendant la nuit !...

(Un grand silence.)

LIONEL

élevant la voix avec une gâité forcée pour rompre ce froid, — à Raymond.

Dis donc, mon vieux, il faut que je te prévienne... Il nous arrive une avalanche d'affaires... Heureusement que le travail ne te fait pas peur !...

(Aux femmes.)

C'est vrai, j'ai dans mon bureau des piles de dossiers... hautes comme ça ! On nous a commandé jusqu'à une église !... Oui, une église confiée à des ingénieurs !

(Il rit très bruyamment.)

Ce que les architectes vont rager ! Et puis, il y a cette affaire de tramways et d'électricité pour la ville du Havre... C'est très pressé car...

RAYMOND

sans faire attention à ce que dit son frère, suivant son idée.

Je demande ça parce qu'en rentrant, tout à l'heure, j'ai regardé la bonne qui est dans l'antichambre ; elle m'a regardé aussi... Il m'a semblé qu'elle avait un drôle d'air...

LIONEL

Non, vraiment, tu as remarqué ?...

RAYMOND

Oui...

(Ricanant.)

Je suis devenu très observateur...

(Un silence.)

Elle m'a regardé comme si elle revoyait quelqu'un qui ne devait jamais revenir...

LIONEL

Ça m'étonne !

MME DUBOIS

On n'a jamais parlé de rien devant elle...

LOUISE

Jamais.

LIONEL

On y faisait assez attention...

RAYMOND

continuant.

Le maître de la maison serait mort ; le soir de l'enterrement elle le verrait qui revient du cimetière, elle n'aurait pas fait une autre tête...

(Avec un ton de voix étrange.)

D'ailleurs, le cimetière ou l'asile...

(Il fait un geste de la main.)

LIONEL

Mais comment aurait-elle pu savoir quelque chose ?

CLOTILDE

C'est impossible...

RAYMOND

sans répondre en se dirigeant vers la salle à manger.

J'avais laissé des papiers très importants dans mon cabinet...

Personne n'y a touché ?...

LOUISE

Personne n'y est entré.

LIONEL

On l'avait fermé à clef.

LOUISE

Oui...

RAYMOND

Oh ! ça ne fait rien... On a beau fermer à clé, on n'est jamais sûr de rien... de rien...

(Il sort rapidement par la salle à manger.)

Scene V

LOUISE, CLOTILDE, MME DUBOIS, LIONEL

LOUISE

à Lionel.

Où va-t-il ?

LIONEL

Où il va ? Mais dans son bureau, c'est tout naturel !.. J'en ferais autant...

(Se croisant les bras.)

Ah ! ça, qu'est-ce que vous avez toutes les trois ?

LOUISE

Mais...

CLOTILDE

Je n'ai rien...

MME DUBOIS

Moi non plus.

LIONEL

agacé.

Alors, pourquoi restez-vous là, immobiles, comme si vous étiez frappées de stupeur...

(À *Louise.*)

Et vous, Louise, tout à l'heure, quand il est entré, on était obligé de vous arracher les paroles ; vous n'avez donc pas de nerfs ?... Il fallait vous jeter dans ses bras...

LOUISE

Je n'ai pas pu...

LIONEL

à *Clotilde.*

Toi aussi...

(À *Mme Dubois.*)

Vous aussi... On aurait dit que vous aviez peur de l'approcher...

CLOTILDE

J'ai fait tout mon possible...

LOUISE

On ne veut pas parler de l'état où il a été et on y pense continuellement...

MME DUBOIS

On ne pense qu'à ça !...

CLOTILDE

C'est terrible !

LIONEL

Il s'en aperçoit, vous savez !

LOUISE

Et puis je l'ai trouvé si changé !...

LIONEL

Je vous avais prévenu...

LOUISE

Oui, mais... je le trouve... — je ne sais comment vous dire... — c'est ton impression, n'est-ce pas, Clotilde ?... et toi aussi, maman ?...

LIONEL

Quoi !... Qu'est-ce que vous allez vous imaginer ?... C'est bien ça les femmes !... Tout ce que ce pauvre garçon dira ou fera maintenant, vous paraîtra extraordinaire... vous ne le croirez plus jamais dans son état normal... C'est idiot !... c'est idiot...

(On entend une voix impérieuse appeler :)

Lionel !

(Les femmes tressaillent à cette voix.)

Ah ! c'est lui... il m'appelle...

LOUISE

Pourquoi ?...

LIONEL

Pourquoi ?... Pourquoi?... C'est qu'il a besoin de moi, sans doute...

(Furieux.)

Vous êtes stupide à la fin !

(Il sort rapidement par la salle à manger.)

Scène VI

LOUISE, CLOTILDE, MME DUBOIS

LOUISE

N'est-ce pas, vous êtes comme moi, vous le trouvez étrange ?...

CLOTILDE

Mais non... mais non... Nous sommes là toutes les trois à nous monter l'imagination !...

MME DUBOIS

Nous perdons tout sang-froid...

CLOTILDE

C'est toi qui en es la cause avec toutes tes idées...

LOUISE

Pourtant ses yeux... — avez-vous remarqué quand on lui parle ? — ses yeux ne regardent rien... Ils ont l'air de suivre une pensée... Quelle peut bien être cette pensée, mon Dieu !...

CLOTILDE

Louise, tais-toi... je ne veux pas que tu parles ainsi...

MME DUBOIS

Oui, chasse ces idées... autrement ta vie va devenir impossible...

CLOTILDE

la prenant dans ses bras.

Est-ce que tu crois que moi qui t'aime... qui t'aime tendrement... — Tu le sais bien, n'est-ce pas ?...

LOUISE

Oui, parle-moi... gronde-moi.

CLOTILDE

continuant.

Est-ce que tu crois que s'il y avait pour moi le moindre danger, je ne t'avertirais pas ?...

MME DUBOIS

Sûrement elle t'avertirait. Et moi je t'emmènerais bien vite...

LOUISE

Pourtant l'attitude de Raymond... Il me semble qu'il a de la rancune contre moi...

MME DUBOIS

Allons ! Qu'est-ce que tu vas t'imaginer. Mais non, ce n'est pas de la rancune... c'est peut-être de la gêne...

CLOTILDE

Mais oui, maman a raison... il est peut-être gêné par notre présence... Devant nous, il ne peut, il ne veut rien dire...

MME DUBOIS

Si tu pouvais avoir une explication avec lui... lui ouvrir ton cœur... lui montrer ce que tu es... si bonne... si tendre...

LOUISE

Tu crois ?...

CLOTILDE

S'il paraît en ce moment soupçonneux... méfiant... il en a presque le droit après tout ce qui s'est passé ici...

MME DUBOIS

Rappelle-toi de quelle manière brutale on l'a pris, emmené...

CLOTILDE

Comment veux-tu qu'en rentrant dans sa maison, en se rappelant toute cette scène, il n'en soit pas encore impressionné ?...

LOUISE

Gai... évidemment !...

MME DUBOIS

Mais cette impression, il faut que tu l'effaces... et bien vite...

CLOTILDE

Il y a des malentendus qui ne doivent pas durer... Si tu laisses passer la journée... Il sera trop tard...

(On entend des bruits de voix.)

Les voilà qui reviennent...

(Elles se lèvent toutes les trois.)

MME DUBOIS

Ta sœur a raison. Nous allons te laisser seule avec lui...

LOUISE

Vous croyez qu'il le faut ?...

CLOTILDE

affirmative.

Il le faut...

(Elles se dirigent toutes les trois vers la salle à manger.)

LOUISE

essayant de retenir sa mère.

Mais...

MME DUBOIS

Mais, mon enfant, je ne m'en vais pas... je suis là..

CLOTILDE

Nous serons là...

(Mme Dubois sort la première par le fond. Louise et Clotilde restent un instant sur le seuil de la porte.)

RAYMOND

dans la coulisse.

Il ne fallait pas...

LIONEL

dans la coulisse.

Nous ne pouvions pas faire autrement...

RAYMOND

dans la coulisse.

Tu pouvais écrire au Conseil municipal.

LIONEL

dans la coulisse.

Mais je vais t'expliquer...

RAYMOND

entrant en scène.

C'est une affaire ratée...

LIONEL

Mais non... mais non...

RAYMOND

apercevant Clotilde et Louise qui s'étaient arrêtées sur le seuil.

Je ne savais pas que vous étiez là...

CLOTILDE

J'allais partir...

LIONEL

Oui, c'est ça... laissez-nous un instant, mes enfants²⁰... nous discutons une affaire très, très sérieuse... Tout à l'heure vous reviendrez.

CLOTILDE

Alors, viens, Louise, viens.

(Elles sortent par la salle à manger au fond.)

.....

²⁰ Les femmes sont considérées comme des enfants déraisonnables, incapables de comprendre les affaires des hommes.

Scene VII

RAYMOND, LIONEL

LIONEL

Tu comprends, mon ami, que, puisque nous avons signé ensemble les conventions, ta signature était absolument nécessaire pour les modifier.

RAYMOND

Tu ne pouvais pas t'en passer ?

LIONEL

Mais non... et puis quand même, comment marcher ?... Je n'avais pas les fonds de roulement suffisants...

RAYMOND

Et maintenant ?

LIONEL

Maintenant, c'est différent... Tu es de retour. Le séquestre va être levé... nous allons pouvoir disposer de tous nos capitaux...

RAYMOND

riant sarcastiquement.

Ah ! Ah !

LIONEL

Pourquoi ris-tu ?

RAYMOND

Parce que je suis éclairé sur tes sentiments. Si tu m'as fait sortir de Saint-Léger, c'est parce que tu m'aimes bien, n'est-ce pas, mon cher frère ? Mais aussi parce que tu y avais un intérêt personnel.

LIONEL
protestant.
Raymond !...

RAYMOND
C'est amusant de regarder le dessous des choses...

LIONEL
Comment peux-tu supposer ?

RAYMOND
à Lionel, bonhomme.
Je plaisante... Fais apporter le dossier... qu'on voie ça !

LIONEL
Tout de suite.
(Il va à un tuyau acoustique qui se trouve dans un coin.)
Tu es vraiment un drôle de type...
(Parlant dans le cornet.)
Brindeau, apportez tout ce qui a rapport à l'affaire du Havre, voulez-vous ? Bien...
(À Raymond, en raccrochant l'acoustique.)
Brindeau va venir... À propos, n'oublie pas ?...

RAYMOND
Quoi ?...

LIONEL
Tu es censé rentrer de voyage...

RAYMOND
C'est toujours la même plaisanterie qui continue...

LIONEL
Quelle plaisanterie ?...

RAYMOND

élevant la voix.

Comme si dans les bureaux on ne savait pas d'où je viens...

LIONEL

Doucement... Je t'assure...

RAYMOND

élevant la voix.

Allons donc... dans les bureaux comme dans le monde entier on est au courant de ma séquestration...

LIONEL

protestant.

Ta séquestration !

RAYMOND

marchant.

Mais oui...

(S'arrêtant brusquement devant la porte-fenêtre.)

Ça, c'est surprenant !

LIONEL

Qu'est-ce qu'il y a ?

RAYMOND

Je regarde là-bas...

LIONEL

Dans le jardin ?

RAYMOND

Oui... derrière la grille...

(Lionel va à la porte-fenêtre.)

LIONEL

regardant.

Dans la rue ?...

RAYMOND

Oui... tu ne vois rien ?

LIONEL

Non...

RAYMOND

Tu ne vois pas ces deux hommes ?

LIONEL

Ah oui !... eh bien ?

RAYMOND

Qu'est-ce qu'ils font là, de planton ?

LIONEL

Je ne sais pas... ce sont des passants, ils causent ensemble...

RAYMOND

Non... ils ont regardé par ici...

LIONEL

C'est possible !...

RAYMOND

Ils doivent guetter quelqu'un...

LIONEL

étonné.

Pourquoi ?

RAYMOND

Si... si... il faudrait savoir depuis combien de temps ils sont là...
Ils y étaient peut-être quand je suis arrivé...

LIONEL

Enfin pourquoi te préoccupes-tu de ça !...

RAYMOND

Moi... parce qu'il me semble que je les reconnais...

LIONEL

Ah !

RAYMOND

Oui... ces deux hommes-là ressemblent à ceux qui sont venus me rendre visite une nuit...

LIONEL

sans comprendre.

Te rendre visite ?

RAYMOND

Oui... pour m'emmener à Saint-Léger...

LIONEL

Que vas-tu te figurer !...

RAYMOND

Oh ! c'est que maintenant !... Je me méfie... Je suis...

(On frappe à la porte de gauche.)

LIONEL

vivement.

Prends garde... Voilà Brindeau...

(On reffrappe.)

Entrez !

(Raymond reste à la porte-fenêtre le dos tourné, regardant toujours au loin.)

Scène VJJJ

LES MÊMES, BRINDEAU

BRINDEAU

entrant.

Bonjour, monsieur.

LIONEL

Bonjour, Brindeau... Vous avez le dossier de l'électricité ?

BRINDEAU

Oui...

LIONEL

Celui du tramway ?...

BRINDEAU

Aussi...

(Il donne les dossiers à Lionel. Apercevant Raymond.)

Mais je ne me trompe pas. C'est M. Raymond?

LIONEL

feuilleter les dossiers.

Vous ne vous trompez pas...

BRINDEAU

Il vient d'arriver ?

LIONEL

Il y a une heure.

(Raymond se retourne.)

BRINDEAU

Bonjour, patron, je suis bien content de vous voir...

RAYMOND

Brusque.

Ah ! vraiment... si content que ça !

(Il regarde fixement Brindeau qui allait lui serrer la main et qui reste immobile, gêné par ce regard.)

BRINDEAU

Embarrassé, cherchant les mots.

C'est... qu'il y a... longtemps que vous nous avez quittés... il y a... bien... trois mois...

LIONEL

Trois mois... presque jour pour jour...

BRINDEAU

Tout de même !... Et vous avez fait un bon voyage, monsieur Raymond ?...

RAYMOND

se mettant à ricaner.

Un bon voyage, moi ?... Ah ! vous êtes un malin, vous !

BRINDEAU

étonné.

Pourquoi ?

RAYMOND

répétant.

Un malin !

(À Lionel)

C'est un garçon très intelligent...

BRINDEAU

confus.

(À Lionel.)

Oh ! Monsieur !

LIONEL

C'est surtout un de nos employés les plus fidèles, les plus dévoués... qui mérite entièrement ma confiance et la tienne...

RAYMOND

répétant.

Un malin !

LIONEL

Mais tu as demandé à voir les dossiers... Les voici...

(Il les tend à Raymond.)

RAYMOND

Donne... donne...

(Il les prend et s'assied à la table, à droite.)

LIONEL

à Brindeau.

Asseyez-vous...

(On s'assied.)

Nous sommes bien aises d'avoir ton avis... Je crois que les modifications demandées sont très acceptables... tu vas voir... n'est-ce pas Brindeau ?

BRIINDEAU

Sûrement, monsieur...

LIONEL

Voilà : il y a deux affaires que la ville du Havre nous propose : celle de l'éclairage électrique et celle des tramways...

RAYMOND

Oui, je sais.

LIONEL

L'affaire des tramways c'est à voir. Moi, ça me paraît excellent. En tout cas on peut toujours traiter pour l'affaire des tramways...

RAYMOND

étudiant le dossier.

Pas du tout. On ne peut pas traiter pour l'une sans traiter pour l'autre...

BRINDEAU

Pourquoi, monsieur Raymond ?...

RAYMOND

À cause de l'économie qu'on peut réaliser sur le personnel qui sera commun aux deux affaires.

BRINDEAU

Comment ?

RAYMOND

Par ces temps de grèves et de syndicats ouvriers... tu en comprends l'importance...

LIONEL

Évidemment. Mais je ne vois pas comment réaliser cette économie.

RAYMOND

avec une grande lucidité d'esprit.

C'est pourtant bien simple. Suis-moi bien. Bien que ces deux entreprises soient différentes et indépendantes, nous les acceptons toutes les deux ; nous les réunissons dans une même usine ; et comme un seul personnel peut suffire à produire les deux forces, au lieu de cent ouvriers nous n'en prenons que cinquante. C'est une économie énorme que nous réalisons et dans la suite nous...
(il s'arrête brusquement.)

Ah ! mais non... c'est dommage !... l'affaire n'est pas possible !

LIONEL

Pourquoi ?

RAYMOND

Il y a là...

(il montre une page.)

Il y a là un détail qui vous a échappé, à vous... un détail qui aurait pu nous perdre...

(Étonnement muet de Lionel et de Brindeau.)

Comment s'appelle le Président du conseil d'administration avec qui on traite ?

LIONEL

C'est Monsieur...

(Cherchant.)

Monsieur...

(À Brindeau.)

Comment donc ?

BRINDEAU

Whist...

RAYMOND

Whist... un pseudonyme, évidemment... on ne s'appelle pas comme un jeu de cartes...

BRINDEAU

Mais...

RAYMOND

l'interrompant brusquement.

Non... je sais ce que je dis... Or, qu'est-ce que ça signifie ?... C'est un symbole. La vie en est pleine. Quand on est intelligent, on les interprète... Le whist est un jeu où il y a un des partenaires qui fait le mort... Nous sommes tous les trois avec ce monsieur... Qui est-ce qui fera le mort ? Voilà la menace...

(Se levant brusquement.)

Je ne veux pas... je ne veux pas...

BRINDEAU

stupéfait, regardant Lionel,

Mais...

LIONEL

effrayé.

Raymond !

RAYMOND

avec violence.

Non, non, je ne ferai pas cette affaire-là...

(il se dirige rapidement vers la salle à manger et sort en répétant :)

Non, non, je ne la ferai pas... Je ne veux pas la faire...

(Un grand silence. Lionel a suivi son frère jusqu'à la salle à manger. Il le regarde s'éloigner, inquiet, ému.)

BRINDEAU

qui s'est levé stupéfait, à Lionel, bas.

Qu'est-ce qu'il a donc, M. Raymond ?

LIONEL

gêné.

Rien... rien...

BRINDEAU

Je ne l'ai jamais vu comme ça...

LIONEL

allant à Brindeau et cherchant à cacher son trouble.

Rien... rien... ce n'est rien... un peu de fatigue... le voyage...

BRINDEAU

Ah !

LIONEL

renvoyant Brindeau vivement.

Allez, Brindeau. Nous n'avons plus besoin de vous. Revenez au bureau... Tout à l'heure j'y passerai... je rapporterai les dossiers.

(*Brindeau sort rapidement à gauche. Lionel regarde Raymond qui est revenu et qui guette par la porte vitrée de la salle à manger.*)

Scène IX

LIONEL, RAYMOND

RAYMOND

rentrant dans le salon.

Il est parti ? Tant mieux...

LIONEL

Écoute, Raymond, tu n'es pas raisonnable... Je voudrais que tu me dises en quoi cette affaire...

RAYMOND

s'exaltant.

Mais, malheureux, tu ne la connais pas... il n'y a là-dedans que des gredins... oui, des gredins qui, en nous proposant de traiter avec eux, n'ont qu'un seul but : m'attirer dans un guet-apens... et m'exécuter...

LIONEL

Toi ?

RAYMOND

Oui, moi, parfaitement... Il y a longtemps que je les connais... et qu'ils me connaissent... Entre eux et moi, c'est la guerre à mort... Tu le sais bien, du reste !

LIONEL

Mais, je t'assure...

RAYMOND

Mais si ! Rappelle-toi ce qui s'est passé à l'asile... avec le médecin... devant le procureur... Tu y étais bien ?...

LIONEL

Mais oui, j'y étais...

RAYMOND

Te rappelles-tu quand le médecin me harcelait de ses questions pour me faire dire ce que je ne voulais pas dire...

LIONEL

En effet, je me rappelle... Il a parlé d'un complot...

RAYMOND

Un complot... c'est cela... tu vois bien ! Et alors, toi, tu m'as interrompu brusquement...

LIONEL

J'avais peur que le médecin n'interprète mal tes paroles...

RAYMOND

très excité.

Pour toi elles n'avaient aucun sens...

LIONEL

essayant de le calmer,

Si... si... Seulement...

RAYMOND

Tu as cru qu'elles n'avaient aucun sens...

(il regarde autour de lui.)

Mais maintenant nous sommes seuls... personne pour nous épier... Eh bien ! Ce complot existe... ce n'est pas une invention... C'est vrai... j'en avais parlé au docteur...

LIONEL

reculant, effrayé.

Hein ?

RAYMOND

marchant dans la chambre et gesticulant.

Je te dis qu'il existe... il est autour de nous... il nous enveloppe...
il nous menace...

LIONEL

Mais, Raymond !...

RAYMOND

Et toi, tu es menacé comme moi...

LIONEL

reculant.

Par qui ?

RAYMOND

Par les gens qui sont ligués contre nous... Il y en a où on ne pense pas à les chercher... Et le plus fort, c'est que, chez moi, ils ont un complice !

LIONEL

Qui ça ?

RAYMOND

au comble de l'exaltation.

Si je te disais....

(À ce moment on voit apparaître Louise dans la salle à manger. Il s'arrête brusquement. Bas à Lionel.)

Ah... la voilà... elle nous écoutait...

LOUISE

entrant.

Je vous dérange... je croyais...

RAYMOND

allant au-devant d'elle, redevenant subitement très doux.

Non, entre... Qu'est-ce que tu veux ?

LOUISE

Je voudrais te parler...

LIONEL

vivement, essayant de l'éloigner.

Tout à l'heure, Louise...

RAYMOND

très tendrement.

Moi aussi, ma chère, je voudrais te parler...

(À Lionel.)

Laisse-nous, veux-tu ?... J'ai tant de choses à lui dire...

LIONEL

regardant fixement Louise de façon à ce qu'elle comprenne qu'il ne faut pas qu'elle reste.

C'est qu'en ce moment...

RAYMOND

le regardant durement.

Quoi ?...

(Avec autorité.)

Laisse-nous...

LOUISE

Oui, Lionel, laissez-nous...

(Lionel, après avoir longuement hésité et regardé encore Louise qui n'a pas compris, sort, très troublé, à gauche.)

Scène X

RAYMOND, LOUISE

RAYMOND

à Louise.

Qu'est-ce que tu as ?... Tu trembles, on dirait... Tu as peur ?...

LOUISE

Oh !... Raymond...

RAYMOND

Je le comprends... À ta place... moi aussi j'aurais peur... j'aurais très peur..

(Soudain, ayant regardé à gauche, il court à la porte et la ferme à clé sans que Louise s'en aperçoive.)

LOUISE

Qu'est-ce que tu fais ?

RAYMOND

Rien... je pousse la porte... elle était entr'ouverte...

LOUISE

Écoute, Raymond... Tout à l'heure... quand tu es entré, j'étais si émue... si troublée... J'étais comme paralysée... Je voulais aller à toi... me jeter dans tes bras... je ne pouvais pas... Tu ne m'as pas cru indifférente, au moins ?...

RAYMOND

s'avançant vers elle et la fixant dans les yeux.

Mais non... Je connais tes sentiments... tu connais les miens...

Là-bas, j'ai beaucoup pensé à toi... beaucoup...

LOUISE

tendrement.

Moi aussi, j'ai pensé à toi... crois-le... J'ai bien souffert...

RAYMOND

avec douceur.

Tu ne souffriras plus...

LOUISE

Non... car tout cela est passé... Seulement, je voudrais que tu ne m'en veuilles pas... que tu n'aies plus aucune rancune... que tu me pardonnes...

RAYMOND

en ricanant.

Te pardonner ! Oh ! oh !

LOUISE

Si je t'ai éloigné pendant quelques mois de ta maison... de ton foyer... de tes travaux... j'y ai été forcée... j'ai cru que c'était pour ton bien... On m'avait dit que tu avais besoin d'isolement...

RAYMOND

brusquement.

Ne revenons plus là-dessus...

LOUISE

continuant.

Ici, c'était impossible, tu comprends. Et tu vois, on avait raison, puisque tu reviens guéri... Oh ! je suis heureuse... si tu savais... je ne peux pas te dire combien je suis heureuse...

RAYMOND

la regardant de nouveau fixement.

Tu m'aimes bien ?

LOUISE

Tu n'en as jamais douté ?

RAYMOND

avec un rire étrange.

Ah ! ah !

LOUISE

Pourquoi ris-tu ?

RAYMOND

Donne-moi ta main...

(Louise lui tend, Raymond la serre avec force.)

LOUISE

avec un cri de douleur.

Oh !

RAYMOND

Je te fais mal ?

LOUISE

Tu m'as serrée un peu fort... mais ce n'est rien...

RAYMOND

Je la tiens donc, ta petite main blanche... douce... voluptueuse...

Je la tiens donc...

(Avec un ricanement)

C'est un procédé que j'ai appris d'un de mes amis de là-bas...

LOUISE

Quoi ?... Quel ami ?...

RAYMOND

Quand je dis là-bas... je veux dire : l'asile... On l'appelle le Co-saque... Il est très méchant... Quand la confiance ne vient pas

assez vite, on serre un peu plus fort... on peut même briser un doigt sans verser une goutte de sang...

(ricanant à nouveau.)

C'est très propre...

LOUISE

épouvantée.

Ne plaisante pas comme ça !...

RAYMOND

Oui, je plaisante beaucoup depuis que je suis sorti de là-bas... En riant je dis la vérité... mais personne ne la croit... Ça ne fait rien, le trait pénètre, et comme j'ai mis du poison au bout, la chair devient brûlante...

(il serre plus fort la main de Louise.)

LOUISE

criant de souffrance.

Ah ! Raymond ! Raymond !...

RAYMOND

Pas de bruit... pas de bruit...

LOUISE

se dégageant de son étreinte.

Mais tu me fais mal...

RAYMOND

la poursuivant.

Je ne suis sorti de l'asile que pour ça... J'ai une mission à remplir dans le monde... c'est de tuer toutes les femmes dont le corps tombe en pourriture...

LOUISE

affolée.

Qu'est-ce que tu as ?

RAYMOND

Avec qui m'as-tu trompé ?

LOUISE

Moi !

RAYMOND

C'est avec quelqu'un de la maison... quelqu'un qui veut se débarrasser de moi... qui veut m'empoisonner... Ton complice...

LOUISE

avec une peur croissante, essayant de fuir.

Je t'en prie...

RAYMOND

Je connais votre signal... En marchant tu tapes quatre fois du talon... Ça veut dire...

(Scandant les mots.)

« Veux-tu-de-moi ? »

(Répétant.)

Veux-tu-de-moi... comme c'est simple !

(Avec une fureur soudaine il la saisit par le cou.)

Ah ! garce ! putain !

LOUISE

Raymond !

RAYMOND

C'est toi qui t'offrais, n'est-ce pas ?

LOUISE

Mais, jamais... jamais !...

RAYMOND

Tout le monde le sait...

LOUISE

C'est faux.

(Elle se débat. Il lui renverse la tête sur la table de gauche.)

Mais laisse-moi... je souffre...

RAYMOND

Ta as eu assez de plaisir !... Allons, dis-moi le nom de ton amant... de tes amants... Avec qui as-tu couché ?... Avec tout le monde... même avec Lionel...

LOUISE

Sur la tête de notre enfant...

RAYMOND

ricanant.

Notre enfant... Tu sais bien que ce n'est pas mon enfant.

LOUISE

renversée sur la table.

Tu es fou !...

RAYMOND

Je ne suis pas fou... Tu voudrais bien le faire croire, que je suis fou...

LOUISE

Oui, comme le soir où tu t'es jeté sur moi...

(se débattant.)

Lâche-moi... lâche-moi donc...

(Criant de douleur.)

Ah !

RAYMOND

qui a entendu du bruit dans la salle à manger.

Tais-toi...

(Il la relève brusquement.)

Scène IX

LES MÊMES, CLOTILDE

CLOTILDE

arrivant en courant de la salle à manger, très effrayée.

Qu'est-ce qui a crié comme ça ?...

RAYMOND

à Louise, bas, lui imposant silence.

Tais-toi !...

CLOTILDE

C'est toi, Louise ?... tu as appelé ?

RAYMOND

avec un ton de voix très doux, très naturel, lâchant Louise.

Non... ce n'est pas elle...

CLOTILDE

J'ai entendu un cri...

RAYMOND

d'un air détaché.

C'est dans la rue...

CLOTILDE

Tiens, je croyais que...

(Elle regarde Louise.)

RAYMOND

Non...

CLOTILDE

s'apercevant de la figure défaite de Louise, de ses vêtements en désordre.

Qu'est-ce que tu as donc, Louise ?

RAYMOND

sans quitter Louise du regard, comme pour l'hypnotiser.

Rien... elle n'a rien... Nous venons d'avoir une grande discussion... ça l'a émue... Nous avons remué un tas de vieux souvenirs... Ça met les larmes aux yeux, pas vrai ?

LOUISE

sans force, sans voix, prête à défaillir.

Certainement...

RAYMOND

Mais ce n'est rien... rien du tout...

CLOTILDE

Tant mieux...

RAYMOND

après un léger temps, s'avance vers Louise, et, à voix basse, les yeux dans ses yeux, avec une expression et un ton de férocité extraordinaires.

Il faut en finir...

(Puis, soudain, il se sauve vers la salle à manger et disparaît en répétant :)

Il faut en finir !

Scène XII

LOUISE, CLOTILDE

(Dès que Raymond est sorti, Clotilde, affolée, court vers sa sœur.)

CLOTILDE

Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a?

LOUISE

sans bouger, à voix basse, l'arrêtant de la main.

Tais-toi, ne bouge pas... Il nous surveille...

CLOTILDE

n'osant plus remuer.

Ah !

LOUISE

Sûrement...

CLOTILDE

Que s'est-il passé ?

LOUISE

Sa crise l'a repris... Je le savais...

CLOTILDE

épouvantée, se collant à sa sœur.

Mon Dieu !

LOUISE

Tout ça, c'est de votre faute... Oui, c'est de votre faute... Où est-il ?

CLOTILDE

après un long temps tournant lentement la tête et jetant un coup d'œil dans la salle à manger.

Dans la salle à manger...

LOUISE

Le vois-tu ? Qu'est-ce qu'il cherche ?

CLOTILDE

après un nouveau temps.

Je ne le vois pas...

(Prise d'une peur atroce.)

Je vais appeler Lionel...

LOUISE

Avant qu'il soit là, je serai morte...

CLOTILDE

affolée.

Viens... Sauvons-nous...

(Elle veut l'entraîner.)

LOUISE

entendant du bruit dans la salle à manger.

Impossible... Ne bouge pas...

CLOTILDE

Quoi ?

LOUISE

Il revient...

(Les deux femmes reprennent subitement leur silence et leur immobilité.)

Scène XIII

LES MÊMES, RAYMOND

RAYMOND

a ouvert brusquement la porte. Il s'arrête sur le seuil, regarde longuement les deux femmes, puis vient lentement à elles, une de ses mains derrière le dos. Avec une voix terrible :

Qu'est-ce que vous faites là, toutes les deux ?

CLOTILDE

ne voulant pas abandonner sa sœur.

Mais...

RAYMOND

se précipitant sur elle.

Vous complotez aussi contre moi...

CLOTILDE

Raymond !...

RAYMOND

Allez-vous-en !

LOUISE

morte de peur.

Clotilde, reste !...

CLOTILDE

se sauvant, court à la porte de droite, qui est fermée, puis à la salle à manger.

Au secours !... Au secours !...

RAYMOND

à Louise, en se précipitant sur elle, la main levée.

Il faut en finir !...

CLOTILDE

hurlant.

Au secours !... Au secours !...

RAYMOND

répétant.

Il faut en finir...

(Louise veut fuir.)

Tu ne te sauveras pas...

(il lève un couteau qu'il avait dissimulé et va en frapper Louise.

Lutte, cris.)

LOUISE

se débattant.

Raymond !... grâce !... grâce !...

CLOTILDE

Au secours !...

LIONEL

frappant à la porte de gauche, dans la coulisse.

Qu'est-ce qu'il y a ?... Ouvrez !... Ouvrez !...

CLOTILDE

pendant que Louise esquive les coups de Raymond, va à la porte de gauche, l'ouvre. À Lionel :

Vite... au secours !...

LIONEL

en entrant.

Que se passe-t-il ?

CLOTILDE

Il veut tuer Louise...

LIONEL

apercevant ce qui se passe, se précipitant sur son frère et le saisissant à bras-le-corps.

Raymond !

RAYMOND

fou furieux.

Laisse-moi...

(Lionel a désarmé son frère et dégagé Louise. La figure de Louise est toute ensanglantée ; le couteau est tombé à terre.)

LIONEL

tout en maintenant son frère, à Clotilde et à Louise.

Sauvez-vous !... Il est fou... Sauvez-vous !...

(Les femmes reculent, s'enfuient par la gauche en hurlant.)
Au secours !... Au secours !...

Scène XIV

RAYMOND, LIONEL

RAYMOND

à Lionel.

Misérable... tu l'as fait fuir... Je la rattraperai...

LIONEL

Allons, Raymond... reviens à toi...

RAYMOND

Laisse-moi passer !

LIONEL

lui barrant la route.

Où veux-tu aller ?

RAYMOND

Je veux ma femme... elle est à moi... je la veux...

LIONEL

luttant contre lui.

Tu ne passeras pas...

RAYMOND

hurlant.

Ah ! tu es aussi du complot... Vous en êtes tous... vous voulez tous vous débarrasser de moi...

(il le prend à la gorge et essaie de l'étrangler.)

LIONEL

se débattant.

Malheureux ! Mais tu es donc une bête féroce...

RAYMOND

avec une force que décuple sa folie, lui serrant la gorge.

Canaille !

LIONEL

suffocant.

Tu m'étouffes...

RAYMOND

Tu vas payer pour les autres...

LIONEL

Étouffant, râlant,

Ah ! Ah !...

RAYMOND

qui l'étrangle lentement²¹, comme avec jouissance.

Tu as beau tourner les yeux²²... faire la grimace... canaille !

(Le corps de Lionel a eu quelques sursauts, puis il reste immobile. Sa tête retombe en avant, Raymond desserre son étreinte. Le corps de Lionel tombe en arrière comme une masse.)

RAYMOND

après un silence, se penchant sur le corps.

Ses yeux sont tout blancs... Il ne bouge plus... C'est fait !... Il est mort !... Je l'ai tué... Je suis content...²³

.....

²¹ Tout doit se dérouler comme au ralenti.

²² Le Grand-Guignol est réputé pour ses images d'yeux révulsés, sortant des orbites.

²³ Cf. « Dans la folie impulsive proprement dite, l'impulsion se manifeste quelquefois avec une implacable violence. Ce n'est pas, dit Jacoby, une per-

(il le contemple longuement, puis il répète :)

Je suis content...

(Et il se met à rire sans s'arrêter pendant que le rideau baisse)

RIDEAU

.....

version des instincts, des sentiments comme on l'a prétendu, l'impulsion apparaît à l'individu comme quelque chose d'étrange, ne lui appartenant pas, ne faisant pas partie de son être, comme une force intérieure, une influence occulte. 'C'était plus fort que moi, disent ordinairement ces malheureux, je devais le faire, j'y étais forcé'. Et ces explications sont d'autant plus caractéristiques qu'on les entend des inculpés de toutes nations, de toute condition sociale, de tout degré de développement intellectuel, et qui pour la plupart n'ayant aucune notion de médecine mentale ne peuvent chercher une excuse dans cette explication, ou pourraient bien en chercher une meilleure.

La lutte de l'individu est quelquefois terrible, et c'est au prix des plus violentes souffrances qu'on le voit dans certains cas assouvir la funeste passion qui le dévore. Le sergent Bertrand exposait sa vie et se mettait les mains en sang pour déterrer les cadavres. Le crime accompli, rarement l'individu cherche à se cacher, à se justifier ; il va lui-même au devant des preuves : 'C'est moi, dit-il, qui ai commis le meurtre, voyez, je suis ensanglanté' », (H. Dagonet, *Des impulsions dans la folie et de la folie impulsive*, J. B. BAILLIÈRE et FILS, 1870, p. 18-19).

La Petite Roque

DRAME EN TROIS ACTES

d'après la nouvelle de GUY DE MAUPASSANT

EN COLLABORATION AVEC M. PIERRE CHAINE¹

.....
La pièce a été représentée pour la première fois au théâtre de l'Ambigu, le 2 octobre 1911 (Direction Hertz et Coquelin).

¹ Pierre Marie Jean-Baptiste Chaine (1882–1963), dramaturge français, auteur de la célèbre fiction satirique *Les mémoires d'un Rat* (1916) que l'écrivain a rédigé dans les tranchées.

Personnages

BERNARD

MÉDÉRIC

DOCTEUR LATOUR

FOUCAUD

CLAUDE

ROQUE

UN BRIGADIER DE GENDARMERIE

Mme ROQUE

MARIE ROQUE

CÉSARINE MALIVOIRE

NANETTE

Mme MALIVOIRE

Acte premier

L'enclos d'une petite ferme, en Normandie³. À gauche, l'habitation des fermiers à laquelle on accède par un petit perron de trois marches. — Au fond, une grande porte ouverte donnant sur une route qui conduit en pleine campagne ; à droite, une autre sortie sur la campagne, mais du côté de la forêt ; à droite aussi, au premier plan, une grange. — De grands arbres entourent la ferme ; un gros marronnier au milieu de l'enclos, — Table de jardin, un banc sur la droite, chaises, etc. Il fait un soleil ardent⁴.

Scène première

LE PÈRE ROQUE, LA MÈRE ROQUE, PUIS MME MALIVOIRE ET CÉSARINE

Au lever du rideau, on entend le père roque chanter en coulisse. Il débouche, quelques instants après, au fond, en tenue de travail, pioche sur l'épaule. Il dépose sa pioche dans un coin, puis s'essuie le front et se dirige du côté de la ferme.

.....

² Tout le premier acte est une invention d'André de Lorde. La nouvelle de Maupassant commence au moment où Médéric retrouve le corps de la jeune fille assassinée. Certains personnages, que le dramaturge fait parler, n'existent même pas dans le texte de l'auteur de *Bel-Ami*.

³ Guy de Maupassant situe très souvent l'action de ses textes en Normandie.

⁴ C'est la chaleur qui déclenche les instincts néfastes.

LE PÈRE ROQUE

appelant.

Ah ! La mère ! Passe-moi donc une serviette et un bout de savon...

LA MÈRE ROQUE

paraissant, après un temps, sur le seuil de la porte.

Dépêche-toi, on ne sera jamais prêt...

(Elle lui lance une serviette et un morceau de savon.)

LE PÈRE ROQUE

Mais oui... je me presse... Je me presse... J'vas m'débarbouiller à la Brindille.

(Il disparaît à droite en chantant. Un temps, on entend un gazouillis d'oiseaux, puis trois heures sonnent à une église au loin. Sur la route, au fond, on aperçoit Mme Malivoire suivie de sa fille qui se dépêchent. Elles ont de grosses ombrelles de campagne à la main.)

LA MÈRE MALIVOIRE

belle paysanne à la figure réjouie et malicieuse, entrant avec Céсарine.

Cré bon Dieu, qu'y fait chaud !

(Elle s'éponge la figure.)

CÉSARINE

tête et allure d'une idiote, parler niais.

Oh ! oui, m'man...

(Elle s'éponge aussi en secouant la tête.)

LA MÈRE MALIVOIRE

Fais attention... Secoue point tant la tête en marchant... tu vas faire chavirer ton chapeau.

CÉSARINE

Oui, m'man...

LA MÈRE MALIVOIRE

Et puis, si tu t'assois, aie bien soin de lever tes jupes pour point te friper.

CÉSARINE

Oui, m'man...

LA MÈRE MALIVOIRE

Et pis, tu sais, faudra pas trop danser, rapport à ton ventre.

CÉSARINE

tâtant son ventre.

Ça se voit, m'man ?

LA MÈRE MALIVOIRE

l'examinant.

Tourne-toi de côté...

(Césarine se tourne.)

Non, ça se remarque point encore beaucoup... Mais ça commence à faire ballonner ta jupe !...

(Elle lui tire sa jupe.)

Faudra tenir les mains devant, comme ça, avec ton ombrelle.

(Elle met son ombrelle devant elle.)

CÉSARINE

tout en riant stupidement, exécute le même mouvement en marchant.

Comme ça, m'man ?

LA MÈRE MALIVOIRE

Oui, ça va. Bouge plus. Va t'asseoir.

(Elle la fait asseoir sur le banc.)

J'vas appeler la mère Roque... Quoi qu'y font donc là-dedans ?...

(Elle s'approche de la maison et crie :)

Eh ! mère Roque !

LA MÈRE ROQUE

apparaissant sur le seuil.

Ah ! c'est déjà vous, mère Malivoire ? Bonjour !

(Apercevant Césarine.)

Bonjour Césarine !...

LA MÈRE MALIVOIRE

Vous êtes-t'y prête ?

LA MÈRE ROQUE

Comment ? Mais vous êtes en avance... je suis pas encore prête, le père Roque non plus...

LA MÈRE MALIVOIRE

Et la Marie ?

LA MÈRE ROQUE

descendant le perron.

La Marie ? Elle est par là... dans le potager...

(Elle montre le fond, à droite.)

Quelle heure qu'il est donc à c't'heure ?

MME MALIVOIRE

Quatre heures. Vous l'avez donc point entendu sonner ?

LA MÈRE ROQUE

J'vas me dépêcher... le temps de donner à manger aux bêtes.

(Elle va dans un coin chercher un seau rempli de pommes de terre dont elle vide le contenu sur la table, puis elle dépose le seau vide devant elle, face au public.)

LA MÈRE MALIVOIRE

relevant sa robe pour ne pas se salir.

Attendez, mère Roque, j'vas vous donner un coup de main... la petite aussi. Si on veut arriver à la foire pour le cirque, faut point lambiner ; y a une bonne heure d'ici Criquetot.

(La mère Roque et la mère Malivoire s'assoient autour de la table et toutes trois commencent à éplucher des pommes de terre avec les couteaux que la mère Roque a pris dans le tiroir de la table. Mme Malivoire en a passé un à Césarine, qui est restée à côté d'elle sur le banc. Quand elles ont fini d'éplucher une pomme de terre, elles la jettent dans le seau.)

Scène II

LES MÊMES, LE PÈRE ROQUE

LA MÈRE ROQUE

tout en travaillant.

C'est un voyage toutes les fois qu'il faut aller à la ville !

LA MÈRE MALIVOIRE

Pensez donc, tous les dimanches !...

LA MÈRE ROQUE

Et les jours de marché !

LA MÈRE MALIVOIRE

Ah ! ben sûr, c'est pas commode d'habiter loin comme ça... J'sais pas si vous êtes comme moi, mais les jambes commencent à fatiguer quand je vais aux provisions...

LA MÈRE ROQUE

Je cré ben, surtout quand le soleil tape dur comme aujourd'hui.

LA MÈRE MALIVOIRE

Sans compter qu'à présent c'est plus ben prudent d'être si éloigné... Vous avez lu sur *Le Petit Havrais* de ce matin ?

LA MÈRE ROQUE

Non... Quoi donc qu'est arrivé ?

LA MÈRE MALIVOIRE

Une vieille femme des environs de Bolbec qu'a été étranglée par un cheminéau qui y a volé dix écus.

LA MÈRE ROQUE

indignée.

Dix écus !... C'est épouvantable !... On n'est plus en sûreté !...

LA MÈRE MALIVOIRE

Ici, tenez, on pourrait bien vous incendier tous. Personne n'y verrait que du feu !

LE PÈRE ROQUE

qui est rentré de droite depuis quelques instants, en s'essuyant la figure avec une serviette.

Comme de juste, M'ame Malivoire !... Comment ça va ?

(À Césarine.)

Ah ! Te v'ia dégourdie !...

(Césarine rit bêtement.)

LA MÈRE MALIVOIRE

au père Roque qui lui serre la main.

Ah ! tiens, c'est le père Roque... Eh ! ben ça va pas mal, et vous ?

LA MÈRE ROQUE

à son mari.

Mais veux-tu te dépêcher ! T'en finiras donc point...

LA MÈRE MALIVOIRE

Vous allez nous mettre en retard...

LE PÈRE ROQUE

à sa femme, se dirigeant vers la maison.

J'suis tout prêt... me v'ia débarbouillé... j'ai pu qu'à mettre ma blouse.

LA MÈRE ROQUE

Laquelle ?

LE PÈRE ROQUE

en riant

C'te bêtise. Ma neuve, pardi !

(En riant.)

Tiens ! pour sortir avec des fumelles !

(Les femmes se tordent de rire. Le père Roque rentre dans la maison.)

Scène III

MME ROQUE, MME MALIVOIRE, CÉSARINE

LA MÈRE MALIVOIRE

Ah ! ce qu'il est coquet !

LA MÈRE ROQUE

Il veut faire le faraud sur la promenade.

LA MÈRE MALIVOIRE

Vous ferez bien d'avoir l'œil dessus ! Je cré ben qu'il est encore vert !

LA MÈRE ROQUE

riant.

Ah ! ça pour ça, je cré bien qu'y a pus d'danger !

LA MÈRE MALIVOIRE

Pardi ! vous devez l'savoir mieux que personne.

LA MÈRE ROQUE

Je sais rien du tout... À mon âge on fuit plus attention.

LA MÈRE MALIVOIRE

Ta ! ta ! ta ! vous y cracheriez pas dessus.

LA MÈRE ROQUE

Puisque je vous dis qu'il y a pus d'danger.

LA MÈRE MALIVOIRE

Dame ! comme on dit, le fourreau use la lame... De son temps le père Roque en a retroussé quelques-unes...

(Malicieusement.)

Autant que j'm'en souvienn !

LA MÈRE ROQUE

Ah ! il n'est pas le seul, allez, mère Malivoire ! Je crois ben que votre défunt était pas feignant non plus...

(Elles rient.)

Il doit vous manquer à c'te heure !

LA MÈRE MALIVOIRE

J'ai ben autre chose en tête... J'peux pas suffire à l'ouvrage. Heureusement que la Césarine me donne un coup de main... Pas Césarine ?

CÉSARINE

qui épluche des pommes de terre, silencieusement.

Oui m'man !

LA MÈRE ROQUE

Tu fais pas beaucoup d'bruit, ma fille ! C'est-y vrai que t'aides ta mère ?

CÉSARINE

C'est moi qui vais tous les matins au marché.

LA MÈRE ROQUE

Où ça, à Quillebeuf ?

CÉSARINE

Mais non, à Criquetot.

LA MÈRE ROQUE

Pas possible !...

CÉSARINE

avec un sourire.

J'y vais point à pied...

LA MÈRE ROQUE

Vous avez donc acheté une carriole, mère Malivoire ?

LA MÈRE MALIVOIRE

Ben sûr que non... Elle va attendre la diligence sur la route... On met les paniers sur l'impériale...

LA MÈRE ROQUE

Ça doit vous coûter gros !... huit sous pour aller... huit sous pour revenir... ça fait seize sous...

LA MÈRE MALIVOIRE

On les regagne ben, allez !... Césarine s'y connaît pour vendre les œufs et le beurre... Aussi j'y ai acheté une belle robe et un beau chapeau.

LA MÈRE ROQUE

regardant Césarine qui est accoutrée ridiculement.

Ça, elle est bien habillée ! Lève-toi qu'on te voie un peu...

(Césarine, avant de se lever, jette un regard effrayé à sa mère qui lui fait signe de faire ce qu'on lui dit.)

Lève-toi... avance...

(Césarine avance lentement, en s'efforçant de rentrer son ventre devant lequel elle a mis son ombrelle pour empêcher qu'on voie son état.)

On dirait que t'as peur de te casser !...

(Tâtant la robe de Césarine.)

C'est cossu... Vous avez dû payer ça une pièce de deux écus, hein ?

LA MÈRE MALIVOIRE

gênée.

Tout juste !

LA MÈRE ROQUE

à Césarine qui tourne le dos à Mme Roque.

Tourne-toi...

(Césarine se tourne prudemment. À la mère Malivoire.)

Vous trouvez point qu'elle a joliment forci depuis quelque temps ?

LA MÈRE MALIVOIRE

de plus en plus gênée.

Oh! vous savez... c'est l'âge !...

LA MÈRE ROQUE

à Césarine.

Autrefois t'étais plutôt maigre, t'as engraisé ! C'est vrai que ta robe bouffe par devant... Elle sait pas s'arranger c'te petite... Fais voir un peu...

(Elle se lève et va à Césarine.)

CÉSARINE

qui recule.

Mais...

LA MÈRE MALIVOIRE

voulant arrêter la mère Roque.

Vous donnez point c'te peine...

LA MÈRE ROQUE

Fais donc voir que je te dis...

(Elle fait le mouvement de tirer avec sa main la robe de Césarine par devant, pour enlever les plis, mais soudain elle pousse une exclamation de surprise.)

Oh !

(Elle regarde Césarine puis la mère Malivoire qui baisse la tête et se met à travailler rageusement. Poussant une autre exclamation.)

Ah!

(Un temps. Avec malice.)

Dites donc, mère Malivoire... on dirait quasiment !... Ma foi, oui !...

LA MÈRE MALIVOIRE

voulant se donner l'air dégagé.

Qu'est-ce qu'on dirait ?

LA MÈRE ROQUE

clignant de l'œil,

Dame ! Vous devez bien savoir... Faites donc pas la finaude...

CÉSARINE

se mettant subitement à pleurnicher.

Tu vois m'man, ça se voit !...

(Elle se dirige en pleurant vers sa mère.)

LA MÈRE MALIVOIRE

lui donnant deux gifles retentissantes en l'asseyant sur le banc.

Imbécile !... Veux-tu te taire !...

(Césarine pleurniche plus fort.)

Veux-tu te taire !...

(Césarine se fait.)

(Un temps. Toutes trois se remettent à éplucher.)

LA MÈRE ROQUE

pour tâcher d'arranger les choses.

Vaut mieux ça qu'une maladie !

LA MÈRE MALIVOIRE

en écho.

Ben sûr !

CÉSARINE

larmoyante, même jeu.

Ben sûr !

(Un nouveau silence.)

LA MÈRE ROQUE

poussée par la curiosité.

Et qu'est-ce qui lui a fait ça ?

LA MÈRE MALIVOIRE

Eh ! ben, j'vas vous l'dire : c'est Mathieu, le voiturier.

LA MÈRE ROQUE

Pas possible !

CÉSARINE

toujours avec des larmes dans la voix.

À cause des seize sous.

LA MÈRE ROQUE

Comment à cause des seize sous ?

CÉSARINE

Chaque fois qu'il m'fallait donner seize sous pour payer ma place aller et retour, ça me chavirait le cœur !

LA MÈRE ROQUÉ

Dame ! C'est dur !...

CÉSARINE

la voix entrecoupée de sanglots.

C'est ben cher que je disais à Mathieu... « Ça serait rendu tout si vous vouliez, qu'y m'répondait en clignant d'œil... » Alors un jour qu'on était seuls dans sa voiture... Moi, j'savais pas... vous comprenez... j'ai pas osé refuser... Et pis j'me disais : c'est autant d'économisé !...

(Sur ces derniers mots, elle se remet à sangloter.)

LA MÈRE MALIVOIRE

Allons... allons... déluge pas comme ça !... Ce qui est fait est fait !

LA MÈRE ROQUE

à la mère Malivoire.

A-t-il été de parole au moins, ce saligaud-là ?

LA MÈRE MALIVOIRE

Oh ! pour ça, on peut rien lui reprocher. V'là six mois qu'il la mène pour rien.

CÉSARINE

souriant à travers ses larmes.

Ça va bientôt faire trente écus de gagnés !...

LA MÈRE ROQUE

avec admiration.

Trente écus !...

LA MÈRE MALIVOIRE

dont l'œil s'allume de cupidité.

Oui, trente écus !...

LA MÈRE ROQUE

C'est une somme !

LA MÈRE MALIVOIRE

Et pis enfin, ça ne tournera pas si mal, puisqu'elle va se marier...

LA MÈRE ROQUE

Avec le voiturier ! Vous feriez point ça !... Un gas qu'a ren de ren...

LA MÈRE MALIVOIRE

avec mépris.

Pas avec lui, ben sûr ! Avec Malandin, l'boulangier...

(Avec orgueil.)

Oui, mère Roque... Il en a du bien c'ti-là !...

LA MÈRE ROQUE

en se levant et en allant porter le baquet plein de pommes de terre épluchées, à droite, dans la grange ; puis elle revient, range les couteaux dans le tiroir de la table.

Malandin !... Il fait bien d'prendre une fille qu'est déjà grosse...

Ça lui évitera la peine de faire un enfant... C'est pas lui qu'en serait capable à c'te heure !

(Elle rit.)

LA MÈRE MALIVOIRE

vexée.

J'dis pas... Mais c'est un bon parti pour Césarine...

LA MÈRE ROQUE

Dame ! aujourd'hui plus que jamais faut des écus pour se mettre en ménage !... Les affaires vont point si bien !

LA MÈRE MALIVOIRE

Vous avez pourtant pas à vous plaindre...

LA MÈRE ROQUE

revenant à la grange et donnant à manger à des bêtes invisibles.

On s'en tirerait encore si on n'avait pas de bouche inutile.

(Avec un regard du côté de la maison.)

Mais, il y a not'uncle, qui peut plus nous aider et qui mange comme quatre...

LA MÈRE MALIVOIRE

Ah ! c'est vrai ! Comment va-t-il le vieux ?

LA MÈRE ROQUE

Il se maintient !...

(Avec aigreur.)

Les pots fêlés durent longtemps...

LA MÈRE MALIVOIRE

Sa paralysie l'empêche point de bien manger et de bien boire, hein ?...

LA MÈRE ROQUE

qui a fini de donner à manger aux bêtes, refermant la porte de la grange.

Oui, mais j'y ai trouvé un travail tout de même...

LA MÈRE MALIVOIRE

abasourdie.

Un travail ? dans son lit?...

LA MÈRE ROQUE

Parfaitement, dans son lit... Y me sert de couveuse... J'y ai mis deux œufs sous chaque bras...

CÉSARINE

riant bêtement.

Ah ! ah !... Il faut qu'il les garde dix jours sans les casser...

LA MÈRE ROQUE

lui clouant le bec.

Et toi, ma fille, faudra bien que tu couves pendant neuf mois !...

LE PÈRE ROQUE

appelant, en coulisse, de la maison.

Eh ! Caroline ! Eh ! la mère !... Viens vite !...

LA MÈRE ROQUE

se dirigeant vers la maison.

Quoi qu'il y a ?...

Scène IV

LES MÊMES, LE PÈRE ROQUE

LE PÈRE ROQUE

apparaissant sur les marches, en blouse des dimanches, chapeau melon sur la tête, un bâton à la main.

Mais viens vite...j'te dis...

LA MÈRE ROQUE

C'est-il le feu !

LE PÈRE ROQUE

joyeusement.

Mais non... c'est les œufs !

LA MÈRE ROQUE

furieuse.

J'parie qu'il les a cassés, ce feignant-là...

LE PÈRE ROQUE

se tardant de rire.

Ils se sont cassés tout seuls... Il y en a deux qui viennent d'éclorre... Et les autres sont pas loin...

LA MÈRE ROQUE

C'est pas trop tôt que le vieux serve à quèque chose !

(À la mère Malivoire.)

Faut que j'aïlle voir ça... J'en ai pour deux instants... Espérez-moi un peu...

(Elle rentre précipitamment dans la maison.)

Scène V

LES MÊMES, MOINS LA MÈRE ROQUE

LA MÈRE MALIVOIRE

gaiement.

Elle est rien affûtée, vot'femme !

LE PÈRE ROQUE

Ah ! sûr !

(s'approchant d'elle et la reluquant des pieds à la tête.)

Et vous, mère Malivoire, vous êtes belle comme tout aujourd'hui.

LA MÈRE MALIVOIRE

minaudant.

Vous êtes galant, père Roque.

LE PÈRE ROQUE

se rapprochant davantage.

Faut toujours être galant. Y a point d'âge pour ça...

LA MÈRE MALIVOIRE

Pour sûr ! Y a des jeunes d'aujourd'hui qui valent pas les vieux d'autrefois !

LE PÈRE ROQUE

l'œil malin.

Je cré ben... Les jeunes gens de maintenant savent pus ce que c'est que la rigolade...

LA MÈRE MALIVOIRE

Faut toujours qu'y fument ou qu'y boivent, ou ben alors ils vont en ville... dans les maisons... Et Dieu sait ce qu'ils y font !...

LE PÈRE ROQUE

De not'temps on s'amusait entre soi...

(Très près d'elle et à voix plus basse.)

Pas, Léonie ?

LA MÈRE MALIVOIRE

vivement.

Tais-toi...

(À Césarine qui est restée sur le banc et qui sourit bêtement devant elle, le regard vague.)

Dis donc, Césarine, va donc voir ce que fait la Marie.

(Césarine se lève.)

LE PÈRE ROQUE

avec malice.

Regarde dans le jardin, derrière la maison... Je crois ben qu'elle y est...

(Césarine sort, poussée par la mère Malivoire et le père Roque.)

Scène VI

LA MÈRE MALIVOIRE, LE PÈRE ROQUE

LA MÈRE MALIVOIRE

quand Césarine a disparu.

Tu peux donc pas tenir ta langue quand il y a du monde ?...

LE PÈRE ROQUE

tout contre elle, les mains en avant.

Dame ! c'est que t'es ben appétissante aujourd'hui... ben séductrice...

LA MÈRE MALIVOIRE

qui jette de temps en temps un œil sur la maison.

Veux-tu finir !... si la mère Roque te voyait...

LE PÈRE ROQUE

Dis donc, tu te rappelles la fois qu'on était derrière la meule de paille ?

(il se met à rire.)

LA MÈRE MALIVOIRE

baissant les yeux.

Je cré bien que je m'rappelle la meule de paille...

LE PÈRE ROQUE

lui donnant une tape sur le derrière.

Y a longtemps d'ça !

LA MÈRE MALIVOIRE

avec un gros soupir.

Dame oui !...

LE PÈRE ROQUE

Et la fois qu'on était dans la luzerne ?

(Nouveaux rires, nouvelle tape.)

LA MÈRE MALIVOIRE

même jeu.

Dame oui !

LE PÈRE ROQUE

s'apprêtant à l'embrasser.

Et le soir qu'on s'est trouvé dans la grange ?

LA MÈRE MALIVOIRE

le repoussaut.

Doucement v'là du monde...

(La mère Roque apparaît sur la porte.)

Scène VII

LES MÊMES, LA MÈRE ROQUE

LA MÈRE ROQUE

à la mère Malivoire, qui s'est vivement éloignée du père Roque.

Il a toujours la langue bien pendue, pas, mère Malivoire ?...

Qu'est-ce qu'il vous racontait d'intéressant ?

LE PÈRE ROQUE

finaud.

Moi ?... J'parlais de la paille, de la luzerne, de not'grange... des choses de la nature, quoi !

LA MÈRE MALIVOIRE

vivement.

Et les poussins sont-ils bien venus ?

LA MÈRE ROQUE

Ils sont magnifiques... Le vieux est fier comme si qu'il les avait faits.

LE PÈRE ROQUE

Si on partait maintenant...

(À la mère Roque.)

Tè v'là prête ?...

LA MÈRE ROQUE

Oui... Et les gosses où sont-elles ?...

LA MÈRE MALIVOIRE

Dans l'jardin...

LA MÈRE ROQUE

appelant.

Hé ! Marie !... Césarine !...

VOIX

au loin.

Quoi qu'y a ?

LE PÈRE ROQUE

remontant au fond.

Arrivez ici... on va partir à la fête...

LA MÈRE MALIVOIRE,

criant.

Dépêchez-vous...

Scène VJJJ

LES MÊMES, CÉSARINE, MARIE

CÉSARINE

arrivant suivie de Marie.

Nous v'là !...

MARIE

en rechignant.

Me v'ia !...

LA MÈRE ROQUE

à sa fille, en la regardant.

C'est-y que t'as perdu le sens ou c'est-y que tu veux une taloche !... Pourquoi t'es pas habillée ?

LA MÈRE MALIVOIRE

Comment à c't'heure, t'es pas prête ?

MARIE

d'un ton dolent.

J'peux pas partir... J'suis malade...

LE PÈRE ROQUE

s'avançant sur elle.

T'es malade ? Où ça que t'es malade ?

MARIE

À la tête... partout...

LA MÈRE MALIVOIRE

T'as donc point envie de venir à la fête ?

MARIE

Si, j'en ai envie, mais j'peux pas.

CÉSARINE

Oh ! viens donc... on ira voir le cirque...

MARIE

têtue.

J'peux pas...

LA MÈRE ROQUE

Mais enfin, quoi que tu as ?

MARIE

avec exagération.

C'est comme si ça me tirait dans la tête...

LA MÈRE MALIVOIRE

Si tu viens pas à la fête, comment que tu trouveras un épouseux ?

MARIE

avec un sourire.

Y a pas d'épouseux qu'à la fête !

LE PÈRE ROQUE

Alors tu veux pas venir ?

MARIE

Puisque je peux pas...

(cherchant.)

J'ai... j'ai le dos noué...

LA MÈRE ROQUE

regardant son mari.

Le dos noué ?

LE PÈRE ROQUE

regardant la mère Malivoire.

Le clos noué ?

LA MÈRE MALIVOIRE

regardant sa fille.

Le dos noué ?

CÉSARINE

bouche bée, regardant Marie.

Le dos noué ?

LA MÈRE ROQUE

inquiète au père Roque.

Peut-être qu'elle est malade pour de bon, c'te petite !... faudrait voir...

LE PÈRE ROQUE

Sûr que je vais pas l'emmener de force. J'peux pas faire boire les ânes qu'ont pas soif.

LA MÈRE ROQUE

Eh ! bien, reste là... Tu laveras la vaisselle et puis tu surveilleras le vieux...

LE PÈRE ROQUE

Tu y donneras à manger parce qu'il faut point qu'il bouge...

(À ce moment, on entend près de la ferme, au fond, dans les bois, un coup de feu, puis un autre plus rapproché.)

LE PÈRE ROQUE

Y a des braconniers qui vont point à la fête, pour sûr...

LA MÈRE MALIVOIRE

qui a été au fond et a regardé.

C'est pas des braconniers... c'est M. le Maire avec M. le Docteur.

LA MÈRE ROQUE

Est-ce qu'ils ont tué quelque chose ?

LE PÈRE ROQUE

qui a été voir aussi.

J'crois point.

LA MÈRE MALIVOIRE

revenant en scène.

Les v'là qui viennent de ce côté...

(À Mme Roque.)

Ben écoutez... j'aime autant que Césarine rencontre point le docteur.

(À voix basse.)

Rapport à son ventre.

LA MÈRE ROQUE

malicieuse.

Dame, ça vaut peut-être mieux !... c'est qu'il a l'œil !

LA MÈRE MALIVOIRE

Je pars devant avec Césarine, vous me rejoindrez sur la route...
je passe par le potager..

(Elle a fait signe à Césarine qui s'est levée, et elles se sont dirigées à droite, du côté du potager.)

LA MÈRE ROQUE

C'est ça, c'est ça...

(À Césarine.)

Pis va doucement ma fille... te fatigue point.

(Mme Malivoire et Césarine disparaissent.)

LE PÈRE ROQUE

faisant signe à sa femme, qui revient vers lui.

Dis donc, Caroline, puisque v'là le docteur, ça serait peut-être une occasion de lui montrer la petite ?...

LA MÈRE ROQUE

Je pense bien que tu vas pas payer une consultation ?

LE PÈRE ROQUE

malicieux.

Tu vas voir... Ça coûtera rien de rien,.. Pas ça...

(Il fait claquer sa langue sous son doigt.)

Tu vas voir...

(À ce moment, le docteur et Bernard débouchent au fond. Le Docteur porte un fusil en bandoulière. Ils causent gaiement.)

Scène IX

LES MÊMES, LE DOCTEUR LATOUR, BERNARD

LE DOCTEUR

saluant du geste.

Bonjour mère Roque... Bonjour père Roque...

LE PÈRE ROQUE

Bien le bonjour, Monsieur le Dccteur...

(saluant très bas Bernard.)

Monsieur le Maire...

BERNARD

Bonjour père Roque... bonjour Madame... Peut-on boire un coup ?

LA MÈRE ROQUE

empressée.

Bien sûr qu'on peut boire, Monsieur le Maire...

(Allant à Marie, qui pendant toute cette scène est restée rêveuse, assise sur un banc près de la maison.)

Marie... allons, va chercher à boire.

(Marie se lève et rentre dans la maison.)

LE DOCTEUR

s'essuyant le front.

Il fait une chaleur !

BERNARD

même jeu.

Oui, ça tape dur...

LE PÈRE ROQUE

allant vers la maison et criant.

Marie, apporte-nous du cidre... du vieux... celui qu'est cacheté...

BERNARD

allant s'asseoir près de la table.

Mais c'est inutile...

(Pendant ce temps, le docteur a été poser son fusil contre un arbre.)

LE PÈRE ROQUE

avec empressement.

Pourquoi donc ça !... Vous me direz si vous le trouvez bon...

C'est du fin... il monte un peu à la tête... mais...

BERNARD

riant.

Elle est solide, n'ayez pas peur.

LE PÈRE ROQUE

au Docteur, tout en préparant la table.

Vous avez-t'y tué quelque chose, Monsieur le Docteur ?

LE DOCTEUR

en riant.

Non... j'ai pas de chance.... juste un lièvre qui part sous mes pieds, là, au petit bois... je le rate !

LA MÈRE ROQUE

en allant au-devant de Marie qui rentre avec des verres et une bouteille que la mère Roque passe au père Roque.

Et vous, Monsieur le Maire, vous chassez point ?...

BERNARD

Oh ! non... j'aime pas ça... et puis je suis trop nerveux, je tire très mal...

(Riant.)

J'ai jamais rien pu tuer...

LE PÈRE ROQUE

à Marie, en prenant la bouteille.

C'est ben celui que j't'ai dit ?...

(Marie aide sa mère à servir les verres sur la table.)

LE PÈRE ROQUE

tout en débouchant soigneusement son cidre cacheté.

Alors, comme ça, Monsieur le Docteur, aujourd'hui on est en congé... on s'paie de la chasse...

LE DOCTEUR

Non, mon brave... je fais ma tournée de visites, seulement j'emporte toujours mon fusil avec moi pour m'amuser en route...

LA MÈRE ROQUE

rentrant dans la maison, suivie de Marie.

Dame !... le gibier ne manque pas par ici...

LE DOCTEUR

Dites-donc, père Roque, la Roussotte, c'est-y loin d'ici ?

LE PÈRE ROQUE

remplissant les verres que chacun prend.

Non, Monsieur le Docteur, tout près d'ici, sur la route de Froberville... Pourquoi ?...

LE DOCTEUR

C'est qu'il faut que j'aïlle la voir.

LE PÈRE ROQUE

Elle est malade ?

LE DOCTEUR

Oh ! c'est pas grave, un peu de bronchite...

LE PÈRE ROQUE

saisissant l'occasion qui se présente.

Qu'est-ce que vous me dites là ?... Ah ! c'est pas étonnant, avec tous ces changements de temps !...

(Levant son verre pour boire à la santé.)

Monsieur le Maire... Monsieur le Docteur...

(il boit puis revenant à son idée.)

Ainsi, tenez. Jean-Pierre, vous connaissez bien le gros Jean-Pierre ?... Le fils du garde-barrière, il dit comme ça depuis ce matin qu'il peut plus marcher... qu'il a le dos noué...

LE DOCTEUR

souriant.

Le dos noué ?...

LE PÈRE ROQUE

insistant.

C'est comme je vous le dis...

(Roublard.)

Même qu'il m'a demandé ce qu'il fallait y faire... J'y ai répondu :
« Mets-y un cataplasme... Si ça ne fait pas de bien, ça fera pas de mal »...

(Sans avoir l'air de tenir à la réponse.)

Pas vrai, monsieur le Docteur ?

LE DOCTEUR

finissant son verre.

En effet... ça ne peut pas lui faire de mal...

(Silence.)

LE PÈRE ROQUE

lui versant un autre verre.

Est-ce que vous croyez que ça lui fera du bien ?

LE DOCTEUR

Je sais pas. Il faudrait voir.

LE PÈRE ROQUE

insistant de plus en plus.

Qu'est-ce que vous lui auriez dit, à ma place ?

LE DOCTEUR

À votre place, père Roque ?

LE PÈRE ROQUE

Oui, monsieur le Docteur.. il avait le dos noué, il pouvait pas marcher.

LE DOCTEUR

comprenant l'intention du père Roque.

Eh ! bien, je lui aurais dit : « Mon vieux Jean-Pierre, quand on est malade, il n'y a qu'une chose à faire.

(Un léger temps. Le père Roque est tout oreille.)

« C'est d'aller consulter le médecin. »

(Il rit en regardant Bernard qui rit aussi.)

(Le père Roque dissimule une grimace. Un nouveau temps. Ils boivent.)

BERNARD

posant son verre sur la table.

Il est épatant votre cidre, père Roque !

LE PÈRE ROQUE

très embêté, sans empressement.

Encore un verre ?

BERNARD

Non, merci... il ne faut pas qu'on vous mette en retard... Vous alliez partir quand nous sommes entrés...

(À ce moment, la mère Roque sort de la maison, toute habillée, chapeau en tête, gants aux mains, ombrelle. Marie la suit.)

LE DOCTEUR

regardant la mère Roque.

C'est à la fête que vous allez ?...

LA MÈRE ROQUE

Tout juste, monsieur le Docteur.

BERNARD

C'est donc pour ça que vous êtes tous sur votre trente-et-un ?...

LE PÈRE ROQUE

qui ne désespère pas d'avoir sa consultation, revenant à la charge.

Il n'y a que la Marie qui ne soit pas habillée...

BERNARD

Pourquoi ça ?...

(À Marie.)

Pourquoi ça, mademoiselle ?

(Elle baisse la tête.)

LE PÈRE ROQUE

C'est une têtue !... Elle ne veut pas aller à la fête... Elle veut faire accroire qu'elle est malade ! Je vous demande un peu, à son âge !...

BERNARD

la dévisageant.

Quelle âge a-t-elle donc ?

LA MÈRE ROQUE

Elle va sur ses seize ans !...

LE DOCTEUR

On lui en donnerait dix-huit, ma parole.

BERNARD

Elle est bien bâtie, la gaillarde !

LA MÈRE ROQUE

avec fierté.

Ça oui, elle n'est point mal faite !

LE PÈRE ROQUE

Dame ! on y a mis ce qu'il fallait ! pas, la mère ?

(Il rit bruyamment.)

LE DOCTEUR

Elle a l'air de se porter à merveille...

LE PÈRE ROQUE

allant à Marie.

Ah ! tu vois ce que dit le Docteur... Aussi, je te laisserai pas faire tes quatre volontés... Allons, ouste, va t'habiller..

MARIE

mauvaise tête.

Mais je suis malade... J'peux pas marcher..

LE PÈRE ROQUE

levant la main sur elle.

Répète-le donc un peu, que t'es malade... je te guérirai, tu vas voir..

LE DOCTEUR

arrétant le geste du père Roque.

Voyons, père Roque...

MARIE

se garant de son père et allant se réfugier près de sa mère.

J'suis malade... J'suis malade...

LE PÈRE ROQUE

remontant dans le fond en maugréant.

Sacrée petite garce !...

LE DOCTEUR

Après tout, elle est peut-être malade, cette enfant...

LE PÈRE ROQUE

jouant l'indifférence.

Vous occupez point d'elle, allez, monsieur le Docteur, tout ça c'est de la frime !...

LE DOCTEUR

Laisse-la donc... Si elle ne se sent pas bien !...

LE PÈRE ROQUE

De la frime, je vous dis !

LE DOCTEUR

à Marie.

Viens ici, mon enfant,

(Marie va lentement vers lui.)

Donne-moi ta main...

LE PÈRE ROQUE

continuant sa comédie.

Ça se porte comme père et mère... J'ai jamais été malade, moi, monsieur le Docteur... Caroline non plus... Sauf quand elle faisait un enfant, bien sûr.

(Il rit.)

Eh ! eh ! pas la mère ?

LE DOCTEUR

examinant Marie.

Elle n'a pas de fièvre... Voyons, que ressens-tu ?

MARIE

J'ai mal à la tête...

LE DOCTEUR

Et puis, c'est tout ?

MARIE

Et pis j'ai le dos noué...

LE DOCTEUR

avec un sourire, à Bernard,

Oui... comme Jean-Pierre...

(Au père Roque.)

Ça doit être la croissance... Voyons... dégrafe-toi un peu, que je puisse t'ausculter...

(La petite Roque commence à dégrafer son corsage, Bernard est en face d'elle. Il regarde attentivement cette scène, l'œil très allumé.)

LE PÈRE ROQUE

à part, à sa femme.

Eh ! bien, je l'ai t'y eu pour rien, sa consultation ?

LA MÈRE ROQUE

même jeu.

T'es un finaud !

(La petite Roque a naïvement ouvert entièrement son corsage et montre sa poitrine.)

LE DOCTEUR

souriant et refermant un peu le corsage.

Ça va bien...

(il met sa tête sur la poitrine de la petite, l'ausculte, puis après un silence.)

Absolument rien... qu'elle se repose un peu aujourd'hui, voilà tout.

LE PÈRE ROQUE

enchanté.

Merci, bien, Monsieur le Docteur !...

LE DOCTEUR

Vous ne savez pas ce qu'il lui faudrait, père Roque ?

LE PÈRE ROQUE

empressé.

Peut-être un cataplasme ?

LE DOCTEUR

Non, c'est un autre remède...

(À Marie.)

Tu peux te rhabiller...

(Marie s'éloigne un peu pour aller se rajuster. Dans ce mouvement, elle passe devant Bernard, qui la suit avec, dans le regard, une lueur de convoitise. Elle baisse les yeux.)

LE PÈRE ROQUE

avec une grimace.

Oh ! Je veux point lui acheter de drogues...

LE DOCTEUR

C'est pas des drogues, qu'il lui faudrait... c'est un mari...

LA MÈRE ROQUE

rentrant dans la maison.

Oh ! c'est point pressé... elle est encore jeunette...

LE DOCTEUR

Elle est jeune, mais elle pousse vite...

BERNARD

avec un gros rire, montrant la poitrine de la petite.

Les pommes sont déjà mûres...

LE DOCTEUR

Prenez garde qu'on vienne les marauder...

LE PÈRE ROQUE

Y a pas de danger... elle n'a pas encore d'idées...

(À ce moment, paraît au fond, sur la route, le facteur Médéric. Visage énergique de vieux soldat. Il porte la croix de la Légion d'honneur sur sa blouse de facteur. Il a son sac à lettres en bandoulière, son bâton sous le bras.)

Scène X

LES MÊMES, MÉDÉRIC

MÉDÉRIC

s'arrêtant, au fond.

Salut la compagnie... Il y a une lettre pour vous, père Roque...

(il tend une lettre au père Roque. Apercevant le Docteur.)

Tiens, Monsieur le Docteur !...

LE DOCTEUR

Rien pour moi, Médéric ?

MÉDÉRIC

Si, justement... des journaux...

LE DOCTEUR

Donnez, ça vous évitera la peine de passer chez moi...

(Médéric lui donne des journaux.)

MÉDÉRIC

s'apprêtant à repartir.

Avez-vous des lettres à me donner, père Roque ?

LE PÈRE ROQUE

qui lisait sa lettre.

Non, pas aujourd'hui, père Médéric... Vous allez pas vous en aller sans trinquer avec nous...

MÉDÉRIC

entrant en scène.

C'est pas de refus !

LE PÈRE ROQUE

à Marie.

Va nous chercher à boire.

(Marie rentre rapidement dans la maison.)

MÉDÉRIC

apercevant le Maire qui lui était caché jusqu'alors par un arbre.

Tiens ! bonjour, Monsieur le Maire...

(Le Maire lui serre la main.)

LE PÈRE ROQUE

remettant dans sa poche la lettre qu'il lisait.

C'est une lettre du fils.

LE DOCTEUR

Eh ! bien, comment se trouve-t-il au régiment ?

(À ce moment, Marie revient avec un pichet de cidre et un verre qu'elle pose sur la table.)

LE PÈRE ROQUE

tout en servant à boire à Médéric.

Pas mal... Sacré garnement ! Il ne peut jamais écrire sans quémander de l'argent...

MÉDÉRIC

son verre à la main.

Ma parole ! c'est plus des soldats, c'est des rentiers ! De mon temps on avait plus de fourbi et moins d'argent...

(Levant son verre.)

À votre santé, messieurs !...

LE PÈRE ROQUE

Sous l'Empire, on avait une armée au moins...

MÉDÉRIC

après avoir bu.

Maintenant, ça a des assiettes, ça a un lit... On va leur donner des femmes bientôt... Et ils se plaignent !...

LE PÈRE ROQUE

reversant à boire à Médéric.

La discipline s'en va !

MÉDÉRIC

Tout ça, parce qu'on ne fait plus de maniement d'arme... ils ne sauront bientôt plus par quel bout prendre leurs fusils...

(il boit de nouveau.)

BERNARD

Dans quel régiment avez-vous servi, père Médéric ?

MÉDÉRIC

Dans le 5^e régiment de cuirassiers, m'sieur le Maire. J'ai fait toute la campagne de 70... J'ai été blessé à Reischoffen...

LE DOCTEUR

Oui, je sais, vous vous êtes conduit bravement.

MÉDÉRIC

avec grande simplicité.

J'ai fait que mon devoir... j'sais pas pourquoi on m'a décoré... Tous les camarades en ont fait autant...

(il repose son verre.)

LE PÈRE ROQUE

Ah ! sacré père Médéric. C'est un brave à quatre poils !... Encore un verre, Médéric ?

MÉDÉRIC

refusant.

Oh ! non... c'est qu'y tape sur la tête !... Minute, j'ai pas fini mon service...

(en se préparant à partir.)

Au revoir, Monsieur le Maire... Au revoir, Monsieur le Docteur.

(Il serre la main à tout le monde.)

LE PÈRE ROQUE

Insistant, le pichet en main.

Oh ! voyons, un tout petit...

MÉDÉRIC

Non...

LE PÈRE ROQUE

Y a pas moyen de le débaucher !...

MÉDÉRIC

revenant sur ses pas.

Dites donc, vous n'auriez pas vu mon chenapan⁵ de fils ?

LA MÈRE ROQUE

qui sort à ce moment de la maison,

Claude ?

MÉDÉRIC

la saluant.

Tiens, bonjour, madame Roque.

LA MÈRE ROQUE

Bonjour, Médéric... Non... pas depuis hier...

MÉDÉRIC

Sa mère le cherche de tous les côtés... Y a pas moyen de mettre la main dessus...

.....

⁵ Vaurien, voyou, gredin, coquin.

LE PÈRE ROQUE

en riant.

Y doit commencer à courir les filles.

MÉDÉRIC

fronçant le sourcil.

Ben que je l'y prenne !...

(il se remet en route.)

LA MÈRE ROQUE

Si on le voit, on l'enverra chez vous.

MÉDÉRIC

en s'en allant, au loin.

Merci. Si vous allez à la fête, amusez-vous bien.

(il disparaît.)

Scène XI

LES MÊMES, MOINS MÉDÉRIC

LE PÈRE ROQUE

Sûr qu'on y va !...

LA MÈRE ROQUE

Et pis c'est le moment !

LE DOCTEUR,

se disposant à partir et allant prendre son fusil.

Nous allons partir aussi.

LE PÈRE ROQUE

Mais vous pressez point, reposez-vous tant que vous voudrez...
Vous êtes pas mal ici ?... vous avez de l'ombre... On va vous ap-
porter encore une bonne bouteille... Vous êtes ici chez vous.

LE DOCTEUR

reposant son fusil.

Merci... merci...

LE PÈRE ROQUE

allant chercher son bâton dans un coin de l'enclos.

Allons, t'es prête, la mère ?...

LA MÈRE ROQUE

embrassant Marie.

Toi, reste ici, va pas barbotter dans la Brindille...

LE PÈRE ROQUE

à sa fille.

T'es malade, faut pas prendre froid... Allons, viens m'embrasser.
(*Marie l'embrasse.*)

Et puis tu iras chercher une bouteille pour ces messieurs.

(*À la mère Roque qui se dirige au fond à gauche.*)

Mais non... coupons par le petit bois...

(*il montre la droite.*)

On y sera plus tôt...

(*La mère Roque s'en va devant.*)

LE DOCTEUR

suivant le père Roque.

Il y a une bonne lieue.

LE PÈRE ROQUE

Pour l'aller, oui...

LE DOCTEUR

étonné.

Et pas pour le retour ?

LE PÈRE ROQUE

en s'éloignant.

Pour le retour il y a bien le double.

LE DOCTEUR

Comment ça ?

LE PÈRE ROQUE

riant.

Pardi ! Quand on a bu quelques petits verres de Calvados on va pas tout droit, pas vrai ?... Alors, on fait des contours... Ah ! Ah !

(Il sort par la droite.)

LE DOCTEUR

lui criant gaiement.

Surtout, pas trop de calvados !...

LE PÈRE ROQUE

au loin, répondant.

Soyez tranquille. Monsieur le Docteur... je tiens le litre...

LE DOCTEUR

en suivant des yeux le père Roque et en faisant quelques pas sur la route.

Sacré père Roque !...

Scène XIII

BERNARD, MARIE

Pendant les dernières paroles du père Roque, Marie est sortie de la maison, apportant une bouteille. Elle va à la table et l'y pose.

BERNARD

qui s'est approché d'elle.

Qu'est-ce que tu vas faire toute seule ?

MARIE

Je vas rentrer à la maison, msieur le Maire, pour faire mon ouvrage...

BERNARD

T'es si pressée que ça ?...

MARIE

Dame !... j'ai à faire et pis faut que j'aille voir si le vieux a besoin de moi.

BERNARD

Comment va-t-il ?

MARIE

Il est toujours couché...

(Elle rentre dans la maison.)

BERNARD

suivant Marie des yeux, avec un regard de convoitise.

La belle fille !...

Scène XIII

LE DOCTEUR, BERNARD

LE DOCTEUR

revenant.

Eh! bien, mon vieux... est-ce qu'on va coucher ici ?

BERNARD

qui s'est rassis sur le banc

Attends un instant... voyons... il fait une chaleur !...

LE DOCTEUR

s'asseyant aussi et préparant une cigarette.

C'est que j'ai besoin d'aller faire ma visite...

BERNARD

T'es pas à une minute près... Tu veux boire ?

LE DOCTEUR

Oh ! non, assez...

(Le voyant se verser à boire.)

Tu as tort...

BERNARD

Pourquoi ?

LE DOCTEUR

Parce que c'est très mauvais pour toi... Ce cidre-là est très alcoolisé... Je te donne un régime à suivre, tu ne le suis pas...

BERNARD

souriant.

Mais si...

LE DOCTEUR

Mais non... tu es très sanguin... très nerveux...

BERNARD

On peut donc être à la fois sanguin et nerveux ?

LE DOCTEUR

Sûrement... Sais-tu que ce sont les grands chasseurs, les gens de sport, ceux qui vivent au grand air, qui fournissent le plus grand nombre de neurasthéniques...

BERNARD

se faisant une cigarette.

Merci pour moi !...

LE DOCTEUR

Rigole, va !... Tu es tout congestionné !... Au lieu de rester là, tu devrais marcher un peu, faire circuler le sang.

BERNARD

Ce temps m'abrutit, et puis j'ai la tête lourde.

LE DOCTEUR

Justement...

(Un temps. Il allume sa cigarette.)

Dis donc ? il y a longtemps que tu as été au Havre ?

BERNARD

Oui... il y a au moins un mois... Pourquoi ?

LE DOCTEUR

Un mois, allons donc !... on ne voit que toi, paraît-il.

BERNARD

Moi ! Où ça ?

LE DOCTEUR

Oui, je m'entends, pas à la messe, bien sûr... mais dans certaines maisons...

BERNARD

Et puis après !... je suis garçon, je suis libre. Et puis on n'est pas de bois !

LE DOCTEUR

se levant et allant chercher son fusil qu'il remet en bandoulière.
Oui, mais on n'est pas de fer non plus, fais attention.

BERNARD

se levant aussi.

Dis donc, tu viens déjeuner à la maison demain ?...

LE DOCTEUR

Est-ce que Foucaud sera là ?

BERNARD

qui se dirige vers le fond sur la route.

Je te crois ! à moins qu'il ne soit retenu au Palais... Nanette nous fera un de ces lièvres, je ne te dis que ça, mon vieux...

(Au docteur qui ramasse sur la table sa blague à tabac et son papier à cigarettes.)

Allons, viens, c'est toi qui lambines maintenant.

(Il tourne à droite.)

LE DOCTEUR

Où vas-tu ? la Roussotte c'est là-bas...

(il montre la gauche.)

BERNARD

Oui, mon vieux, mais chez moi, c'est là-bas...

(il montre la droite.)

Il fait trop chaud, je rentre.

LE DOCTEUR

l'entraînant à gauche.

Voyons, mon vieux, fais quelques pas avec moi.

BERNARD

se laissant faire.

Alors, quelques pas seulement...

LE DOCTEUR

Sacré flemmard !...

(Leurs voix se perdent sur la route.)

Scène XIV

MARIE, SEULE.

(Un temps. Lorsqu'ils ont disparu. Marie qui guettait leur départ, sort avec précaution de la maison. Elle s'arrête un instant sur le seuil, regarde de tous côtés.)

MARIE

Les v'la partis !... c'est pas trop tôt !...

(Elle descend quatre à quatre le perron et court appeler à droite.)

Claude !... Hé ! Claude !...

Scène XV

CLAUDE, MARIE

CLAUDE

qu'on ne voit pas, répondant.

Hé!..

MARIE

cherchant de tous côtés.

Ousque t'es ?... Je te vois point...

CLAUDE

toujours caché.

Moi je te vois bien...

(On le voit passer sa tête entre les branches au haut d'un arbre. Riant.)

Coucou !... Je peux t'y descendre ?...

MARIE

qui a levé la tête, aperçu Claude, et se tordant de rire.

Sûr ! Y a plus personne, on va pouvoir être tranquilles...

(Claude descend lestement de l'arbre.)

CLAUDE

allant à Marie.

Je peux t'y l'embrasser ?...

MARIE

lui tendant la joue.

Embrasse-mé.

(Ils s'embrassent naïvement.)

T'as entendu que ton père te cherche partout ?

CLAUDE

J'ai entendu. Et pis aussi que le père Roque t'a tarabustée pour aller à la fête... Je me suis retenu pour pas y cracher dessus.

MARIE

Oui, mais le docteur y a dit que j'avais de la croissance.

(Ils rient de nouveau, très fort.)

CLAUDE

avec gentillesse.

Ça te prive pas au moins, de ne pas aller à la fête ?

MARIE

Sûr que non, et toi ?

CLAUDE

Moi, j'aime mieux rester là... auprès de toi... Mais toi, t'aimes danser...

MARIE

C'est en dansant, un dimanche, qu'on s'est connu...

CLAUDE

Moi, j'aime pas quand tu danses...

MARIE

Pourquoi ça ?

CLAUDE

Parce que tous les gars te prennent par la taille, et pis te reluquent... ça me rend jaloux...

MARIE

Aussi, je veux plus danser qu'avec toi...

CLAUDE

Veux-tu que je te fasse danser en sifflant ?

MARIE

Oui, j'veux bien...

(Ils s'enlacent et se mettent à danser, pendant que Claude siffle une polka.)

MARIE

lâchant Claude et allant s'asseoir sur les marches de l'escalier, en s'épongeant le front.

Il fait trop chaud...

CLAUDE

Si on allait au bord de la Brindille ; on se mettrait dans l'eau...

MARIE

J'peux pas. On me l'a défendu... Il faut pas que je m'éloigne.

CLAUDE

C'est pas loin. Et puis qui-est-ce qui le saura ?

MARIE

Si je me mouille, on le verra bien et je me ferai attraper.

CLAUDE

s'asseyant à côté d'elle, tendrement.

Ça, je veux pas. Il vaut mieux rester ici, mais tu viendras au champ, demain ?

MARIE

Oui, j'tâcherai... on ira du côté des bois... Il y a des nids de merles...

CLAUDE

Et pis on causera de notre mariage... pourvu que ton père y veuille de moi !...

MARIE

Et pourquoi donc pas ?...

CLAUDE

Dame ! c'est que c'est un fermier cossu... J'suis que le fils d'un simple facteur... Peut-être que le Père Roque voudra te marier à un cultivateur de Bolbec...

MARIE

Te fais donc pas de bile...

(Avec une grande naïveté.)

Si le père consent pas, tu me feras un enfant. Tu veux bien ?

CLAUDE

très simplement.

Je veux bien.

(Un léger temps).

Mais y faudrait savoir...

MARIE

Je ferai comme Césarine... Elle va en avoir un.

CLAUDE

Vrai ?... Comment qu'elle a fait ?

MARIE

Elle n'a pas voulu me le dire. Paraît que ça lui a fait mal.

CLAUDE

avec tendresse.

Oh ! Je voudrais point te faire mal !

MARIE

Et pourquoi tout le monde le ferait, si ça faisait mal ?...

CLAUDE

Je sais pas.

MARIE

Vois-tu, qu'équefois, le soir, quand je suis couchée, j'entends le pé et la mé qui font du raffut... La mé pousse de gros soupirs...

CLAUDE

naïvement.

Peut-être bien qu'il lui fait du mal...

MARIE

aussi naïvement.

Peut-être ben que c'est le contraire aussi !

(Au loin, à ce moment, tinte l'angelus.)

Écoute, ça sonne !...

(Ils se lèvent soudain, respectueux.)

CLAUDE

L'angelus !...

MARIE

Faut le dire ensemble.

CLAUDE

Si tu veux !

(Marie baisse la tête dans l'attitude de la prière. Claude se découvre. Ils reproduisent le tableau de Millet.)

MARIE

récitant.

« L'Ange du Seigneur a annoncé à Marie... »

CLAUDE

continuant.

« Et elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit »...

MARIE

continuant.

« Voici la servante du Seigneur »...

CLAUDE

« Qu'il soit fait selon votre parole »...

MARIE

« Et le Verbe s'est fait chair »...

CLAUDE

« Et il a habité parmi nous. »

(s'arrêtant brusquement et la regardant.)

Tu comprends ce que ça veut dire, toi ?

MARIE

Non... le curé nous l'a pourtant bien expliqué...

CLAUDE

Peut-être ben que si on était mariés on comprendrait mieux...

MARIE

rêveuse.

Peut-être bien.

(Un temps. L'angélus recommence à tinter plus loin à un autre village. Ils font le signe de la croix.)

MARIE

regardant Claude qui reste la tête baissée, pensif.

À quoi est-ce que tu penses ?...

CLAUDE

J'écoute les cloches. Et je pense qu'un jour elles sonneront nos noces...

MARIE

l'arrêtant.

C'est vrai... Et puis, après, des baptêmes...

CLAUDE

avec tristesse.

Et puis après⁶...

MARIE

Dis pas ça... c'est trop triste...

CLAUDE

Quand je pense à toi, ça me rend triste.

MARIE

Et t'y penses souvent ?

CLAUDE

Surtout le soir, quand je mène les bœufs à l'étang et que le couchant est rouge. Alors je pense à toi. Il me semble que si t'étais là, je te prendrais dans mes bras et je te serrerais fort, tout fort contre moi. Et puis quand je te vois, j'ose plus...

(Soudain on entend une voix de femme crier au loin : Claude ! Claude !)

MARIE

Écoute, v'là ta mé qui t'appelle.

CLAUDE

embêté.

Ah ! là ! là ! Qu'est-ce qu'elle m'veut ?

.....

⁶ Claude pense à l'enterrement, comme s'il presentissait un malheur imminent.

MARIE

Pourvu qu'elle ait point l'idée de venir par ici...

CLAUDE

Attends... je vais y aller y dire que je suis pas mort et puis je reviendrai.

(La voix continue à appeler : Claude ! Claude !)

MARIE

l'embrassant.

Tu reviendras ?

CLAUDE

l'embrassant à son tour.

Sûr ?

MARIE

Dépêche-toi.

CLAUDE

criant.

Me v'là m'man... me v'là...

(il sort en courant à droite.)

Scène XVII

MARIE, BERNARD

Pendant la fin de cette scène, Bernard est entré dans la ferme et, apercevant Marie et Claude, s'est dissimulé derrière un arbre

pour écouter ce qu'ils disaient. — Quand Claude est parti, Marie l'a accompagné un peu puis s'est approchée de la table : elle a pris les verres qu'elle s'apprête à rapporter dans la maison. Bernard s'approche alors d'elle doucement, par derrière, et lui frappe sur l'épaule.

MARIE

se retournant, effrayée.

Hein ?...

(Reconnaissant Bernard.)

Ah ! c'est vous, m'sieur le Maire... Ah ! ben vous m'avez fait joliment peur... Ah ! ben oui.

(Elle met la main sur son cœur.)

BERNARD

avec un gros rire.

Peur ? Je ne suis pas bien terrible ! Dis donc, c'est joli de faire la malade pour rester avec son amoureux...

MARIE

protestant.

Mais c'est pas vrai, m'sieur le Maire.

BERNARD

la prenant par l'oreille.

Ah! petite rouée... c'est pas vrai?... J'étais là... je vous ai vus...

MARIE

baissant la tête en souriant.

Alors c'est vrai, m'sieur le Maire.

BERNARD

montrant la maison.

À deux pas du vieux ! S'il t'avait entendue ?

MARIE

riant.

Y a pas de danger... il peut rien entendre... il est sourd.

BERNARD

T'en as du vice !

MARIE

allant vers la maison.

Mais Claude, c'est mon épouseux...

BERNARD

Ah ! Il t'a promis de t'épouser ?

MARIE

revenant sur ses pas.

Oui, m'sieur le Maire. Seulement vous le direz pas au père parce que j'sais pas s'il sera consentant.

BERNARD

Pourquoi pas ?

MARIE

Dame ! c'est Claude qui dit comme ça que je suis trop riche pour lui...

BERNARD

Il a peur que ton père fasse le difficile... Dame ! Il peut l'être...
(il se rapproche d'elle.)

Quand on a une belle fille comme toi...

MARIE

reculant en rougissant.

Oh ! M'sieur le Maire... il y en a de plus belles que moi... j'suis pas belle...

BERNARD

la suivant.

Mais si... tu es déjà formée comme une petite femme...

(Marie se recule encore en baissant les yeux.)

BERNARD

très près d'elle, après un silence.

Eh ! bien, écoute, je pourrai peut-être t'aider à te marier, moi !

MARIE

Vous ?

BERNARD

Oui, moi !...

MARIE

joyeuse, se rapprochant de lui.

Ah ! M'sieur le Maire ! Vous feriez ça pour nous !

BERNARD

tout contre elle, les yeux dans les yeux.

Oui, mais il faut être gentille... bien gentille...

MARIE

naïvement.

Qu'est-ce qu'il faut faire pour être gentille ?...

BERNARD

s'asseyant.

Viens, je vais te le dire...

(Elle reste debout devant lui, il lui prend la main qu'il caresse longuement.)

Sais-tu que tu feras une jolie, très jolie mariée !

MARIE

Oh ! M'sieur le Maire !

BERNARD

Tu rougis ?

MARIE

C'est que vous me dites des choses...

BERNARD

lui caressant le bras, puis l'épaule.

Des choses que je pense... Et pour te le prouver je te donnerai une bague pour cette jolie main...

MARIE

Elle est trop noire...

BERNARD

lui baisant la main.

Elle n'est pas noire, elle est dorée par le soleil... Qu'est-ce que tu veux ? Un rubis, ou un diamant ?

MARIE

J'sais pas, j'en ai jamais vu...

BERNARD

se levant.

Eh ! bien, je te ferai choisir... et puis pour ton cou...

(il lui caresse le cou.)

... il faudra aussi un collier avec une jolie petite croix en or, hein ?

(Les yeux chavirés.)

Tu as un joli cou.

(il l'embrasse soudain violemment au cou.)

MARIE

se dégageant.

Oh ! M'sieur, c'est pas bien ce que vous faites là...

BERNARD

Grosse bête !...

MARIE

Si le père savait !...

BERNARD

se ressaisissant.

C'est pour rire !

MARIE

Je pouvais pas savoir...

(Un temps.)

BERNARD

Tu es bien sauvage ! Comment feras-tu le soir de tes noces ?

MARIE

Oh ! c'est pas la même chose...

BERNARD

Mais si, ce sera la même chose...

MARIE

Non, ce sera Claude.

BERNARD

Je suis sûr que tu te laisses déjà embrasser par lui ?

MARIE

Dame ! c'est mon époux !...

BERNARD

Veux-tu que je t'embrasse, moi ?

MARIE

avec naïveté.

J'veux bien, m'sieur le Maire.

(Elle lui tend la joue, il lui prend la tête avec ses deux mains et l'embrasse sur les lèvres, de force).

MARIE

se débattant.

Ah ! je veux pas ça...

BERNARD

qui la tient dans ses bras.

Petite bête... Voyons !...

MARIE

se reculant du côté de la maison en criant.

Non... laissez-moi...

BERNARD

fou de désir, la bouche sur sa bouche.

Tu ne veux donc pas que je te donne une belle bague ?...

MARIE

se débattant en criant plus fort.

Non, rien ! Et puis vous me faites peur !

BERNARD

effrayé, la lâchant brutalement.

Idiote !...

(Un temps. Marie reste en place, immobile, tremblante.)

C'est bien ! Comme tu voudras ! Et puis, tu cries... tu cries !... Je ne veux pas te prendre de force !

(il porte la main à sa gorge puis s'essuie le front.)

J'étouffe ! Il fait une chaleur⁷ !...

(Après avoir regardé le pichet sur la table.)

Tiens, va donc me chercher un peu d'eau. Tu as de l'eau bien fraîche ?

.....

⁷ C'est en effet sous l'emprise de la chaleur que le maire deviendra victime de ses instincts.

MARIE

encore toute émue.

Oui, m'sieur le Maire... tout de suite... Je vas vous en chercher...

(Elle prend un verre sur la table et se dirige vers la droite.)

BERNARD

Eh bien ! Où vas-tu ?

MARIE

Au ruisseau... J'en ai pas pour longtemps... ce sera plus frais.

Marie sort en courant à droite. Bernard la regarde s'éloigner, puis, après avoir regardé du côté de la maison et au fond, sur la route s'il ne vient personne, se dirige résolument du côté où est partie Marie. Puis il s'arrête soudain, passe la main sur son front et murmure :

Je ne veux pas... non... je ne veux pas...

(Puis pris d'un désir fou contre lequel il ne peut plus lutter.)

C'est plus fort que moi... Il faut que j'y aille... Il faut⁸...

.....
⁸ Dans la nouvelle de Maupassant, le crime apparaît dans la deuxième partie du texte, lors d'une vision hallucinatoire du protagoniste. De Lorde, bien que suggérant par les cris de la victime la fin fatale de celle-ci, ne désirait point montrer la strangulation ou le viol sur la scène. C'est pourquoi le dramaturge a opté pour la sortie du personnage qui commet son délit dans les coulisses :

« Soudain l'enfant sortit du bain, et, sans le voir, s'en vint vers lui pour chercher ses hardes et se rhabiller. À mesure qu'elle approchait à petits pas hésitants, par crainte des cailloux pointus, il se sentait poussé vers elle par une force irrésistible, par un emportement bestial qui soulevait toute sa chair, affolait son âme et le faisait trembler des pieds à la tête.

Elle resta debout, quelques secondes, derrière le saule qui la cachait. Alors, perdant toute raison, il ouvrit les branches, se rua sur elle et la saisit dans

(Alors prenant soudain une résolution, les yeux égarés, la figure décomposée, il disparaît en courant à droite du côté de la forêt. Un long silence. On entend un grand cri au loin. Et la toile tombe lentement pendant qu'on entend six heures sonner à une église lointaine.)

.....
 ses bras. Elle tomba, trop effarée pour résister, trop épouvantée pour appeler, et il la posséda sans comprendre ce qu'il faisait.

Il se réveilla de son crime, comme on se réveille d'un cauchemar. L'enfant commençait à pleurer.

Il dit : « Tais-toi, tais-toi donc. Je te donnerai de l'argent. » Mais elle n'écoutait pas ; elle sanglotait.

Il reprit : « Mais tais-toi donc. Tais-toi donc. Tais-toi donc. » Elle hurla en se tordant pour s'échapper. Il comprit brusquement qu'il était perdu ; et il la saisit par le cou pour arrêter dans sa bouche ces clameurs déchirantes et terribles. Comme elle continuait à se débattre avec la force exaspérée d'un être qui veut fuir la mort, il ferma ses mains de colosse sur la petite gorge gonflée de cris, et il l'eut étranglée en quelques instants, tant il serrait furieusement, sans qu'il songeât à la tuer, mais seulement pour la faire taire.

Puis il se dressa, éperdu d'horreur », (G. de Maupassant, *La Petite Roque*, Éditions du Boucher, Paris, 2002, p. 24–25).

Acte II

Une sorte de véranda vitrée servant de salon-fumoir et donnant sur un jardin. Porte au fond accédant à la pièce par un perron de quelques marches. À droite, au fond, porte de la cuisine. À droite, premier plan, escalier montant à une porte donnant sur la salle à manger. À gauche, premier plan, porte avec une clef sur la serrure. Table, chaises, fauteuils. Au lever du rideau, Nanette, sortant de la cuisine, apporte le café qu'elle dépose sur la table.

Scène Première

NANETTE, LE DOCTEUR, FOUCAUD, PUIS BERNARD

NANETTE

arrangeant la table.

Là... ça y est...

(Elle va ouvrir la porte de la salle à manger.)

Si ces messieurs veulent venir... le café de ces messieurs est servi...

VOIX

dans la salle à manger.

Ah ! bien... — Tu as entendu ?... le café est servi. — Ça nous fera du bien. — Après un déjeuner comme ça !... — Quel déjeuner, mes enfants ! — Passons au salon... — Laisse-moi finir mon verre...

(Entrent le Docteur et Foucaud, puis Bernard quelques secondes après.)

LE DOCTEUR

Vue bonne tasse de café là-dessus...

FOUCAUD

Et un bon cigare...

BERNARD

J'en ai d'excellents... à cinq francs pièce...

FOUCAUD

Mâtin !

LE DOCTEUR

s'asseyant à la table.

Ah ! ma bonne Nanette, on vous vote des félicitations.

NANETTE

Je suis confuse, m'sieur le Docteur...

LE DOCTEUR

Vous vous êtes surpassée...

FOUCAUD

Ah ! ce saumon !...

LE DOCTEUR

Et ce lièvre !...

(il fait claquer sa langue.)

FOUCAUD

À s'en lécher les doigts...

NANETTE

Ça, monsieur le Juge, c'est une recette à moi... c'est pas de la gargouillasse normande...

LE DOCTEUR

Ah ! foutre non !...

FOUCAUD

Ça c'est fait!... Ça c'est de la cuisine !

NANETTE

Dame ! Vous en mangerez point partout... Faut du soin... du temps...

LE DOCTEUR

Dans quel livre de cuisine avez-vous donc trouvé cette recette ?

NANETTE

riant.

Un livre de cuisine !... Ah ! ben oui ! Mais j'sais pas lire, m'sieur le Docteur ; non, c'est moi qu'ai eu l'idée... Mais c'est compliqué ! D'abord, je commence à faire revenir mon lièvre dans une bonne demi-bouteille de vieux madère, je parfume avec un bon verre de cognac et j'ajoute une bonne...

FOUCAUD

riant.

Tout est bon là-dedans...

NANETTE,

continuant,

... une bonne pincée de poivre, de muscade, de clous de girofle... du thym... quelques échalotes, deux ou trois oignons bien hachés... j'adoucis le tout avec un peu de crème fraîche...

BERNARD

qui est allé chercher dans un meuble une boîte de cigares, nerveux.

Ça va bien... ça va bien... On la connaît ta recette... c'est la dixième fois que tu nous la récites...

NANETTE

C'est bien plus de dix fois que vous en mangez, vous monsieur, et vous vous en lassez point !...

FOUCAUD

riant.

Bien répondu, Nanette !

BERNARD

bourru.

Donne-nous les liqueurs, ça vaudra mieux que de bavarder.

NANETTE

Vous êtes fâché, monsieur ?

BERNARD

Brusque.

Mais non... donne les liqueurs.

NANETTE

Je vois les chercher tout de suite.

(Elle sort.)

LE DOCTEUR

Pourquoi la brusques-tu ? Qu'est-ce que tu as après elle ?

BERNARD

Oh ! mais rien...

FOUCAUD

C'est une si bonne fille !

LE DOCTEUR

Elle l'est dévouée comme un chien !...

BERNARD

Je ne dis pas... mais elle est assommante avec ses recettes.

LE DOCTEUR

Ingrat !

FOUCAUD

C'est vrai qu'aujourd'hui tu n'as pas fait grand honneur au déjeuner, il me semble ?

LE DOCTEUR

Tu n'as pas l'air très en train aujourd'hui ?

BERNARD

J'ai un peu de migraine...

(il se lève et remonte vers la porte-fenêtre avec inquiétude.)

Mais ce n'est rien...

LE DOCTEUR

J'ai rudement bien déjeuné...

FOUCAUD

s'asseyant à califourchon sur une chaise.

Moi aussi... C'était exquis... quelle cuisine !...

(À Bernard.)

Moi, à ta place, pour être sûr d'en avoir toute ma vie une pareille, j'épouserais Nanette.

LE DOCTEUR

plaisantant.

C'est vrai, mon cher, tu serais toujours bien soigné... tu aurais de bons petits plats.

BERNARD

ricanant.

Oui, bon souper... bon gîte... et les restes !...

LE DOCTEUR

Et de beaux restes encore !...

(On rit. Bernard rit d'un rire forcé.)

(Nanette entre avec les liqueurs.)

NANETTE

posant les flacons sur la table.

Voilà !... Ces messieurs auront du choix...

BERNARD

offrant.

Cognac ?... kirsch ?... calvados ?...

NANETTE

à Bernard.

Monsieur n'a plus besoin de rien ?

BERNARD

Non, de rien... je te remercie...

(Nanette va se retirer.)

BERNARD

l'arrêtant, avec bonhomie.

Tu sais, je n'ai pas voulu te faire de peine tout à l'heure... C'était pour rire...

NANETTE

Oh ! je me bile point... Je connais Monsieur, comme si je l'avais fait... Tête chaude, mais bon cœur.

(Elle sort en riant)

Scène II

LE DOCTEUR, FOUCAUD, BERNARD

LE DOCTEUR

gaiement.

Hein !... elle est gentille !...

FOUCAUD

Une perle !...

(Tendant son verre à Bernard.)

Moi, je prends du cognac !...

BERNARD

avec intention, en le servant.

Rien de nouveau au Palais ?

FOUCAUD

Oh ! tu sais, mon vieux, être juge d'instruction à Bolbec, c'est une sinécure...

BERNARD

J'te crois !...

(Au docteur.)

Et toi ?

LE DOCTEUR,

tendant son verre.

Moi, du calvados !...

BERNARD

Tu as raison. Bien ne vaut un bon verre de calvados... celui-là surtout...

LE DOCTEUR

Dis donc, c'est le père Roque qui a dû s'en enfiler plus d'un petit verre, hier, à la tête...

(Aux mots de père Roque, Bernard est pris d'un tremblement.)

Mais, nom de Dieu, fais attention ! Tu as la tremblotte, tu en verses la moitié à côté...

BERNARD

l'interrompant vivement, avec nervosité et avec un entrain factice.

Goûte-moi ça avec attention... tu m'en diras des nouvelles... Pense donc, c'est une eau-de-vie que j'ai mise moi-même en bouteilles... il y a plus de quinze ans... entends-tu ? Quinze ans !... Hein !... ça commence à bien faire !... Tu comprends que ça peut être bon !...

LE DOCTEUR

la goûtant.

Du nanan !...

FOUCAUD

Et ça s'avance ces réparations à la mairie ?

BERNARD

Oui, ça s'avance...

FOUCAUD

Je pense qu'il va y avoir une belle inauguration, hein ?... Le sous-préfet... les pompiers... la fanfare...

LE DOCTEUR

Et une rosière...

FOUCAUD

Il y en a donc encore ?

LE DOCTEUR

riant.

On pourra prendre Césarine Malivoire.

FOUCAUD

On dit qu'elle est enceinte !

LE DOCTEUR

gogueurd.

C'est pour ça qu'on voudrait inaugurer la mairie dans quinze jours... Si on attend un mois, ça se verra trop.

FOUCAUD

grivois.

Dis donc, tu te rappelles de la femme du receveur de Criquetot⁹ ?

LE DOCTEUR

Oui, une blonde aux yeux verts !

FOUCAUD

Elle divorce.

LE DOCTEUR

Pourquoi ça ?

FOUCAUD

Ah ! c'est une drôle d'histoire... Histoire d'alcôve... huis clos, bien entendu... mais on ne parle que de ça au Palais...

LE DOCTEUR

Raconte... ça fait toujours plaisir... pas vrai, vieux polisson ?...

FOUCAUD

se rapprochant du docteur.

.....

⁹ Criquetot-l'Esneval, commune située dans le département de la Seine-Maritime, en Normandie.

Pas plus vieux que toi ! Eh bien, figure-toi que son mari avait pris l'habitude de...

(Foucaud baisse la voix et parle à l'oreille du docteur.)

LE DOCTEUR

riant d'un gros rire.

Oh ! Oh ! c'est dégoûtant !...

(À ce moment on frappe à la porte.)

BERNARD

sursautant.

Entrez !...

(Nanette rentre, l'air très émue.)

Ah ! c'est toi... tu n'as pas besoin de frapper comme ça !... Entre... qu'est-ce qu'il y a ?

LE DOCTEUR

s'apercevant de son trouble.

Vous avez l'air bouleversée, Nanette ?

BERNARD

impatient.

Enfin parleras-tu ? qu'est-ce qu'il y a ?

NANETTE

la voix blanche.

C'est... c'est Médéric, le facteur, il veut vous voir tout de suite... pour une chose très grave...

LE DOCTEUR

se levant.

Très grave !...

BERNARD

pâlissant.

Ah !... Eh ! bien, fais-le entrer.

(Nanette sort, laissant la porte de droite ouverte.)

FOUCAUD

qui s'est levé aussi.

Qu'est-ce que ça peut être ?

BERNARD

balbutiant, très ému.

Je ne sais pas, moi... Je ne sais pas. Comment voulez-vous que je sache...

(Médéric entre.)

Scène III

MÉDÉRIC, BERNARD, FOUCAUD, NANETTE, LE DOCTEUR

MÉDÉRIC

bouleversé.

Ah ! bonjour, monsieur le Maire... Bonjour messieurs... Je vous demande pardon de vous déranger, mais il fallait que je vous dise...

BERNARD

Quoi ?... quoi ?

MÉDÉRIC

C'est rapport à la petite Roque que je viens de trouver morte dans le bois...

FOUCAUD

Comment ?

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que vous dites ?

MÉDÉRIC

Oui, messieurs, à cent mètres de la maison du père Roque, au bord de la Brindille...

BERNARD

très troublé.

Elle est morte ?

MÉDÉRIC

Oh !... elle est toute froide... c'est fini !

FOUCAUD

Il lui est donc arrivé un accident ?

MÉDÉRIC

Un accident !... Ah ! Monsieur le juge, c'est bien pire : c'est un crime .. elle a été étranglée...

FOUCAUD

Étranglée !

MÉDÉRIC

continuant,

... Et violée !

LE DOCTEUR

Violée !

NANETTE

Ah ! mon Dieu !...

FOUCAUD

Tu es sûr ?

MÉDÉRIC

Sûr comme vous v'là...

LE DOCTEUR

Partons vite... Nanette, nos chapeaux... vite, vite...

FOUCAUD

Si je m'attendais en venant ici à...

LE DOCTEUR

C'est inimaginable !... Cette pauvre petite que nous avons vue il n'y a pas encore vingt-quatre heures !

(À Bernard.)

Hein ! Qu'est-ce que tu dis de ça ?

BERNARD

balbutiant,

Oui... Ah !... c'est...

NANETTE

rentrant avec les chapeaux.

Quel malheur !... Sa pauvre mère qui la cherche partout... quand elle va apprendre !

MÉDÉRIC

C'est monstrueux !

FOUCAUD

en mettant son chapeau.

Eh ! bien, par exemple ! en voilà une affaire...

MÉDÉRIC

menaçant.

Ah ! si je pouvais tenir le salaud qui a fait le coup !...

FOUCAUD

Quand avez-vous découvert ça ?

MÉDÉRIC

À l'instant, en revenant de ma tournée... Je traversais le petit bois... j'aperçois de loin quelque chose de blanc par terre... je m'approche... je vois une femme la robe relevée, la figure cachée par un mouchoir... Alors, ça m'a tourné les sangs, mais je me suis dit : Faut voir qui c'est... J'ai levé le mouchoir et j'ai vu... Ah ! j'oublierai jamais ce que j'ai vu ! La figure était déjà noire... la langue sortait de la bouche... les yeux étaient tout blancs, tout retournés¹⁰... C'était horrible !

FOUCAUD

avec un calme professionnel.

Vous n'avez pas touché au cadavre, au moins ?

MÉDÉRIC

Oh ! non, monsieur le Juge, j'y ai point touché !... J'ai rien voulu déranger avant la justice... j'ai seulement écouté si le cœur battait encore... Et puis je me suis mis à courir tout droit ici... Voilà !...

FOUCAUD

Vous avez bien fait. Vous dites que la figure était cachée par un mouchoir ?

MÉDÉRIC

Oui. Mais il pourra servir à rien, m'sieur le Juge, il porte aucune marque...

FOUCAUD

Allons, dépêchons-nous... il n'y a pas de temps à perdre...

MÉDÉRIC

Je vais vous conduire...

.....

¹⁰ Les yeux sont une vraie obsession au Grand-Guignol.

FOUCAUD

à Bernard.

Tu nous accompagnes ?

BERNARD

gêné.

Mais... si vous voulez...

LE DOCTEUR

impérieux.

Non, toi c'est inutile... tu n'as pas besoin de venir voir ça... tu es assez impressionnable et nerveux... Reste là... tu es déjà tout bouleversé¹¹...

(Le docteur et Foucaud sortent, conduits par Médéric.)

Scène IV

NANETTE, BERNARD

(Nanette va, fermer la porte, puis tombe sur une chaise près de la table,)

NANETTE

Ah ! ça m'a donné un coup, je n'ai plus de jambes... Monsieur veut-il boire quelque chose pour se remettre ?...

BERNARD

Non, laisse-moi... je n'ai besoin de rien...

.....

¹¹ Dans la nouvelle de Maupassant le maire accompagne ses amis sur le lieu du crime.

NANETTE

Monsieur est blanc comme un linge.

BERNARD

sourdement.

Oui... c'est bon...

NANETTE

empressée.

Monsieur a cœur tout chaviré... il devrait prendre quelque chose...

BERNARD

exaspéré.

Mais laisse-moi donc...

NANETTE

bougonnant.

Ce n'est pas raisonnable !...

(On entend la sonnette de la grille, puis un bruit de voix dans le jardin.)

BERNARD

Qui est-ce qui sonne à la porte ? Qui est-ce qui vient encore ?

NANETTE

Je ne sais pas... je n'entends rien.

BERNARD

Va voir ! il y a quelqu'un qui parle dans le jardin... Je ne suis pas fou. Je l'entends.

NANETTE

allant regarder par la véranda.

Monsieur, c'est la mère Roque... La pauvre femme !...

BERNARD

sursautait brusquement,

La mère Roque... Je ne veux pas la voir... je ne veux pas la voir...

NANETTE

Elle sait peut-être...

BERNARD

gagnant la droite pour s'échapper.

Je ne veux pas la voir..

NANETTE

Si elle vient demander des nouvelles, qu'est-ce qu'il faudra lui dire ?

BERNARD

Ce que tu voudras... ce que tu voudras... mais je ne veux pas la voir..

(il monte en courant l'escalier, comme un fou.)

Je ne veux pas la voir...

(Puis il disparaît.)

(La mère Roque entre à ce moment.)

Scène V

LA MÈRE ROQUE, NANETTE

LA MÈRE ROQUE

essoufflée d'avoir couru.

Monsieur le Maire est-il là ?

NANETTE

maîtrisant son émotion.

Non, m'ame Roque... il n'est point là... il est sorti... Qu'est-ce que vous lui voulez ?...

LA MÈRE ROQUE

Je suis venue pour demander s'il avait des nouvelles...

NANETTE

Ah ! vous ne savez toujours rien ?...

(Hésitant.)

Nous non plus... on ne sait encore rien...

LA MÈRE ROQUE

Ah ! voyez-vous, mam'zelle Nanette, c'est pas Dieu possible, il lui est arrivé quelque chose... Depuis hier au soir huit heures, que je l'avons pas retrouvée à la ferme !... Pensez donc ! Je l'ai cherchée partout, j'ai été ce matin jusqu'à la ville au cas qu'elle aurait fait un coup de tête... j'ai averti la gendarmerie... C'est pas possible qu'elle se soit sauvée comme ça !...

NANETTE

Voyons, vous affolez point... on va faire des recherches...

LA MÈRE ROQUE

défiante.

C'est-y vrai au moins que vous n'avez point de nouvelles ?

NANETTE

avec force.

Mais bien vrai...

LA MÈRE ROQUE

Si vous saviez quelque chose, c'est pas la peine de me le cacher... il vaudrait mieux me le dire tout de suite...

NANETTE

Mais non...

LA MÈRE ROQUE

Ah ! c'est de ma faute ! j'aurais pas dû la laisser seule... j'aurais dû rester avec elle... Pour sûr qu'il lui est arrivé malheur !...

NANETTE

la consolaut.

Voyons... voyons, M'ame Roque !... Et votre pauvre mari où qu'il est ?

LA MÈRE ROQUE

Il cherche de son côté... Le pauvre homme est comme un fou !... C'est qu'il l'aime bien, sa fille, dans le fond.

NANETTE

Tout le monde l'aime... Elle était...

(se reprenant.)

Elle est si gentille !... Allons, mère Roque,... faut avoir du courage... pas se laisser abattre... Ça ne sert à rien... Elle est peut-être...

LA MÈRE ROQUE

Où que vous voulez qu'elle soit ?...

NANETTE

Je ne sais pas...

(À ce moment on entend la clochette du jardin, puis une rumeur confuse.)

Ah ! les voilà !...

(Nanette a un geste d'appréhension et essaye de renvoyer la mère Roque en couvrant de sa voix les bruits du dehors.)

Écoutez !... revenez tout à l'heure... Sûrement vous aurez des nouvelles...

LA MÈRE ROQUE

se dirigeant vers la porte du jardin.

Vous croyez ?...

NANETTE

l'entraînant vers la porte de la cuisine.

Passez donc par la cuisine... vous avez plus de chance de rencontrer monsieur le Maire... il rentre souvent par le carrefour... Il a été aux renseignements... alors il pourra vous dire... moi, j'sais pas... vous comprenez, j'sais pas... je peux pas vous dire... j'peux pas...

(La mère Roque sort en pleurant par la droite. Nanette après avoir refermé la porte.)

Ah ! non, je ne pouvais pas...

(Elle s'effondre sur un fauteuil.)

(Entre Médéric.)

Scène VI

NANETTE, MÉDÉRIC

NANETTE

Ah ! c'est vous !

MÉDÉRIC

On rapporte le corps.

NANETTE

Un peu plus, vous vous cogniez dans la mère Roque.

MÉDÉRIC

La pauvre femme !

NANETTE

Elle venait chercher des nouvelles... J'ai pas eu le courage... Heureusement je vous ai vu... je l'ai fait sortir par le carrefour.

MÉDÉRIC

Nous avons rencontré son mari...

NANETTE

Il sait ?

MÉDÉRIC

Il sait...

(Laissant éclater son indignation.)

Mais enfin, nom de Dieu... qu'est-ce qui a bien pu commettre un crime pareil...

NANETTE

Ça ne peut être qu'un de ces sales chemineaux que la fête a attirés par ici.

MÉDÉRIC

Ça se pourrait bien !

NANETTE

Est-ce qu'on devrait permettre à ces gens-là de circuler... Ils ne cherchent qu'à mal faire.

MÉDÉRIC

Pourtant il y a plus de vingt ans qu'il n'était rien arrivé dans le pays. Chut !... écoutez ! les voilà qui rentrent.

(On entend des bruits de pas et des voix.)

NANETTE

remontant à la véranda avec Médéric.

Oui, ce sont eux... Eh ! bien, il y en a du monde qui les accompagne... Je pense bien qu'ils vont pas tous entrer dans le jardin !

MÉDÉRIC

Soyez tranquille. Regardez, les gendarmes les arrêtent.

NANETTE

se signant.

Voilà là civière.

(À ce moment on entend la voix de Foucaud qui dit au dehors : Attendez !... puis, il entre, suivi du docteur et d'un gendarme.)

Scène VII

LES MÊMES, FOUCAUD, LE DOCTEUR, LE BRIGADIER DE GENDARMERIE

FOUCAUD

Ah ! vous êtes là, Nanette... Dites-moi... où puis-je provisoirement faire déposer le corps ? Il n'y a pas de local disponible à la mairie.

NANETTE

après avoir cherché un instant.

Ben, monsieur le Juge, là, dans cette chambre... si vous voulez... *(Elle désigne la gauche.)*

On s'en sert point... Il y a même un lit pour l'étendre...

FOUCAUD

C'est la seule entrée ?

NANETTE

Non... il y a une entrée qui donne sur le jardin...

FOUCAUD

Ah ! bien...

(Au gendarme.)

Brigadier, vous allez me mettre un homme en faction devant la maison afin qu'aucun curieux ne puisse pénétrer dans le jardin...

Et puis vous ferez déposer le corps dans cette chambre¹²... passez par dehors... et revenez... je vous attends...

(À Nanette.)

Nanette, donnez-moi donc de quoi écrire...

NANETTE

Bien, monsieur le Juge.

(Elle va prendre un encrier et un sous-main sur un meuble au fond et les dépose devant le juge.)

FOUCAUD

Il faut que je prévienne le Procureur de la République. Je vais envoyer tout de suite une dépêche au Parquet de Rouen...

MÉDÉRIC

se proposant.

Mais, si monsieur le Juge voulait, moi je peux...

.....
¹² Dans la nouvelle de Maupassant, le maire s'oppose vivement à porter le corps de la défunte chez lui. Le magistrat va l'emporter ailleurs pour l'examen médico-légal. Sans doute de Lorde désire-t-il surenchérir sur l'atmosphère insupportable dans laquelle se trouvait le protagoniste.

FOUCAUD

Non, non, restez Médéric, j'aurai besoin de vous...

LE BRIGADIER

rentrant.

Monsieur le Juge...

FOUCAUD

Ça y est ?

LE BRIGADIER

Ça y est, monsieur le Juge.

FOUCAUD

ayant fini sa dépêche.

Voilà, brigadier..

(il la tend au gendarme.)

Portez cette dépêche... allez vite, n'est-ce pas ?

(Le brigadier sort.)

FOUCAUD

Vous, Médéric, allez me chercher le père Roque et amenez-le ici, tout de suite...

MÉDÉRIC

Il est là, devant la mairie...

FOUCAUD

J'ai besoin de l'interroger..

MÉDÉRIC

J'y cours à l'instant, monsieur le Juge...

(il sort.)

Scène VIIII

FOUCAUD, LE DOCTEUR, PUIS BERNARD

LE DOCTEUR

entrant par la porte de gauche.

Pauvre petite !

(À ce moment Bernard paraît.)

BERNARD

apercevant Foucaud et le docteur.

Vous êtes déjà là ?...

(Descendant l'escalier.)

Eh bien qu'avez-vous constaté ?...

FOUCAUD

C'est bien un crime... Il y a eu viol et strangulation.

BERNARD

Ah !...

LE DOCTEUR

Parfaitement... viol d'abord, strangulation ensuite !...

BERNARD

avec beaucoup de sang-froid.

Tu as des soupçons, des indices ?

FOUCAUD

Aucun...

(à Médéric qui rentre.)

Qu'est-ce que c'est ?

MÉDÉRIC

Le père Roque est là.

FOUCAUD

Bien, amenez-le...

(Médéric sort.)

Nous allons procéder à un interrogatoire sommaire !... il peut nous mettre sur la piste... Qui sait !...

(Entrent le père Roque et Médéric.)

Scène IX

LE PÈRE ROQUE, FOUCAUD, BERNARD, MÉDÉRIC, LE DOCTEUR.

Le père Roque entre, soutenu par Médéric. Il est courbé par la douleur et semble comme inconscient. Il se laisse tomber sur une chaise, promène ses regards autour de lui et s'écroule dans un sanglot.

FOUCAUD

paternellement.

Il faut avoir du courage, mon brave homme... Je vous ai fait venir parce que vous pourrez peut-être nous donner certains renseignements susceptibles d'éclairer la justice...

(Le père Boque reste silencieux, la tête baissée.)

Je sais ce que votre situation a de douloureux... Tâchez de retrouver pour quelques instants toute votre présence d'esprit, tout

votre sang-froid... tâchez de vous souvenir... Nous vous laisserons ensuite à votre deuil...

LE PÈRE ROQUE

comme à lui-même.

C'est-y possible !... Une chose pareille !... Y a donc pas de bon Dieu pour laisser commettre des atrocités comme ça !

FOUCAUD

tirant un mouchoir de sa poche.

Allons, père Roque, du courage !... Reconnaissez-vous ce mouchoir ?

LE PÈRE ROQUE

Ce mouchoir ?

(il le prend et le regarde.)

C'est celui de la petite...

FOUCAUD

Ah !... vous êtes sûr ?

LE PÈRE ROQUE

Je le reconnais à ça...

(Il montre le liséré bleu.)

Sa mère y en avait acheté deux douzaines l'an dernier à Étretat... «

Ça sera le commencement de ton trousseau, qu'elle lui disait... »

(Étouffant sa douleur.)

Son trousseau !...

FOUCAUD

rangeant le mouchoir, à Bernard.

J'espérais qu'il pourrait nous mettre sur la voie... Tant pis...

LE PÈRE ROQUE

continuant.

C'est qu'elle l'aimait, sa petite... elle en était fière... et maintenant, comment qu'elle est, la pauvre !... Dites, m'sieur le Juge, quand est-ce qu'on va nous la rendre ?

FOUCAUD

Après que l'autopsie aura été faite par le médecin légiste.

LE PÈRE ROQUE

Alors, comme ça, vous allez l'emmener à Rouen ?

FOUCAUD

Il le faut bien.

LE PÈRE ROQUE

Je ne veux pas qu'on voyage ma petite comme ça !... Je ne veux pas qu'on lui fasse des misères, même après sa mort... Elle est à moi, n'est-ce pas ?... Je veux qu'on me la rende.

FOUCAUD

Alors vous ne voulez pas qu'on continue les recherches ? Ça vous est égal que l'assassin nous échappe ?

LE PÈRE ROQUE

avec une violence sauvage.

Ah ! non, m'sieur le Juge... il faut le trouver... il faut le guillotiner... J'irai voir ça, moi... j'irai voir tomber sa tête !... Ah ! faudrait pas qu'on lui donne sa grâce... parce qu'autrement je l'étriperai de mes mains... mais on y donnera pas, n'est-ce pas, m'sieur le Maire ?... Ça serait pas juste !...

(il s'accroche à Bernard, qui blémit.)

FOUCAUD

Calmez-vous, père Roque...

(il le fait rasseoir. Bas au docteur :)

Pauvre homme !... Il faut tout de même que je l'interroge...

(Au père Roque.)

Répondez aux questions que je vous pose. — À quelle heure avez-vous laissé votre fille à la maison ?

(Le père Roque cherche un moment, sans parler.)

LE DOCTEUR

intervenant.

Je puis te renseigner exactement... Avec Bernard nous sommes entrés chez le père Roque pour nous rafraîchir : il était environ quatre heures et demie... Nous sommes repartis à cinq heures moins cinq : j'ai regardé ma montre. Or, le père Roque nous avait quittés, pour aller à la fête, tout juste un quart d'heure avant ; n'est-ce pas, Bernard ?

BERNARD

avec un grand effort pour rester calme.

Oui, ça doit être ça...

LE PÈRE ROQUE

Le dernier qu'a vu ma petite, c'est vous, m'sieur le Docteur.. et pis vous, m'sieur le Maire...

FOUCAUD

à Bernard et au docteur.

Et vous n'avez rien remarqué de suspect dans les allures de la petite ?

BERNARD

très tranquillement.

On l'a à peine vue... Dès le départ de ses parents elle est rentrée dans la maison... Nous, nous étions restés dehors.

LE DOCTEUR

Quelques minutes après, nous sommes partis... nous nous sommes quittés au petit bois... j'ai été faire ma visite...

BERNARD

Et moi, je suis rentré ici sans me presser.

FOUCAUD

au père Roque.

Puisque vous alliez à la fête, pourquoi ne l'avez-vous pas emmenée avec vous ?...

LE PÈRE ROQUE

Au moment de partir, elle a dit qu'elle ne se sentait pas bien... même que m'sieur le Docteur l'a examinée pour voir...

LE DOCTEUR

Je n'ai rien trouvé. Elle n'avait rien...

LE PÈRE ROQUE

Ah ! c'était une fille solide... et puis vaillante... et puis d'épargne...

FOUCAUD

Avait-elle un amoureux ?

LE PÈRE ROQUE

avec force.

Ça, m'sieur le Juge, ma fille était honnête, je peux le jurer... Aussi, quand on est rentré le soir à la ferme, que je l'ai point trouvée, il m'est point venu de mauvaises idées sur son compte, allez... Je croyais qu'elle se cachait... que c'était pour rire...

(À ce moment on entend le glas sonner au loin.)

Et voilà maintenant qu'on sonne pour elle !... C'est-y possible !...

(Pris d'un accès de désespoir et appelant désespérément.)

Marie !... ma petite Marie !...

LE DOCTEUR

s'approchant de lui.

Allons, calmez-vous, père Roque...

LE PÈRE ROQUE

farouche.

Laissez-moi !...

FOUCAUD

après un silence.

Mais dites-moi, père Roque...

(Le père Roque reste obstinément muet, la tête baissée.)

LE DOCTEUR

bas à Foucaud.

C'est inutile d'insister en ce moment, crois-moi...

FOUCAUD

Bien...

LE DOCTEUR

très affectueusement au père Roque.

Allons, mon pauvre ami... rentrez chez vous... Nous n'avons plus besoin de vous jusqu'à nouvel ordre. Médéric, accompagnez-le jusque chez lui...

LE PÈRE ROQUE

se levant.

Chez moi !...

(Ricanant douloureusement.)

Ah ! chez moi !...

FOUCAUD

l'accompagnant.

Allons, du courage, père Roque... vous avez été cruellement frappé, c'est vrai, mais vous avez encore votre fils...

LE PÈRE ROQUE

Oui, je sais... mais, voyez-vous, m'sieur le juge, ça remplace pas...

(*En sortant, désespéré.*)

Non, ça remplace pas...

(*Il disparaît par le fond, suivi de Médéric.*)

Scène X

FOUCAUD, BERNARD, LE DOCTEUR

FOUCAUD

après un silence.

Pauvre diable !...

LE DOCTEUR

Où vas-tu chercher l'assassin, maintenant ?...

FOUCAUD

se recueillant.

Mon avis est qu'il ne faut pas chercher loin ; je suis persuadé que le meurtrier connaissait sa victime... Il savait le moment où il pourrait la trouver seule. L'enquête doit porter sur l'entourage de la petite Roque.

(*à Bernard.*)

Qu'en penses-tu ?...

BERNARD

lentement, mais sans trouble apparent.

Moi ?... Je crois que tu te trompes... Je suis sûr que tu te trompes... Je vois dans... ce crime... l'œuvre d'un vagabond... d'un chemineau... Ces jours-ci surtout, à cause de la foire de Bolbec... Ils infestent le pays...

FOUCAUD

Un chemineau ?...

(Geste d'incrédulité.)

BERNARD

Pourquoi pas ?

FOUCAUD

Je sais bien que les paysans ont une dent contre eux et prétendent qu'ils sont capables de tout.

BERNARD

affirmatif.

Ils ont raison.

FOUCAUD

La plupart du temps ce sont de pauvres bougres inoffensifs.

BERNARD,

avec une énergie croissante.

Allons donc ! Tu ne les connais pas ! Tiens, il y a deux ans, ils ont pénétré ici la nuit. Si je n'avais pas été réveillé par le bruit et si je n'avais pas tiré sur eux à coups de fusil, qui sait ce qu'ils auraient fait ?... Et l'année dernière... aux Ifs¹³, le fermier l'a échappé belle !

FOUCAUD

On n'est pas sûr que ce soit eux !

BERNARD

très surexcité.

C'est insensé que tu ne veuilles pas me croire... J'ai dix ans d'expérience, nom de Dieu !... Ces gens-là sont coupables de tout, je te dis... J'en ai interrogé plus d'un à la mairie... Leurs

.....

¹³ Ifs, commune située dans le département du Calvados, en Normandie.

plus dures privations ne sont pas toujours la soif ou la faim... Ce sont souvent des bêtes en rut.

FOUCAUD

Des bêtes en rut, soit ! mais pas des assassins.

BERNARD

Il n'a pas voulu tuer !

FOUCAUD

Alors ?

BERNARD

qui , tout en parlant, s'échauffe et finit par oublier toute prudence.
Veux-tu que je te dise, moi, ce qui a dû se passer ? Après notre départ, qui était guetté, peut-être, qui sait ?... l'homme est entré à la ferme pour demander à manger ou à boire. Il a vu la petite, qui était toute seule ; alors il a commencé par l'amadouer, la caresser... Tu comprends ce que je veux dire ?... Je sais bien... elle était vierge... mais ça n'empêche pas... toutes ces petites-là, dans le pays, maintenant, c'est pourri de vice... Elles savent tout, elles ont tout fait... sauf ça !... Il l'a entraînée dans le petit bois. Là, il a voulu la prendre. La petite a eu peur, elle a crié... Alors, affolé, sans penser à la tuer, — oh ! il ne voulait pas la tuer, ça j'en suis sûr, quelle raison aurait-il eu de la tuer ?... Non, il voulait la posséder seulement, — il a essayé d'étouffer les cris de la petite... il l'a prise à la gorge... sans savoir ce qu'il faisait... il a serré... serré...

(il s'arrête effrayé par ce qu'il a dit et par l'intensité de sa vision.)

LE DOCTEUR

Mon Dieu, c'est très possible...

BERNARD

N'est-ce pas ?...

FOUCAUD

Sais-tu que tu ferais un avocat épatant !...

BERNARD,

complètement rassuré par l'exclamation du juge.

En tout cas, les recherches seront, je crois, bien difficiles.

FOUCAUD

C'est rarement facile, mon cher... Mais enfin, dans notre métier, on ne doit jamais désespérer...

(Allumant une cigarette.)

J'ai vu des affaires autrement compliquées se dénouer tout d'un coup, après des mois, par suite de circonstances imprévues...

BERNARD

Comment ça ?...

FOUCAUD

Il y a tant de façons pour un coupable de se faire pincer... Il y a les confidences... les imprudences...

BERNARD

par bravade.

Et puis les remords !

LE DOCTEUR

Oh ! les remords !... Des bougres qui ne croient ni à Dieu ni à diable ! ...

(à Foucaud.)

Tu as rencontré ça, des remords, quelquefois dans ta carrière ?

FOUCAUD

Ma foi, pas souvent.

LE DOCTEUR

Il y a des tempéraments faibles et des tempéraments forts... Les premiers ne résistent pas à la secousse...

FOUCAUD

C'est ce qu'on appelle les remords¹⁴ !

BERNARD

pensif.

Il faut être fort, en effet, pour porter son secret — tout seul — toute la vie... toute sa vie...

(Le glas recommence à sonner.)

Ces cloches... c'est effrayant, vous ne trouvez pas ?...

(Entre le gendarme.)

LE GENDARME

Monsieur le Juge, c'est la mère Roque. Elle sait... alors elle veut à toute force voir le corps de sa fille...

FOUCAUD

Eh bien, accompagnez-la... quelques instants seulement, n'est-ce pas ? Vous l'emmènerez tout de suite.

(Le gendarme sort.)

BERNARD

inquiet.

Où donc as-tu fait mettre le corps ?

FOUCAUD

La mairie était pleine d'ouvriers, je l'ai fait déposer provisoirement chez toi. Nanette m'a dit...

BERNARD

très contrarié,

Nanette a eu tort... C'est inconcevable ! Si tu m'avais dit ça, je t'aurais fourni un local à l'école... ou ailleurs... mais chez moi !...

Et où l'a-t-on mise ?...

.....

¹⁴ Et ce seront les remords qui vont perdre Bernard.

FOUCAUD

montrant la porte de gauche.

Là, dans cette chambre...

(Mouvement de terreur de Bernard.)

J'ai cru bien faire... C'est pour cette nuit seulement... J'ai télégraphié à Rouen, on doit venir la prendre demain matin.

(Des sanglots éclatent dans la chambre de gauche,)

BERNARD

sursautant.

Mais qui est-ce qui pleure donc comme ça ?

FOUCAUD

Ça ne peut être que la mère Roque... Pauvre femme !...

(Les sanglots redoublent.)

BERNARD

Ça et les cloches, c'est trop, vraiment.

(Énérvé.)

On devrait l'emmener maintenant... À quoi ça sert ?...

FOUCAUD

Ça soulage, de pleurer.

(Les sanglots décroissent dans l'éloignement.)

BERNARD

Ah ! c'est pas trop tôt... on l'éloigne...

(Après un temps.)

Est-ce que je peux la voir, à mon tour ?...

LE DOCTEUR

Toi !... Pourquoi ça ?

BERNARD

Pour rien... pour la voir... une seconde seulement¹⁵...

LE DOCTEUR

Ce n'est pas la peine.

FOUCAUD

Tu n'as pas assisté tout à l'heure aux constatations légales, ce n'est pas pour...

BERNARD

fébrile.

Tout à l'heure, j'ai eu tort... Je veux la voir maintenant...

LE DOCTEUR

Mais non... c'est inutile... Tu n'as pas besoin...

BERNARD

en proie à une idée fixe.

Je veux la voir, je te dis...

FOUCAUD

C'est de la curiosité malsaine.

BERNARD

Je ne suis pas un enfant, que diable ! J'ai déjà vu des morts... Je sais ce que c'est...

FOUCAUD

Je pense bien...

BERNARD

délibérément.

J'aime mieux la voir... Si je ne la voyais pas... il me semble que j'y penserais toute ma vie... Tu sais ce que c'est que l'imagination ?...

.....

¹⁵ Une scène inventée par de Lorde.

(il s'est dirigé vers la porte de gauche, a hésité d'abord, puis brusquement l'a ouverte. Il regarde longuement, fait quelques pas, puis ressort en chancelant comme un homme ivre.)

LE DOCTEUR

se précipitant vers lui.

Là, ça y est !

FOUCAUD

même jeu.

Qu'est-ce qu'on te disait !...

BERNARD

tremblant.

Oui... vous aviez raison... je n'aurais pas dû...

LE DOCTEUR

Tu vas avoir des cauchemars toute la nuit.

BERNARD

haletant.

Oh ! mais je ne resterai pas ici cette nuit... je ne pourrais pas...

C'est ridicule !... mais je ne pourrais pas... il me semblerait que...

(Un temps.)

Vous êtes sûrs qu'elle est morte ?...

FOUCAUD

Tu es fou !... Qu'est-ce que tu racontes ?...

BERNARD

qui ne quitte pas la porte des yeux. Au docteur, montrant la porte.

Je t'en prie, dis, veux-tu...

(il hésite.)

Veux-tu fermer cette porte... ça me fait quelque chose... C'est idiot...

(Le docteur ferme la porte.)

Donne donc un tour de clé... là... c'est bien... Je vous demande pardon... c'est stupide !... Croyez-vous, à mon âge... un homme comme moi... être impressionnable à ce point-là !

(il est près de s'évanouir, s'accroche à la table et se renverse sur une chaise en riant nerveusement.)

LE DOCTEUR

le secouant.

Secoue-toi, voyons !... sacrée femmelette¹⁶ !...

FOUCAUD

s'asseyant à la table.

Allons, c'est fini ?... on peut te parler maintenant ?... on peut te demander quelques renseignements ?...

BERNARD

se ressaisissant.

Oui !...

FOUCAUD

Combien y a-t-il d'hommes dans ton village ?

.....
¹⁶ Dans la pièce, le maire est présenté comme un homme faible, craintif et sans énergie tandis que dans le nouvelle de Guy de Maupassant, le protagoniste est plein d'ardeur, prêt à supporter avec courage les difficultés de toute sorte. En témoigne l'extrait qui suit : « Ce n'était point qu'il fût harcelé par des remords. Sa nature brutale ne se prêtait à aucune nuance de sentiment ou de crainte morale. Homme d'énergie et même de violence, né pour faire la guerre, ravager les pays conquis et massacrer les vaincus, plein d'instincts sauvages de chasseur et de batailleur, il ne comptait guère la vie humaine. Bien qu'il respectât l'Église, par politique, il ne croyait ni à Dieu, ni au diable, n'attendant par conséquent, dans une autre vie, ni châtement, ni récompense de ses actes en celle-ci. Il gardait pour toute croyance une vague philosophie faite de toutes les idées des encyclopédistes du siècle dernier, et il considérait la religion comme une sanction morale de la loi, l'une et l'autre ayant été inventées par les hommes pour régler les rapports sociaux » (p. 26).

BERNARD

Une cinquantaine environ... Pourquoi ?...

FOUCAUD

Parce que j'ai une idée... Nous allons à nous deux en dresser la liste... Nous ferons ensuite une enquête discrète sur l'emploi de leur temps au moment du crime...

BERNARD

apeuré.

Alors, tu persistes à croire que l'assassin se trouve dans la commune ?

FOUCAUD

s'apprêtant à écrire.

Peut-être...

BERNARD

haussant les épaules.

C'est impossible !

FOUCAUD

Faisons toujours cette enquête... Ça ne coûte rien... J'écris... allons va... je t'écoute...

BERNARD

Alors attends... laisse-moi me promener un peu pour faire circuler le sang... je suis glacé...

(il se met à marcher nerveusement en évitant d'aller vers la chambre de gauche, qu'il ne cesse de regarder.)

FOUCAUD

Nous y sommes ?... Commence...

BERNARD

s'arrêtant près de ta table et prenant une décision.

Le principal habitant de la commune... c'est le maire, c'est moi...

FOUCAUD

souriant.

Oui... après... après... passons au suivant...

BERNARD

respirant.

Ensuite, c'est Léon Gamu, mon adjoint, qui demeure ferme du Taut... route de Criquebeuf... Après lui, c'est...

(Pendant qu'il dicte et que Foucaud écrit, le rideau tombe lentement.)

Acte III

C'est le soir. Une chambre mansardée où Bernard s'est réfugié. À gauche, au fond, une grande baie vitrée fermée par d'épais rideaux. Laisant pendant à la fenêtre, à droite, la porte de l'escalier. Entre la porte et la fenêtre, une cheminée. Un lit de camp entre la cloison de droite et un fauteuil au pied du lit. À gauche, une autre fenêtre dont les rideaux sont également fermés. Des candélabres à bougies sur la cheminée. Une lampe sur une table, à gauche. Au lever du rideau, Nanette est endormie, dos au public, sur le fauteuil qui est près du lit. Le docteur et Bernard chacun d'un côté de la table — où est posée la lampe, — jouent aux cartes. Bernard est en manches de chemise.

Scène Première

LE DOCTEUR, BERNARD, NANETTE

LE DOCTEUR

comptant et jouant.

Quinze... seize... dix-sept... dix-huit...

BERNARD

comptant à son tour.

Un... deux... trois...

LE DOCTEUR

reprenant la main.

Dix-neuf... vingt... vingt et un... vingt-deux et dix... trente-deux...
trente-deux et cent vingt, cent cinquante-deux... J'ai gagné...

BERNARD

Encore !

LE DOCTEUR

Douze parties de suite... C'est gentil hein ?

BERNARD

brassant les cartes.

J'ai écarté un quatorze... J'aurais dû te laisser des cartes...

LE DOCTEUR

Pourquoi diable n'est-tu pas rentré à trèfle ? tu aurais fait tomber mon as.

BERNARD

J'aurais dû... j'aurais dû... Est-ce que je pouvais savoir qu'il était sec ?

LE DOCTEUR

On essaie...

BERNARD

Allons, mêle les cartes... c'est à toi de donner...

LE DOCTEUR

Mon cher, non...

(il se lève et va, au lit prendre son pardessus.)

Il est trop tard.

BERNARD

Oh ! voyons...

LE DOCTEUR

Il faut que je rentre...

(Regardant sa montre.)

Tu sais l'heure qu'il est ?

BERNARD

suppliant.

La dernière...

LE DOCTEUR

C'est toujours la dernière avec toi... il y a quatre heures que nous sommes là, à jouer..

(Il se lève, va à la fenêtre, entr'ouvre le rideau.)

Il va bientôt faire jour.

BERNARD

se levant.

Reste encore un peu, voyons... ça me fait plaisir... ça me fait du bien... Et puis tu ne peux pas t'en aller sans prendre quelque chose...

(Appelant.)

Nanette !...

LE DOCTEUR

Laisse-la donc, cette pauvre fille... elle dort...

BERNARD

allant à elle.

Nanette !...

(il la secoue.)

Voyons !...

NANETTE

se réveillant.

Hein !... Quoi ?... Ah ! c'est vous, monsieur...

(Elle se frotte les yeux.)

J'étais en train de faire un rêve... et puis, un beau...

BERNARD

Eh bien tant mieux pour toi !... Allons, lève-toi, et va nous chercher quelque chose à boire...

NANETTE

J'ai mis du cidre à rafraîchir dans la cuisine.

BERNARD

Eh bien, descends nous le chercher..

LE DOCTEUR

Mais non, c'est inutile... à cette heure-ci.

BERNARD

avec insistance.

Mais si... mais si...

LE DOCTEUR

à Nanette.

Je ne veux pas vous faire descendre et remonter deux étages pour ça...

NANETTE

Oh ! Monsieur le Docteur, j'ai encore les jambes solides... n'ayez crainte...

(Elle sort.)

Scène II

LE DOCTEUR, BERNARD

LE DOCTEUR

se rasseyant.

Au fait, quelle drôle d'idée de venir habiter au second ?... Tu étais très bien en bas.

BERNARD

C'était trop humide... Les arbres entraient presque dans la chambre... Ici il y a plus d'air.

LE DOCTEUR

Évidemment.

(il bâille.)

Je commence tout de même à avoir sommeil.

BERNARD

Ah ! tu as sommeil, toi ? tu as de la chance !...

LE DOCTEUR

Toujours tes insomnies ?

BERNARD

Toujours.

LE DOCTEUR

Tu prends bien ma potion ?

BERNARD

Oui... aucun effet... Aussi, quand je vois arriver l'heure de me coucher, c'est un supplice.

LE DOCTEUR

Ah ! quand on ne dort pas !...

BERNARD

Et puis, vois-tu, cette maison... avec ses grandes chambres tristes... je l'ai prise en horreur... Je m'y sens si seul... surtout la nuit... J'ai une angoisse...

LE DOCTEUR

Fais coucher Nanette auprès de toi... à côté de toi...

BERNARD

À côté... pour qu'elle entende ce qui se passe...

LE DOCTEUR

Qu'est-ce qui se passe ?

BERNARD

se reprenant vivement.

Comme je ne dors pas... je marche... je parle... souvent j'ai comme des oppressions... là...

(Il montre son cœur.)

Alors, ça me fait souffrir... je crie...

LE DOCTEUR

J'étais persuadé que ma potion te ferait quelque chose... te calmerait...

BERNARD

fiévreux.

C'est comme si je buvais de l'eau !... Ce qu'il me faudrait, vois-tu, c'est de la morphine... une bonne dose de morphine.

LE DOCTEUR

avec autorité.

Non ! Ce qu'il te faudrait, vois-tu, ce n'est pas de la morphine, mais de la volonté... Tu te laisses aller...

BERNARD

Mais non, je suis malade... Je sais bien ce que j'ai... ce que je ressens... Je suis malade, je te dis.

Scène III

LE DOCTEUR, BERNARD, NANETTE

Entrant avec un pichet et des verres.

NANETTE

Voilà du cidre bien frais.

BERNARD

Bon... pose ça là... Et ma potion ?

NANETTE

Je vas vous la chercher tout à l'heure...

BERNARD

Après, tu pourras aller te coucher.

NANETTE

Me coucher ?... J'ai bien autre chose à faire. D'abord, il y a votre lit à préparer... Et puis, va falloir que je descende allumer mon feu.

LE DOCTEUR

Allumer le feu ? Pourquoi ?

NANETTE

Et les hommes, qu'est-ce qu'ils mangeront en arrivant si je leur prépare pas leur soupe ?...

BERNARD

Les ouvriers !... c'est vrai !

LE DOCTEUR

Combien en avez-vous donc ?

NANETTE

préparant le lit de Bernard.

Il y en a cinquante-deux...

LE DOCTEUR

Mâtin !... Ça en représente des kilos de pommes...

NANETTE

Et puis les pommiers ont bien rendu, cette année...

LE DOCTEUR

Vous êtes contente ? Le cidre s'annonce bien ?

NANETTE

Je serai pas tranquille tant qu'y sera pas brassé...

LE DOCTEUR

Pourquoi ça ?

NANETTE

Ah ! voyez-vous, monsieur le Docteur, avec tous les gaillards qu'on est obligé d'embaucher... Il y en a là-dedans qui ne valent pas cher.

LE DOCTEUR

Est-ce que vous avez eu à vous en plaindre ?

NANETTE

Pas moi... Mais tenez, la nuit dernière, chez notre voisine, la mère Parisse, ils ont étranglé des poules et des lapins...

LE DOCTEUR

Encore, quand ils n'étranglent que les lapins, il n'y a que demi-mal... Hélas ! il y en a qui étranglent les petites filles.

(Bernard tressaille.)

NANETTE

avec émotion.

Ah !... ça !...

LE DOCTEUR

Cette pauvre petite Roque... Je ne peux m'empêcher d'y songer chaque fois que je rencontre un chemineau... Je la vois encore, avec ses grands yeux !

BERNARD

comme à lui-même.

Moi aussi, je la vois¹⁷ !...

.....

¹⁷ La petite Roque apparaît comme une sorte de phantasme, ce qui à vrai dire extériorise les remords de l'homme complètement horrifié. Sans aucun doute, il serait difficile de rendre tangibles les sentiments de terreur du protagoniste sur scène, c'est pourquoi le dramaturge n'arrive pas à retranscrire l'effroi de Bernard que Maupassant décrit minutieusement :

« Alors il eut peur des soirs, peur de l'ombre tombant autour de lui. Il ne savait pas encore pourquoi les ténèbres lui semblaient effrayantes, mais il les redoutait d'instinct; il les sentait peuplées de terreurs. Le jour clair ne se prête point aux épouvantes. On y voit les choses et les êtres; aussi n'y rencontre-t-on que les choses et les êtres naturels qui peuvent se montrer dans la clarté. Mais la nuit, la nuit opaque, plus épaisse que des murailles, et vide, la nuit infinie, si noire, si vaste, où l'on peut frôler d'épouvantables choses, la nuit où l'on sent errer, rôder l'effroi mystérieux, lui paraissait cacher un danger inconnu, proche et menaçant ! Lequel ?

Il le sut bientôt. Comme il était dans son fauteuil, assez tard, un soir qu'il ne dormait pas, il crut voir remuer le rideau de sa fenêtre. Il attendit, inquiet, le cœur battant ; la draperie ne bougeait plus; puis, soudain, elle s'agita de nouveau ; du moins il pensa qu'elle s'agitait. Il n'osait point se lever; il n'osait plus respirer ; et pourtant il était brave ; il s'était battu souvent et il aurait aimé découvrir chez lui des voleurs.

Était-il vrai qu'il remuait, ce rideau? Il se le demandait, craignant d'être trompé par ses yeux. C'était si peu de chose, d'ailleurs, un léger frisson de l'étoffe, une sorte de tremblement des plis, à peine une ondulation comme celle que produit le vent. Renardet demeurait les yeux fixes, le cou tendu ; et brusquement il se leva, honteux de sa peur, fit quatre pas, saisit la draperie à deux mains et l'écarta largement. Il ne vit rien d'abord que les vitres noires, noires comme des plaques d'encre luisante. La nuit, la grande nuit impénétrable s'étendait par-dérrière jusqu'à l'invisible horizon. Il restait de-

NANETTE

au docteur.

Et qu'est-ce que ça devient, c't'affaire là ?... depuis le temps ?...

LE DOCTEUR

On a arrêté un vagabond sur qui pèsent les plus graves soupçons...

BERNARD

maîtrisant son émotion.

Je croyais qu'il avait fourni un alibi¹⁸ ?

LE DOCTEUR

Non... Il a prétendu que ce jour-là, étant saoul, il ne se rappelait plus de rien... Il fait l'idiot... il en a la tête, d'ailleurs...

BERNARD

Tu l'as vu ?

LE DOCTEUR

Oui... il y a un mois... le jour de son arrestation...

BERNARD

anxieux.

Que dit Foucaud ?

.....
 bout en face de cette ombre illimitée ; et tout à coup il y aperçut une lueur, une lueur mouvante qui semblait éloignée. Alors il approcha son visage du carreau, pensant qu'un pêcheur d'écrevisses braconnaît sans doute dans la Brindille, car il était minuit passé, et cette lueur rampait au bord de l'eau, sous la futaie. Comme il ne distinguait pas encore, Renardet enferma ses yeux entre ses mains ; et brusquement cette lueur devint une clarté et il aperçut la petite Roque nue et sanglante sur la mousse.

Il recula crispé d'horreur, heurta son siège et tomba sur le dos. Il y resta quelques minutes l'âme en détresse, puis il s'assit et se mit à réfléchir. Il avait eu une hallucination, voilà tout ; une hallucination venue de ce qu'un maraudeur de nuit marchait au bord de l'eau avec son fanal. Quoi d'étonnant d'ailleurs à ce que le souvenir de son crime jetât en lui, parfois, la vision de la morte », (p. 27-28).

¹⁸ Dans la nouvelle l'affaire est classée et personne n'est accusé.

LE DOCTEUR

Foucaud est convaincu que ça ne peut être que lui... le Procureur aussi... tout le monde... C'est une brute qui a déjà eu plusieurs condamnations pour attentat à la pudeur... D'ailleurs, maintenant qu'on le tient, on ne le lâchera pas... il passera aux assises...

NANETTE

qui est allée chercher un flacon dans un placard.

Et il sera condamné... On lui coupera le cou...

(Déposant le flacon sur la table.)

Voilà votre potion, m'sieur... J'vas vous la préparer...

BERNARD

autoritaire.

Non, pas toi... passe-moi ce verre. Donne-moi la potion,.. Je veux la verser moi-même... moi-même...

(Il verse la drogue dans son verre.)

NANETTE

avançant la main.

Je vas la porter sur votre table de nuit...

BERNARD

énervé.

Non... n'y touche pas... Je te défends d'y toucher... laisse-la devant moi...

(Au docteur.)

Je sens que je vais passer encore une nuit atroce. Tu ne veux pas me donner de la morphine ? Voyons, pour cette nuit seulement.

LE DOCTEUR

au fond, à la cheminée.

Mais non... Tu vas voir que tu dormiras...

NANETTE

Il faut vous coucher, monsieur ; toutes ces veilles, c'est pas bon pour votre santé... Là, votre lit est prêt ; moi, je descends faire tremper ma soupe.

(Elle sort.)

Scène IV

LE DOCTEUR, BERNARD

LE DOCTEUR

revenant à Bernard.

Elle a raison... il faut te reposer... Il y a longtemps que tu couves cette crise, tu sais... Et veux-tu que je te dise depuis quand ? Depuis l'affaire de la petite Roque...

BERNARD

inquiet.

Qu'est-ce que tu dis ?... En voilà une bêtise !

LE DOCTEUR

très amicalement.

Non, j'ai très bien remarqué l'impression profonde qu'a produit sur toi toute cette histoire. Et quand tu as voulu aller la regarder sur son lit de mort, malgré moi — souviens-toi — ça t'a donné un choc qui t'a détraqué les nerfs pour longtemps.

BERNARD

En effet ; ça m'a beaucoup frappé.

LE DOCTEUR

Je n'aurais jamais cru, mon vieux, que tu aies la tête aussi faible... Ah ! vois-tu, je te l'ai dit : tu as trop abusé de la vie...

BERNARD

Oui... autrefois...

LE DOCTEUR

sceptique.

Autrefois !... Toi, les femmes te perdront.

BERNARD

Non... Je te jure... Depuis...

(il hésite.)

Depuis des semaines je n'ai pas touché une femme... Je vais même l'avouer une chose... Je ne peux pas en voir une étendue dans un lit... il me semble que je vais étreindre un cadavre... Et je n'ose pas regarder... J'ai peur d'y trouver des taches de sang.

LE DOCTEUR

Tu vois bien ! C'est l'image de cette pauvre petite qui te poursuit...

BERNARD

se levant brusquement, avec épouvante, les yeux dilatés par la peur et fixés sur le bas du rideau qui garnit la fenêtre de gauche.
Regarde donc le rideau de la fenêtre.

LE DOCTEUR

Le rideau ?

BERNARD

Oui.

LE DOCTEUR

Eh bien ?

BERNARD

Tu ne vois rien ?

LE DOCTEUR

Non, je ne vois rien.

BERNARD

montrant le bas du rideau.

C'est trop fort !... Tu ne vois pas qu'il bouge... Un petit mouvement, là... en bas... très peu de chose... regarde bien... Comme s'il y avait quelqu'un derrière...

LE DOCTEUR

incrédule.

Quelqu'un derrière... Allons donc !...

BERNARD

de plus en plus angoissé.

Je suis sûr que je l'ai vu bouger...

LE DOCTEUR

C'est le vent !

BERNARD

Peut-être quelqu'un caché derrière...

LE DOCTEUR

Qui diable veux-tu qui soit caché là ?

(il se dirige vers la fenêtre.)

C'est impossible.

BERNARD

l'arrêtant avec force.

Non, n'y va pas !... n'y va pas !...

LE DOCTEUR

raillant.

Tu es pire qu'une femme¹⁹, ma parole !
(il ouvre le rideau et lui montre qu'il n'y avait rien derrière.)
 Regarde, voyons !...

BERNARD

Oui... Pourtant, je suis sûr d'avoir vu bouger le rideau.

LE DOCTEUR

Je te dis que c'est le vent.

BERNARD

lentement, avec un reste de terreur.

Le vent !...(Un temps.) Est-ce que tu crois aux esprits, toi ?

LE DOCTEUR

Non... pourquoi ?

BERNARD

très grave.

Il faut y croire. Il y a des choses qu'on ne peut pas expliquer...
 Ainsi, tiens, avant de me coucher, tous les soirs, je prépare moi-
 -même ma potion dans ce verre... voilà déjà plusieurs jours qu'au
 moment où je veux la boire, je trouve le verre vide.

LE DOCTEUR

Vide ? Tu es sûr de l'avoir versée ?

BERNARD

Absolument sur... Comme ce soir.

LE DOCTEUR

Allons ! tu bois sans t'en apercevoir...

BERNARD

Non... Ce n'est pas moi...

.....

¹⁹ Encore une remarque désobligeante à l'adresse des femmes.

LE DOCTEUR

ému, essayant de plaisanter.

Tu es peut-être somnambule !

BERNARD

presque halluciné.

Ne ris pas. Toute la nuit je marche dans la chambre... j'allume toutes les bougies... je ne quitte pas le verre des yeux... Non, vois-tu, c'est quelqu'un d'autre qui la boit... Tu entends : quelqu'un d'autre.

LE DOCTEUR

effrayé de l'allure et du regard de Bernard.

Oui... c'est bien possible... Tu ne peux pas rester comme ça... dans cet état de surexcitation... Il faut aviser... Je reviendrai te voir aussitôt après ma consultation...

(En remettant son pardessus et son chapeau.)

Tiens, je t'amènerai le Dr Raymond...

(D'une voix où l'on sent percer le mensonge.)

Il déjeune justement chez moi... C'est un garçon très fort... il pourra nous donner un bon conseil... Oui, je te ramènerai... Tu veux bien ?... Allons, repose-toi... essaie de dormir... Que diable !... Un peu d'énergie... un gaillard comme toi... bâti à chaux et à sable...

(il se met à rire d'un rire forcé.)

Allons, bonne nuit...

(il lui serre la main, avec une grande émotion contenue dans la voix.)

Bonne nuit, mon vieux !

(il sort par la porte de droite après avoir jeté un regard inquiet sur Bernard.)

Scène V

BERNARD, SEUL.

Bernard, haussant les épaules avec amertume.

Le docteur Raymond !... Il va dire que je suis fou... qu'il faut me faire enfermer...

(Un temps.) Quand il viendra ce sera fini !... Oui, il faut en finir... Je ne peux plus vivre comme ça...

(Il prend une lettre dans sa poche et relit l'adresse sous la lampe.)

« Monsieur le Procureur de la République. » Je ne veux pas qu'on condamne à ma place un innocent... Non... je ne veux pas...

(il ouvre la porte violemment et appelle.)

Nanette !... Nanette !...

Scène VI

BERNARD, NANETTE

NANETTE

Voilà, monsieur !... Comment, monsieur n'est pas encore couché ?

BERNARD

comme en état de somnambulisme.

Non !

NANETTE

Si monsieur se sentait pas bien... je pourrais rester auprès de lui.

BERNARD

Non ! — À quelle heure la première levée ?

NANETTE

À cinq heures... vu que Médéric porte le courrier au train de six heures à Bolbec !

BERNARD

Ah !...

(Un long silence.)

Alors, tiens, prends cette lettre et va la jeter tout de suite.

NANETTE

Oh ! il y a encore du temps d'ici la levée...

BERNARD

d'une voix lointaine et tragique.

Non... tout de suite... tu entends... il le faut.

NANETTE

Bon... j'y vais... Je fais tout ce que vous voulez.

(Elle sort rapidement.)

Scène VII

BERNARD, SEUL.

BERNARD

écoute Nanette s'éloigner, puis il essuie d'un revers son front moite.

Il faut bien que je me tue, maintenant que je me suis dénoncé...
(il va prendre un revolver dans un coffret sur la cheminée. Il manœuvre la gâchette sous la clarté de la lampe, qui fait étinceler l'acier, puis il se ravise.)

Non...pas encore... dans quelques instants... au jour...

(Soudain il a un mouvement de terreur brusque, comme si quelqu'un était derrière lui. Il se retourne tout à coup et regarde longuement du côté de la fenêtre où il a vu le rideau bouger.)

Hein !...

(Regardant autour de lui.)

Personne !... pourtant j'avais cru sentir quelqu'un derrière moi...

(Un temps.)

Comme il fait sombre !... Je vais allumer... Je pourrais prendre peur tout d'un coup...

(il allume les bougies de la cheminée, et à mesure que la clarté grandit, sa terreur se dissipe graduellement. Il s'approche de la table pour regarder si le verre n'est pas vide.)

Le verre est encore plein... elle ne viendra peut-être pas cette nuit...

Si elle ne venait pas, si elle ne venait plus, je serais sauvé !... Je vais essayer de dormir... Latour a peut-être raison... c'est une affaire de volonté... Il n'y a de fantômes que dans mon imagination...

(il se dirige lentement vers son lit tout en regardant toujours autour de lui, quitte son gilet et commence à s'étendre.)

Si je pouvais dormir... Si je pouvais dormir...

(On entend au loin un chant de moissonneurs. Bernard s'endort peu à peu. Un très long temps ; puis tout d'un coup il rêve.)

Idiote !... idiote !... tu cries... tu cries... je veux pas te prendre de force... De l'eau !... de l'eau fraîche !... Où vas-tu ?... Tu ne veux pas... Moi, je veux... Ah !...

(il pousse un cri terrible qui retentit affreusement dans la nuit. Puis le silence se fait.)

Scène VJJJ

BERNARD, NANETTE

NANETTE

Dont on a entendu les pas dans l'escalier.

Hé ! monsieur ! monsieur !...

BERNARD

se dressant, hébété.

Hein ? quoi ?...

NANETTE

derrière la porte.

Qu'est-ce qu'il y a ?... Qu'est-ce qui se passe ?...

BERNARD

revenant à lui.

Ah !... c'est toi, Nanette ?

NANETTE

secouant la porte.

Mais qu'est-ce qui se passe ?

BERNARD

Ce n'est rien.

NANETTE

Ouvrez, monsieur, je vous en prie !

BERNARD

allant à la porte après avoir soufflé les bougies.

N'aie donc pas peur.

(il ouvre.)

NANETTE

entrant, affolée.

Ah ! monsieur, mais qu'est-ce qu'il y a ?

BERNARD

Mais rien...

NANETTE

On a crié !...

BERNARD

Ce n'est rien... C'est moi... j'étais couché... j'ai eu une oppression... j'ai cru que j'étouffais... alors j'ai crié...

(il respire péniblement plusieurs fois.)

Ouvre la fenêtre toute grande que je respire un peu...

(Nanette tire d'un coup les rideaux de la grande fenêtre, et le jour naissant inonde la chambre de clarté et de joie. Bernard pousse un cri de délivrance et se précipite vers la fenêtre comme pour aspirer la lumière.)

Le jour, enfin !... Ça fait du bien...

NANETTE

éteignant la lampe, rangeant les meubles.

Dame, un beau matin comme ça !...

BERNARD

Ah ! je respire.

NANETTE

Le soleil va pas tarder à se lever !

BERNARD

à la fenêtre, le front dans les premiers rayons du soleil.

Le soleil ! il apporte la vie avec lui !... Et dire, Nanette, qu'il y a des gens qui sont morts cette nuit, et qui ne verront plus, plus jamais, le soleil.

NANETTE

Le bon Dieu les ait en pitié, monsieur, c'est une belle chose que la vie !

BERNARD

Tu crois ?

NANETTE

Bien sûr !... Allons, monsieur, restez pas là, tout triste, faut vous secouer...

BERNARD

l'arrétant,

Écoute... qu'est-ce que c'est ?...

(On entend peu à peu grandir le chant de moissonneurs de tout à l'heure.)

NANETTE

Ce sont les hommes qui s'amènent.

BERNARD

Ils chantent !... Ils vont travailler en chantant.

(Le chant grandit, clair, gai, sonore.)

NANETTE

Ce sont de gais lurons !... Pourtant ils ont moins de raisons que vous d'être heureux !...

BERNARD

Tu crois ?...

NANETTE

Ils triment dur pour gagner leur pain...

BERNARD

Ils n'ont pas de soucis, pas de tourments.

NANETTE

Plus on vieillit, monsieur, moins il faut attacher d'importance aux tracas de la vie...

BERNARD

Tu parles sans savoir, Nanette... Il y a des choses irréparables...

NANETTE

Il n'y a qu'une chose irréparable, en ce bas monde, monsieur, c'est d'être mort !... Si ceux qui se détruisent manquaient leur coup, ils recommenceraient point... On se lasse pas de vivre, même vieux... avec toutes sortes d'infirmités ou de chagrins... Tenez, quand j'ai perdu mon fils, j'ai pleuré des jours et des nuits comme une Madeleine... Je croyais tout fini... Eh bien, les années ont passé ; ma douleur s'en est pas allée — ça, non, bien sûr — mais elle s'est comme usée... à force... Et il y a des jours, quand je veux me rappeler la figure de mon petit, eh bien ! c'est loin... comme dans un brouillard... Je l'ai ben aimé pourtant ! Que voulez-vous... on oublie... Le bon Dieu a voulu ça !... autrement on pourrait pas vivre !...

BERNARD

qui a écouté avec un intérêt croissant.

On oublie, oui, tu as raison, Nanette... C'est vrai !... rien ne vaut qu'on renonce à la vie... Rien...²⁰

.....
²⁰ Voici ce que ça donne dans la version de Maupassant : « Et il allait mourir ? Pourquoi ? Il allait se tuer subitement, parce qu'il avait peur d'une ombre ? peur de rien ? Il était riche et jeune encore ! Quelle folie ! Mais il lui suffisait d'une distraction, d'une absence, d'un voyage pour oublier ! Cette nuit même, il ne l'avait pas vue, l'enfant, parce que sa pensée, préoccupée, s'était égarée sur autre chose. Peut-être ne la reverrait-il plus ? Et si elle le hantait encore dans cette maison, certes, elle ne le suivrait pas ailleurs ! la terre était grande, et l'avenir long ! Pourquoi mourir ? », (p. 32).

(il se lève.)

Écoute, Nanette, j'y suis bien décidé... je veux quitter le pays... voyager... oui, ça sera très bon pour moi, pour ma santé... ça me changera les idées... ça me distraira.

NANETTE
Sûrement...

BERNARD
avec exaltation.

Et pas dans huit jours... pas demain... aujourd'hui, aujourd'hui même... tu entends ?... Je ne veux plus vivre dans cette solitude, dans cet ennui ; j'ai besoin d'activité, de mouvement... je suis encore jeune et vigoureux pour mon âge...

NANETTE
ravie.
Vous nous enterrerez tous, les uns après les autres.

BERNARD
Oh ! ça...

NANETTE
riant.
Pour sûr ! allez ! Le coffre est solide !...

BERNARD
Alors, tu vas préparer ma malle, n'est-ce pas ?... avec tout ce qu'il faut... Fais aussi atteler la voiture... J'irai prendre le train au Havre... Quelle heure est-il ?...

NANETTE
regardant par la fenêtre.
Oh! pas loin de cinq heures... Voilà Médéric qui fait sa levée...

BERNARD

soudain, sursautant,
Médéric !... Où le vois-tu ?

NANETTE

Là... tenez... il tourne la mairie...

BERNARD

étranglé par l'émotion.
Et ma lettre ? Tu as jeté ma lettre ?...

NANETTE

Mais bien sûr... soyez tranquille !...

BERNARD

bondissant sur elle.
Tu as jeté ma lettre...

NANETTE

Vous m'aviez dit...

BERNARD

la saisissant.
Tu l'as jetée !... malheureuse !...
(*Appelant par la fenêtre.*)
Médéric !...
(*à Nanette*)
Mais, cours vite après... dis-lui de venir... appelle-le... il me faut
cette lettre... il me la faut...
(*la bousculant.*)
Mais cours donc, malheureuse !... mais cours...

(*Pendant que Nanette stupéfaite, sort en courant, il court à la
fenêtre et appelle :*)

Médéric ! Médéric !...

NANETTE

dans l'escalier en descendant.

M'sieur Médéric !... m'sieur Médéric !...

BERNARD

à lui-même avec une agitation croissante.

Ma lettre ! il me la faut !...

(Il se penche à la fenêtre.)

NANETTE

en coulisse, appelant.

Médéric !...

VOIX DE MÉDÉRIC

au loin.

Qu'est-ce qu'il y a, mam'zelle Nanette ?

NANETTE

C'est m'sieur le Maire qui voudrait vous voir..

VOIX DE MÉDÉRIC

Ah ! c'est vous, monsieur le Maire ?

BERNARD

se penchant vers lui.

Veux-tu monter une minute... Je voudrais te parler...

VOIX DE MÉDÉRIC

À votre service !...

BERNARD

allant à la porte et continuant à parler, pendant que l'on entend monter Médéric dans l'escalier.

Rien qu'un mot... Je ne te retiendrai pas longtemps... seulement puisque je t'ai aperçu...

(Se penchant dans l'escalier.)

Ici... encore un étage... c'est haut²¹ ?...

MÉDÉRIC

en coulisse.

J'ai de bonnes jambes...

(il entre, son sac de lettres en bandoulière, son bâton à la main.)

Scène IX

MÉDÉRIC, BERNARD

MÉDÉRIC

Bonjour, m'sieur le Maire !

(il retire sa casquette.)

BERNARD

lui tendant la main.

Bonjour, Médéric !...

MÉDÉRIC

en lui serrant la main.

Ça va bien, m'sieur le Maire !...

(jovial.)

Vous êtes matinal, aujourd'hui !

BERNARD

Oui... il fait si chaud... je pouvais pas dormir... j'ai préféré me lever...

.....

²¹ Dans toutes les pièces les événements tragiques se déroulent aux étages supérieurs.

MÉDÉRIC

Et aller fumer une bonne pipe en regardant travailler vos ouvriers,
pas vrai ?

(il rit.)

BERNARD

essayant de rire.

Oui...

MÉDÉRIC

Et qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?...

BERNARD

Ah !... bien, voilà !... C'est pas bien grave... c'est...

(il regarde le sac à lettres que porte Médéric, puis hésitant, après un temps.)

Voilà...

(Cherchant à gagner du temps)

je voulais te dire que je me suis occupé de ton fils pour l'examen
des télégraphes... ça y est... il est recommandé...

MÉDÉRIC

Je vous en suis bien reconnaissant, m'sieur le Maire...

BERNARD

très cordial.

Alors il va être convoqué, il n'y a plus qu'à attendre...

MÉDÉRIC

Ce sera plus bien long ?...

BERNARD

Non... plus beaucoup... peut-être une semaine... ou deux... au
plus, au plus...

MÉDÉRIC

Ah ! ça me fait rudement plaisir... Pensez, ce pauvre enfant, il travaille jour et nuit pour son examen... C'est un bon petit gars... Encore merci, m'sieur le Maire.
(*il remet sa casquette.*)

BERNARD

Il n'y a pas de quoi...
(*Médéric va pour se retirer.*)
Ah ! dis donc... j'oubliais... Tu as fait ta levée ?...

MÉDÉRIC

Oui, la v'là !...
(*il frappe son sac.*)

BERNARD

parlant avec une émotion contenue.
Bon... J'ai mis une lettre à la boîte hier au soir par erreur... je voulais te prier de me la rendre...

MÉDÉRIC

après un temps.
C'est que...

BERNARD

C'est que ?...

MÉDÉRIC

embarrassé.
C'est que, m'sieur le Maire, les règlements sont formels... Une lettre jetée à la boîte !... et puis j'ai mis le timbre...

BERNARD

avec désinvolture factice.
Oui... je sais... mais pour moi... tu me connais assez, je pense ?... je l'ai mise par erreur... je ne veux pas l'envoyer... j'ai réfléchi... Alors, tu comprends...

MÉDÉRIC

ébranlé.

Bien sûr, je comprends...

BERNARD

Alors, donne-la-moi, veux-tu ?

MÉDÉRIC

après une hésitation.

Oui...

(Un temps.)

À qui est-elle adressée, votre lettre ?

(il va à la table déposer son bâton puis se met en mesure d'ouvrir son sac.)

BERNARD

avec une voix très émue,

À...

(il s'arrête puis en s'efforçant de plaisanter :)

Voyons, tu connais bien mon écriture...

MÉDÉRIC

Si je la connais, m'sieur le Maire !...

(il cherche.)

C'est pas ça... Ça non plus... Ah ! la voilà !...

(Trouvant enfin, il prend une lettre et lit :)

« Monsieur le Procureur de la République ! »...

BERNARD

instinctivement, fait le geste de la prendre.

Oui... c'est un de mes amis... donne...

MÉDÉRIC

sans la lui donner.

C'est que... écoutez, m'sieur le Maire, je ne sais vraiment pas si je peux...

BERNARD

Voyons, qu'est-ce qui te prend ?

MÉDÉRIC

têtu.

Dame ! si ça se savait ça, ça pourrait me faire avoir des ennuis...

BERNARD

avec une angoisse croissante.

Tu es stupide !... Personne ne le saura !... Allons... voyons...

MÉDÉRIC

Si vous me répondez que je n'ai rien à craindre...

BERNARD

Mais non... je t'en réponds... je le prends sur moi... sur moi... ne t'inquiète pas...

(il tremble en tendant la main.)

MÉDÉRIC

tendant la lettre.

Alors...

(Soudain regardant Bernard et retirant vivement la lettre.)

Oh ! mais qu'est-ce que vous avez, m'sieur le Maire ? vous voilà pâle comme un mort, et puis votre main tremble... C'est pas naturel !... Qu'est-ce que vous avez ?

BERNARD

essayant en vain de se ressaisir.

Mais rien... mais rien... voyons !... Donne-la-moi...

MÉDÉRIC

pris de soupçon, à lui-même.

Oh ! mais...

(il la remet dans son sac et regardant en face Bernard.)

Décidément, non, je réfléchis... m'sieur le Maire, je peux pas !...

BERNARD

Tu ne peux pas ?

MÉDÉRIC

très net.

Non.

BERNARD

Comment?

MÉDÉRIC

en fermant son sac.

Puisque vous y tenez tant que ça, il vous sera facile de la savoir.

(il fait mine de se retirer.)

BERNARD

affolé.

Alors, tu ne veux pas ?... tu ne veux pas ?

MÉDÉRIC

Je peux pas, m'sieur le maire !... Et puis, je vous demande pardon, mais il se fait tard et j'ai à...

BERNARD

Écoute... voyons, Médéric...

MÉDÉRIC

d'un ton résolu.

C'est tout vu, n'insistez pas, ou vraiment je croirais des choses...

BERNARD

d'abord maître de lui, puis complètement éperdu.

Qu'est-ce que tu croirais ?... Voyons, Médéric, tu es un brave

homme... je ne t'ai jamais fait que du bien, tu ne peux pas me refuser ça... c'est idiot !... c'est ridicule ! Qu'est-ce que tu t'imagines donc ?... Écoute... donne-moi cette lettre, tu me rendras service... et en échange... tiens... je te donnerai... ce que tu voudras... tu entends... ce que tu voudras... Veux-tu de l'argent ?

MÉDÉRIC

révolté.

Vous êtes fou ?...

BERNARD

continuant.

Cent francs !... mille francs !... dix mille francs... j'ai besoin de cette lettre... dix mille... vingt mille... plus si tu veux... tout ce que tu voudras...

(Puis furieux, voyant l'attitude de Médéric.)

Ah ! nom de Dieu !... je suis le maire du pays après tout... et je t'ordonne de me la rendre !

MÉDÉRIC

comme lui lançant un défi.

Ah ! ça c'est autre chose.

BERNARD

hors de lui.

Si tu ne me la rends pas tout de suite... je te... je te brûle la cervelle...

(il va prendre le revolver qui est sur la table.)

MÉDÉRIC

Eh bien ! essayez !

BERNARD

Prends garde !

MÉDÉRIC

Vous ne me faites pas peur... tirez si vous l'osez...

(Bernard affolé, lève son revolver, ajuste Médéric.)

MÉDÉRIC

Malheureux !... voulez-vous laisser ça...

(il le désarme d'un coup de son baton sur le poignet. Le revolver tombe, Médéric se précipite dessus et le braque sur le maire.)

Je vais aller répéter à la justice ce qui s'est passé ici... et puis la donner, votre lettre... vous entendez !... Sûr qu'il y a là-dedans des choses...

(il recule vers la porte, faisant face à Bernard, en tenant toujours le revolver braqué sur lui.)

Si vous bougez, si vous m'approchez, je vous tue comme un chien...

(En sortant.)

Comme un chien...

(Pendant qu'on entend Médéric descendre rapidement l'escalier et s'éloigner, Bernard reste un moment dans la plus complète prostration, puis il se met soudain à courir à la fenêtre en poussant des hurlements de bête fauve.)

BERNARD

Ma lettre !... Médéric !... ma lettre, Médéric !... Médéric !... Médéric !...

(Tout d'un coup, il pousse un cri rauque²², bat l'air de ses bras, a un sursaut de tout le corps et tombe la face contre terre, mort²³. À ce moment, les chants des moissonneurs montent

.....

²² Ça doit faire sursauter le public dans son fauteuil.

²³ C'est une gageure de respecter à la lettre les indices scéniques du dramaturge.

*plus clairs, plus joyeux par la fenêtre ; le soleil resplendit ; toute la nature vit d'une vie intense pendant que le rideau tombe très lentement*²⁴.)

.....

²⁴ Et voilà comment finit la nouvelle de Maupassant :

« Renardet s'arrêta net. C'était fini. Il n'avait plus d'espoir. Il se retourna et se sauva vers sa maison, galopant comme une bête chassée.

Alors Médéric à son tour s'arrêta et regarda cette fuite avec stupéfaction. Il vit le maire rentrer chez lui, et il attendit encore comme si quelque chose de surprenant ne pouvait manquer d'arriver.

Bientôt, en effet, la haute taille de Renardet apparut au sommet de la tour du Renard. Il courait autour de la plate-forme comme un fou ; puis il saisit le mât du drapeau et le secoua avec fureur sans parvenir à le briser, puis soudain, pareil à un nageur qui pique une tête, il se lança dans le vide, les deux mains en avant.

Médéric s'élança pour porter secours. En traversant le parc, il aperçut les bûcherons allant au travail. Il les héla en leur criant l'accident ; et ils trouvèrent au pied des murs un corps sanglant dont la tête s'était écrasée sur une roche. La Brindille entourait cette roche, et sur ses eaux élargies en cet endroit, claires et calmes, on voyait couler un long filet rose de cervelle et de sang mêlés », (p. 35).

